A Madame Rousseau
Hommage respectueux
de l'Auteur
A. B. Routhier

LES ÉCHOS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR:

Causeries du Dimanche, 1 vol. in-12.

En Canot, 1 vol. gr. in-18.

A Travers l'Europe, 1er vol. in-8.

Les Échos (Poésies), 1 vol gr. in-18.

LES ÉCHOS

PAR

A. B. ROUTHIER

Docteur ès Lettres de l'Université Laval

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE P.-G. DELISLE
1882

INTRODUCTION

LA POÉTIQUE CHRÉTIENNE

En présentant ce volume au public canadien, et pour faire mieux saisir la pensée dominante qui l'a inspiré, je ne crois pas inutile d'exprimer ici quelques idées sur la poétique chrétienne.

Et d'abord, pourquoi ce titre: *Les Échos?*—Parce que la poésie, qu'on l'appelle chant ou harmonie, n'est vraiment qu'un écho de chants et d'harmonies que le poète entend, et qui lui viennent du monde idéal.

Ce phénomène de la vie intellectuelle se sent plutôt qu'il ne s'explique; mais il me semble que je le rendrai plus sensible en le comparant à celui qu'une grande invention moderne a réalisé. Tout le monde sait maintenant qu'au moyen du téléphone deux salles éloignées peuvent être mises en communication, de sorte qu'un auditoire réuni dans l'une entendra les concerts donnés dans l'autre.

Or, il y a dans l'homme, en union avec son corps, un élément spirituel, qui, comme un téléphone divin,

le met en communication avec les harmonies supérieures, et lui permet d'en saisir de temps à autre de lointains et fugitifs échos.

Il va sans dire que cet élément spirituel n'est pas également sensible chez tous les hommes. Mais s'il en est qui sont pour ainsi dire des instruments muets, ou qui ne résonnent que sous l'empire d'une impulsion puissante, il en est d'autres—et ce sont les âmes des artistes et des poètes—qui ressemblent à des harpes éoliennes, et que le moindre souffle fait chanter !

Mais, encore une fois, ces chants, ces harmonies, ne sont que des échos, et la poésie n'est qu'une très imparfaite manifestation des relations mystérieuses qui existent entre l'âme humaine et son Créateur.

Sans doute, le monde idéal, comme le monde visible, est immense, et l'inspiration peut jaillir d'une multitude de sources différentes. La vision poétique peut embrasser une incalculable variété de sujets.

Mais pour nous, chrétiens, toutes ces sources différentes, toutes ces harmonies qui s'élèvent de tous les mondes, doivent converger vers un centre commun, vers un idéal unique, qui est Dieu. Voilà ce qui fait l'admirable unité, et l'incomparable supériorité de la poétique chrétienne. Comme l'a dit Lamartine, dans un moment de véritable inspiration, la

destinée finale de la poésie, c'est d'être *une adoration et un hymne.*

Cette formule de la poétique chrétienne exige quelques développements.

Je ne vous apprendrai rien, lecteurs, en disant que le mot *poésie* vient d'un verbe grec qui signifie *créer.* Toute poésie véritable est donc une création, et toute la création est la plus admirable des poésies.

Dieu qui a créé toutes choses est donc le Poète par excellence, et son œuvre est si vaste que nos yeux et notre intelligence peuvent à peine en parcourir quelques pages. Ce globe terrestre, avec tous ses êtres animés et inanimés, ces myriades d'autres globes et de soleils qui roulent sur nos têtes et que nos yeux découvrent, ces millions de mondes invisibles que notre faiblesse ne peut apercevoir dans les mystérieuses profondeurs de l'espace et dont notre esprit même ne peut concevoir l'étendue, ces innombrables multitudes de corps et d'esprits qui se meuvent suivant des lois immuables au milieu des sphères sans limites de la création, tel est le poème incomparable de Dieu.

Pendant toute la durée des siècles, notre pauvre humanité en méditera quelques pages, et elle n'en comprendra guère autre chose que ce que le Verbe de Dieu lui aura appris.

Satan lui-même s'efforcera souvent d'en plagier quelques strophes ; mais il n'en fera toujours que des contrefaçons grotesques et ridicules—ce qui lui méritera le surnom de *Singe de Dieu*.

Or quel est le héros que chante cet incomparable poème ?—Il raconte les infinies perfections de Dieu, *cœli enarrant gloriam Dei*, dit le prophète-Roi.

Et non seulement l'ensemble de la création glorifie son Créateur ; mais c'est la mission même de chacun de ses détails. Depuis le soleil, roi des astres, jusqu'à l'humble luciole, étincelle vivante qui voltige dans la nuit, depuis l'océan immense dont les vagues mugissantes s'élancent de l'un à l'autre pôle, jusqu'au filet d'eau qui descend en gazouillant des collines, depuis le cèdre du Liban jusqu'au brin d'herbe, depuis le lion du désert jusqu'à la fourmi industrieuse, depuis l'archange le plus élevé des sphères célestes jusqu'à la plus infime créature humaine, tous les êtres animés et inanimés, matériels et spirituels, visibles et invisibles, résonnent comme des cordes de lyre sous les doigts de l'Artiste éternel, et chantent dans l'hymne universel au Créateur, la partition qui leur a été assignée !

L'humanité toute entière, même en dépit de sa volonté, et malgré les millions de voix discordantes qui s'élèvent de son sein, concourt au perpétuel concert qui s'élève de la terre aux cieux. Oui, lecteurs, les méchants eux-mêmes, les impies, les blasphéma-

teurs, les persécuteurs, les déicides sont dans la main de Dieu des instruments inconscients et rebelles, qui, malgré eux, servent à la glorification de celui qu'ils blasphèment!

Aussi l'histoire universelle n'est-elle en réalité qu'un drame gigantesque dont le Verbe est à la fois le héros et l'acteur invisible, mais de manière à laisser intacte la liberté de l'homme. Certes, il n'est pas une œuvre dramatique dont le nœud soit aussi compliqué, dont la trame mystérieuse soit composée de plus de fils habilement tissés ensemble, dont l'action soit accompagnée de plus de péripéties. Mais il n'en est pas non plus qui se poursuive avec une pareille harmonie vers un dénoûment plus terrible et plus émouvant, catastrophe éclatante où le règne de la Miséricorde fera subitement place au règne de la Justice.

Tout ce qui a vie au ciel et sur la terre joue son rôle dans ce grand drame. La vie des peuples, comme celles des individus, s'y déroule, et l'intérêt se concentre sur le héros unique qui est à la fois homme et Dieu. Toute l'action et tous les personnages se meuvent autour de lui.

En voulez-vous la preuve? Ouvrez le premier livre que l'homme ait lu, et le dernier qu'il lira; ouvrez le Livre par excellence, qui est de Dieu parce qu'il a été inspiré par lui, et qui est de l'humanité parce

qu'il a été fait pour elle. Qu'y trouverez-vous ? Vous y lirez les *mémoires* de Dieu et de l'homme, l'histoire complète du genre humain depuis le premier souffle de sa vie terrestre, jusqu'à la dernière palpitation qui lui ouvrira les portes de l'éternité.

Mais ici encore quel est le héros autour duquel gravitent les hommes et les évènements que ce livre prodigieux raconte ? Quel est le nom qui brille à toutes ses pages, qui le remplit de sa gloire, et sans lequel il deviendrait une lettre morte ? C'est le Verbe de Dieu, c'est le Christ, promis, annoncé, figuré dans l'Ancien Testament, et raconté dans le Nouveau, comme vivant pendant trente trois ans dans un corps mortel, et jusqu'à la consommation des siècles dans le corps mystique de son Eglise.

Eh ! bien, ce livre incomparable que l'humanité lira toujours, et qui offrira toujours à son désir de savoir des connaissances nouvelles, doit être pour nous le modèle de tous les livres—non pas précisément parce qu'il contient des chefs-d'œuvre d'histoire, d'éloquence et de poésie, mais parce qu'il est consacré tout entier à la glorification de notre Dieu.

C'est à ce point de vue que nos livres doivent particulièrement l'imiter, de près ou de loin, directement ou indirectement, immédiatement ou médiatement. Le poète surtout, qui est le chantre attitré de la nature, et dans l'âme duquel chaque note de l'orchestre universel réveille un écho, devrait faire

hommage de ses chants à l'Etre par excellence. Fidèle à sa mission, gardant son cœur pur, emporté par le souffle divin qui animait les Prophètes dans le ravissement et l'extase, il devrait s'absorber dans le Poète éternel et ne chanter que ses gloires, ses attributs et ses œuvres!

Ah! je ne m'étonne pas que dans l'antiquité la plus reculée le poète ait été pontife, et je ne suis pas surpris non plus de le voir aujourd'hui déchû de cette haute dignité. Nous sommes si loin de l'époque où les poètes se nommaient Isaïe, Jérémie, Ezéchiel. David et Salomon!

Et pourquoi la poésie chrétienne ne chanterait-elle pas Dieu comme l'ont célèbré l'architecture, la sculpture et la peinture? Les artistes païens ont alternativement pris pour idéal d'homme Jupiter et Apollon, et pour idéal de femme Minerve et Vénus; c'était leurs dieux et leurs déesses, et cela prouve qu'eux-mêmes avaient compris que l'Art doit célèbrer la divinité; mais les artistes chrétiens possèdent un idéal bien plus élevé, plus pur et plus sublime, et si les marbres de Michel Ange respirent vraiment, s'ils sont doués de cette vie idéale qui a manqué à la statuaire antique, c'est parce qu'ils glorifient le Christ. Quant à l'idéal chrétien de la femme, les Vierges de Raphaël et de Fra Angelico en démontrent éloquemment toute la supériorité.

Qu'un Homère chante tous les dieux de l'Olympe,

en même temps que la colère d'Achille, ou l'adresse d'Ulysse ! Qu'un Virgile chante le fils de Priam et la fondation de Rome ! Il n'y a là rien que de naturel. Mais nous, chrétiens, chantons Celui qui nous a donné son nom ; chantons le Christ et ses conquêtes immortelles !

Le Christ ! c'est notre Chef, notre Roi, l'invincible Capitaine de nos armées ! C'est le fondateur de cette éternelle cité de Dieu sur terre à laquelle nous appartenons, et qui s'appelle l'Eglise ! C'est notre joie, notre orgueil, notre gloire ! Qu'il soit aussi votre idéal, ô poètes chrétiens !

Sans doute un semblable idéal est trop élevé, et vous ne pourrez jamais le célébrer dignement. Mais il vous élèvera si vous dirigez vers lui vos aspirations ; car il exerce sur le génie une attraction puissante.

Il est depuis des siècles la tentation des artistes et des poètes. Il a désespéré les peintres qui n'ont jamais pu fixer au gré de leurs désirs ses traits incomparables. Il a désespéré les poètes qui, après avoir senti la lyre frémir sous leurs doigts dans la contemplation de ce mystique idéal, ont eu la tentation de détruire à la fois leurs lyres et leurs poèmes, tant ils trouvaient leurs œuvres inférieures à la vision qu'ils avaient entrevue !

Dante, Milton, Klopstock, Chateaubriand, et plus récemment Victor de Laprade, ont éprouvé cet en-

thousiasme, suivi de découragement. Mais faut-il en conclure que nous ne devons pas prendre pour idéal un être qui soit tant au-dessus de nous ?

Non, certes, mille fois non. Un idéal que nous pourrions égaler ne serait pas digne de ce nom ! C'est notre destinée comme chrétiens de travailler toute notre vie, à ressembler au Christ, notre modèle, sans possibilité d'un succès complet. C'est notre destinée, comme poètes, d'entasser travaux sur travaux pour célébrer dignement sa gloire, sans jamais en donner une idée adéquate. Mais n'y eut-il dans tout un volume qu'une seule page capable de conquérir une âme à Jésus-Christ, que ce volume ne serait pas inutile. Ce serait le verre d'eau donné au nom du Sauveur, et qui acquerrait des mérites infinis à l'écrivain.

Je n'ai pas d'autre ambition, lecteurs, que de vous offrir aujourd'hui au nom du Christ ce verre d'eau qu'il a promis de récompenser.

Tous les poètes vraiment chrétiens ont eu cette ambition, et ont tenté de la satisfaire. Que dis-je ? Les poètes sans foi, que l'impiété moderne compte dans ses rangs, se sont eux-mêmes laissés entraîner à chanter ce Jésus auquel ils ne croient pas, tant est puissante l'attraction poétique de cet idéal !

Victor Hugo l'a quelquefois rencontré, lorsque son puissant génie s'envolait à la recherche de quelque

vision nouvelle, et toujours cette rencontre inattendue—peut-être importune—lui a valu quelque noble inspiration.

Leconte de l'Isle, cet adorateur du paganisme antique et moderne et qui travaille encore à glorifier Jupiter et Vénus, a trouvé des accents magnifiques pour chanter la passion du Sauveur.

Les plus beaux vers peut-être que la muse d'Alfred de Musset ait jamais fait entendre au milieu des ténèbres morales où se débattait cette âme d'élite, ce sont ceux qu'elle a consacrés à rappeler l'âge d'or du Christianisme et la gloire du Christ qu'il regrettait de voir mourir.

Je pourrais vous citer encore Théophile Gautier, dont quelques vers ont peint le Christ en croix avec des couleurs comparables à celles des grands peintres flamands, et un grand nombre d'autres qui ont mis à contribution leurs talents poétiques pour effeuiller au moins quelques roses aux pieds du Christ vivant, ou sur son tombeau.

Eh ! bien, lecteurs, moi aussi, j'ai voulu des bords du Saint-Laurent pousser en l'honneur de Jésus, Fils du Dieu vivant, le cri de triomphe que tous les siècles ont entendu : " Hosanna au Fils de David ! "

Une seule objection m'a causé quelques moments d'hésitation, et des rigoristes excessifs la formulent

en disant: que le poëte ne doit pas porter la main sur l'Evangile, par respect pour la parole de Dieu.

Sans doute cette objection mérite examen. Oui, le poète doit avoir le plus profond respect pour la Parole de Dieu, et il doit éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait être considéré comme une innovation, ou une interprétation hétérodoxe.

Mais, ces réserves faites, et toutes mesures de prudence une fois prises, je ne vois pas pourquoi l'on ne pourrait pas commenter en vers, aussi bien qu'en prose, un texte sacré, en montrer les beautés, en faire ressortir les leçons. Je ne vois pas pourquoi le poète, que la lecture de nos Livres Saints a jeté dans l'enthousiasme ne pourrait pas exprimer dans son langage imagé les impressions qui l'ont envahi—pourvu toujours qu'il ne s'éloigne pas du sens orthodoxe attaché à la scène qu'il décrit, au miracle qu'il raconte, à la parabole qu'il explique.

Car il va sans dire que le poète n'a aucune autorité pour interpréter et enseigner, et qu'il doit accepter du corps sacerdotal l'interprétation autorisée en pareille matière.

Parmi les poètes modernes, que les beautés poétiques de l'Evangile ont séduit, j'ai déjà nommé M. de Laprade, que j'admire beaucoup. Ses *Poèmes Evangéliqnes* témoignent non seulement d'une foi et

même d'une piété qui édifient, mais encore d'un talent véritablement hors ligne.

Cependant, il nous semble qu'il a eu tort de ne vouloir considérer que l'homme en Jésus, et tout en respectant ses scrupules, nous avons cru devoir suivre une voie toute différente.

Personne, dans notre siècle, ne met en doute l'humanité de Jésus-Christ. C'est à sa divinité que l'on ne veut pas croire, et c'est elle en conséquence que le poète chrétien doit surtout montrer.

Nos faibles chants ne sont donc pas une imitation de M. de Laprade ; ce n'est pas le *Fils de l'homme* mais le *Fils de Dieu* que nous avons chanté.

C'est pourquoi nous avons choisi parmi les scènes évangéliques celles où le Dieu se révèle plus visiblement. Mais il nous a manqué le talent de l'illustre académicien pour glorifier le Christ du Thabor, comme il a célébré celui du mont des Olives.

Après avoir chanté Dieu dans la personne de son Verbe, nous avons essayé de le chanter aussi dans ses œuvres. Car, nous l'avons dit, les sources de l'inspiration sont multiples, et soit qu'elle chante les exploits des héros, ou l'établissement des empires, soit qu'elle décrive les spectacles de la nature, soit qu'elle raconte les actes les plus ordinaires de la vie de l'homme, la poésie ne cesse pas d'être chrétienne tant qu'elle ne

perd pas de vue l'idéal divin, et que ses chants tendent à le manifester. La description d'une nuit étoilée peut quelquefois élever l'âme à Dieu, aussi bien qu'une prière.

Mais parmi les créations de Dieu, il en est deux qui occupent une large place dans le cœur de l'homme, la Famille et la Patrie, et nous avons voulu leur donner aussi une place dans nos vers. En vérité, notre œuvre pourrait se résumer dans ces trois mots : Dieu, Patrie, Famille, trois grands amours qui remplissent toute la vie du chrétien,

A. B. ROUTHIER.

ÉCHOS ÉVANGÉLIQUES

O r
Où
A t
Ce

A c
Je
Hé
N'e

Sar
Pou
Et
Ma

DÉDICACE

O mon Christ, c'est à toi que j'adresse ce livre
Où j'ai balbutié ta gloire et ta grandeur.
A ton œil indulgent mais scrutateur je livre
Ce reflet qu'en mon âme a jeté ta splendeur.

A cette heure où ma muse impuissante l'achève,
Je le sens, il n'est pas tel que je l'ai rêvé ;
Hélas ! l'hymne divin qui chantait dans mon rêve
N'est plus qu'un souvenir en mon cœur seul gravé !

Sans doute il eut fallu la lyre d'un prophète
Pour chanter dignement tes divines beautés,
Et je n'espérais pas faire une œuvre parfaite ;
Mais je croyais marcher aux célestes clartés.

Il me semblait te voir, brillant soleil des mondes,
Illuminant ma nuit de tableaux radieux !
Mais de ces visions brillantes et profondes
A peine ai-je esquissé quelques traits glorieux !

Pardonne à ton enfant son œuvre téméraire ;
Je l'ai compris trop tard, il faut plus que la foi
Pour célébrer d'un Dieu le nom plein de mystère ;
Mes forces m'ont trahi, mon Christ, pardonne-moi.

Excuse ma faiblesse et bénis mon courage.
Lorsqu'en ces jours mauvais j'ai vu l'impiété
Nier, en te lançant le blasphême et l'outrage,
Ta céleste origine et ta divinité,

Irrésistiblement, au fond de ma poitrine,
De douleur et d'amour mon âme a tressailli,
Et pour glorifier ta vie et ta doctrine
Ces chants ont de mon cœur spontanément jailli.

De tes titres divins débile apothéose,
Dont le sujet trop grand rapetisse mes vers !
A tes pieds, néanmoins, ô Christ, je les dépose,
En réparation des poèmes pervers
Qui s'en vont blasphémant ton nom dans l'univers.

BETHLÉEM

I

Depuis quatre mille ans l'homme habitait ce monde ;
Et dans son souvenir presqu'effacé des cieux,
Aux esprits infernaux vouant un culte immonde,
Il dressait des autels à quatre mille dieux !

Un seul peuple attendait la suprême espérance
Dont les prophètes saints l'avaient toujours bercé,
Et soupirait après l'heure de délivrance,
Où devait naître enfin le Messie annoncé.

Le monde ne formait qu'un colossal empire
Ayant pour capitale une immense cité ;
Sur tout ce qui se meut, sur tout ce qui respire
Rome avait mis le sceau de son autorité.

Unité merveilleuse, unique dans l'histoire,
Où César imposait à la terre ses lois !
D'une unité plus grande œuvre préparatoire
Où le sabre sanglant ferait place à la croix !

Où du monde chrétien devenant capitale
L'éternelle cité des lettres et des arts
Allait voir se lever l'ère sacerdotale,
Et Pierre conquérir le trône des Césars !

Où l'Eglise enverrait aux nations lointaines,
Non pas des proconsuls et de fiers dictateurs,
Non pas des légions et de grands capitaines,
Mais des hommes de paix et des libérateurs . . .

Les temps sont accomplis ; la nuit la plus profonde,
Nuit de corruption, de crimes et d'erreurs,
De ténèbres sans nom enveloppe le monde,
Et voile l'avenir de muettes terreurs.

Au fond de l'orient soudain luit une étoile.
Symbole de la grâce et de la vérité,
Elle perce la nue, elle brille sans voile,
Et répand dans les cieux une étrange clarté.

Les Mages, rois savants, habitués à lire
Dans le grand livre ouvert du beau ciel étoilé,
Ont vu soudainement ce nouvel astre luire,
Et ses divins rayons à leurs cœurs ont parlé.

" Il vient de s'accomplir quelque part sur la terre
Un grand évènement, disent ces rois pieux ;
Cet astre nous signale un étonnant mystère,
A ce monde peut-être un message des cieux.

Levons-nous et partons, suivons cette lumière ;
Du côté de Solyme elle guide nos pas :
Marchons ! Et que du ciel la faveur singulière
Nous conduise à ce Dieu qui doit naître ici-bas."

Et, modèles de foi, d'amour, d'obéissance,
Les Mages en priant se mettent en chemin,
Pressés de contempler la divine naissance
Depuis quatre mille ans promise au genre humain.

Et pendant bien des nuits sous l'étoile qui plane,
Et pendant bien des jours sous le soleil ardent,
A travers le désert la noble caravane
Sans jamais se lasser marche vers l'Occident.

II

O savants de mon siècle, à suivre les rois Mages
Respectueusement puis-je vous convier ?
Vous ne pourrez comme eux présenter des hommages
Et vos doctes esprits ne sauront pas prier ;

Mais vous pourrez au moins, au-dessus de la terre,
En toute bonne foi chercher la vérité,
Dans les cieux contempler l'étoile solitaire
Et vous montrer pour Dieu de bonne volonté.

Suivons donc l'astre d'or qui nous montre la route.
Vers quel endroit béni va-t-il s'acheminer ?
Où doit-il s'arrêter dans la céleste voûte ?
Est-ce Jérusalem qu'il doit illuminer ?

Non, non, Jérusalem, c'est la ville coupable
Qui méprise la loi, qui souille le saint Lieu,
Et dont l'impiété seule sera capable
De renier son Christ et d'immoler son Dieu !

Jérusalem, hélas ! c'est la ville maudite !
Sur son sort Jérémie a pleuré bien des fois !
La naissance du Christ lui fut souvent prédite ;
Mais elle ne croit plus aux prophétiques voix !

C'est la ville qui tue et chasse les prophètes,
La cité de l'orgie et de la volupté,
Qui profane sans honte et son temple et ses fêtes,
Et qui dort sans remords dans son iniquité !

Aussi, voyez .... loin d'elle a fui l'étoile sainte !
Elle s'est éclipsée aux portes de ses murs !
Elle n'a pas voulu luire sur son enceinte ....
Passons outre, marchons vers des lieux moins impurs.

Plus loin a reparu la lueur merveilleuse,
Qui nous invite encore à la suivre là-bas ;
Sur nous elle répand sa clarté radieuse,
Et vers une autre ville elle guide nos pas.

Ces champs jadis couverts par des moissons superbes
Furent souvent glanés par Ruth et Noémi ;
Les plis de ces vallons que tapissent les herbes
Ont vu la Moabite, et Booz endormi.

Aux flancs de ce côteau, voyez-vous cette ville
Qui dort paisiblement dans son obscurité ?
Elle est étroite, pauvre, et d'un aspect tranquille,
Et pourtant elle touche à la célébrité !

Déjà dans cette ville est né le Roi-Prophète,
Qui dans ces champs garda le troupeau paterr ;
Mais des grandeurs voici qu'elle touche le faîte,
Car dans son sein est né le Fils de l'Eternel !

Bethléem ! Nom béni de joie et d'espérance,
Et dont la place fut marquée au plan divin,
Ton jour a lui, voici l'astre de délivrance
Que les peuples croyants n'attendront plus en vain !

Voici ton Roi qui vient ! Qu'est-ce donc ? Tu demeures
Impassible, muette, et close devant lui ?
N'as-tu pas préparé de royales demeures ?
Ne l'attendais-tu pas, Bethléem, aujourd'hui ?

Hélas ! non ; de Jésus la natale patrie
Au plus grand de ses fils a fermé ses murs froids !
Il n'a pu trouver place en son hôtellerie ;
Sa porte ne s'est pas ouverte au Roi des rois.

Une grotte déserte au flanc d'une montagne
A seule offert un gîte au Messie éconduit ;
C'est là qu'après avoir erré dans la campagne
Sa mère vint chercher un abri pour la nuit !

O Jésus ! Pourquoi donc cet excès de misère ?
Pour naître parmi nous n'est-il pas d'autre lieu ?
Ce dénument extrême était-il nécessaire ?
Est-ce vraiment ainsi que devait naître un Dieu ?—

Vos œuvres ont toujours une raison profonde :
C'est l'orgueil qui jadis perdit l'humanité ;
Et vous avez voulu venant sauver le monde
L'étonner tout d'abord par votre humilité !

Et pour mieux attirer à l'Eglise future
Les pauvres de la terre et les déshérités,
Vous avez, en prenant notre humaine nature,
Porté notre misère et nos infirmités.

O dévoûment profond ! O sagesse sévère !
Etrange enchainement d'actes mystérieux,
Qui commence à la crêche et finit au Calvaire
Et qui relie ensemble et la terre et les cieux !

III

Mais, sans doute, ô savants, votre raison superbe
Se révolte au tableau de ces abaissements ?
Et vous voudriez voir la naissance du Verbe
Rayonner au milieu des éblouissements ?

Vous demandez qu'ici le Dieu se manifeste
Et que de grands témoins entourent son berceau ?
Qu'on reconnaisse en lui l'origine céleste
Et qu'à son titre Dieu même appose son sceau ?

Eh ! bien, savants, venez voir un plus grand spectacle :
A des justes choisis Dieu pour se révèler
Va couvrir son berceau de l'éclat du miracle :
Le monde va se taire et le ciel va parler !

En ce temps-là veillaient au versant des montagnes
Sous les figuiers jaunis des groupes de bergers,
Qui paissaient leurs troupeaux épars dans les cam-
[pagnes
Et qui ne songeaient guère aux divins messagers.

Soudain s'allume au ciel une lueur immense,
Et dans l'orbe argenté de son rayonnement
Sur deux ailes d'azur un ange se balance,
Et plane au-dessus d'eux majestueusement.

En même temps, dans l'air résonne une voix forte
Qui réveille l'écho de ses éclats puissants,
Et qui, dans la nuit claire et le silence, apporte
Aux bergers réunis ces étranges accents :

" Je viens vous annoncer une grande nouvelle,
En ce jour le Messie à la terre est donné
C'est Dieu qui, par ma voix, bergers, vous le révèle :
Allez tous adorer le Sauveur nouveau-né ;

Ouvrez tous aujourd'hui vos âmes à la joie :
Celui que vous avez si longtemps attendu,
De qui l'humanité doit apprendre sa voie,
Le Rédempteur promis du ciel est descendu ! "

Les bergers se troublaient d'entendre ces merveilles ;
Les yeux fixés sur l'Ange ils écoutaient ravis,
Mais à peine osaient-ils en croire leurs oreilles
Lorsqu'ils virent s'ouvrir les célestes parvis.

En un instant, des cieux les vastes solitudes
Se peuplèrent d'Esprits de tous côtés venus,
Et se groupant en chœur toutes ces multitudes
Entonnèrent des chants à la terre inconnus :

" Gloire ! chantaient les voix avec mille harmonies,
Gloire dans les hauteurs de l'empyrée en feu "
—Et l'écho parcourant les sphères infinies
A tous les coins du ciel répétait : " Gloire à Dieu !

Gloire à Dieu dans les cieux ! Paix aux hommes sur
Le Verbe a couronné ses divines bontés : [terre !
Il a réalisé l'ineffable mystère !
Gloire à Dieu ! Paix sur terre aux bonnes volontés ! "

Les anges, par milliers descendant de leurs trônes,
Vers la grotte abaissaient leurs cercles radieux,
Et formaient alentour d'innombrables couronnes
Qui se superposant s'élevaient jusqu'aux cieux !

Et du concert vibraient les hymnes solennelles
Avec les mille accords d'un orchestre brillant ;
Et l'étoile, arrêtée aux voûtes éternelles,
Sur la grotte semblait un grand œil flamboyant !

Ou plutôt, on eùt dit qu'un divin lampadaire
Lui-même était venu la suspendre en ce lieu,
Comme la lampe d'or d'un nouveau sanctuaire—
Le premier temple humain qu'habita le vrai Dieu !

Autour de Bethléem la nuit n'avait plus d'ombre.
Des célestes concerts les bergers tout émus
Vers la grotte enchantée accouraient en grand nombre,
Et dans son humble crêche ils adoraient Jésus.

Les rois de l'Orient prosternés sur la pierre
Offraient au nouveau-né leurs adorations,
Et de leurs cœurs pieux s'élançait leur prière
Pour le salut des Juifs et pour leurs nations !

En l'honneur de ce Dieu que leur regard admire
Ils brûlaient de l'encens dans des vases d'airain,
Au Pontife suprême ils offraient de la myrrhe,
Et déposaient leur or aux pieds du Souverain !

Quels témoins attestant la divine naissance !
Auprès de ce berceau quel doux rapprochement
De la terre et du ciel contractant alliance !
Et pour nous tous, chrétiens, quel grand enseignement !

Ici des rois puissants, là des bergers modestes,
Israël se mêlant à la gentilité ;
Les âmes de la terre et les esprits célestes
Confondus dans l'amour et la fraternité !

Ainsi s'ouvre du ciel toute grande la porte
Afin d'y recevoir les grands et les petits ;
Et le don du salut c'est Jésus qui l'apporte,
Non seulement aux Juifs mais encore aux Gentils !

Devant tant de grandeur et de magnificence,
Tant de signes divins entourant cet enfant,
Savants, prosternez-vous ; adorez en silence
Et confessez enfin le Fils du Dieu vivant.

Ah ! tu peux bien trembler, Hérode, sur ton trône
Car cet enfant est né véritablement Roi ;
Et malgré ton pouvoir, l'éclat qui t'environne,
Il est et restera bien plus puissant que toi.

Mais si tu dois trembler, ce n'est pas qu'il convoite
Ta royale couronne, ô souverain pervers ;
Non, car elle serait pour son front trop étroite,
Son royaume devant embrasser l'univers !

Cet enfant va changer la face de ce monde
Et sur une autre base asseoir l'autorité.
Il est le Verbe, il a la Parole féconde ;
Il peut seul enseigner toute la Vérité.

Grands orateurs de Rome, et vous, sages d'Athènes
Dont le monde admirait le savoir et l'esprit,
Socrate et Cicéron, Platon et Démosthènes,
Taisez-vous ; désormais la parole est au Christ !

Vous avez ignoré la science de vie,
L'humanité se meurt de vos enseignements ;
Au mensonge, à l'erreur vous l'avez asservie,
Et tous vos beaux discours manquent de fondements.

Votre règne est fini ; celui du Christ commence
Et le monde et l'enfer n'y pourront mettre fin !
Des siècles passeront la haine et la démence ;
Il vaincra ! L'avenir est au Verbe Divin !



Sur s
Car a
Né p
Etait
Comr
Et qu

Soud
Et re
Il se
Au jo
Jého
Leur

LA TENTATION

I

Sur son trône de feu Satan s'inquiétait.
Car au fond du désert vivait un homme étrange,
Né pourtant de la femme et qui lui résistait.
Etait-ce un grand prophète ? ou bien, était-ce un ange ?
Comment triomphait-il de la commune loi ?
Et que venait-il faire en ce monde sans foi ?

Soudain un souvenir traversa la pensée,
Et rendit nuageux le front de Lucifer.
Il se souvint qu'au temps de sa gloire passée,
Au jour même où son crime avait creusé l'enfer,
Jéhovah, près de lui réunissant sa cour,
Leur avait révélé des mystères d'amour.

Il se souvint qu'alors dans un décret formel,
Cause de sa révolte et de sa déchéance,
Il leur avait prédit que le Verbe éternel
Un jour se ferait homme, et qu'un amour immense
Le rendrait à la fois victime et rédempteur
D'un monde dont bientôt il serait créateur.

Et Satan s'envola de son triste royaume,
Soucieux, et disant : cet hôte des déserts
Serait-il donc le Christ, ce fils de Dieu fait homme
Que Jéhovah promit jadis à l'univers ?
Et, dirigeant son vol vers les confins du monde,
Il se perdit au loin dans une nuit profonde.

II

La terre, vaste arène où marchant vers sa fin
L'homme doit tous les jours et souffrir et combattre,
La terre s'éveillait au souffle du matin,
Lorsque l'esprit du mal au désert vint s'abattre,
Et vit venir de loin ce Jésus qu'il cherchait.
Son port était superbe, et sa face adorable
Illuminait l'espace et l'air qu'il traversait.
Satan fut interdit. Cet aspect redoutable

Lui rappela qu'un jour, habile tentateur,
Revêtant du serpent la forme séduisante
Il avait pénétré dans l'Eden enchanteur.
Il lui sembla revoir la démarche imposante
D'Adam se promenant sous les arbres fleuris,
Noble comme les rois et beau comme un archange.
Il se souvint de toi, femme qui nous perdis,
Etre qui fus pétri de lumière et de fange,
Et qui tiens à la fois du démon et de l'ange,
Eve, qui dans la mort plongeas l'humanité.
Ce vivant souvenir de sa grande victoire
Ranima de Satan le regard attristé,
Et tout gonflé d'orgueil, se drapant dans sa gloire,
Il marcha vers Jésus d'un pas victorieux.
Mais le désert était aride et solitaire :
Des sables sans gazons et des rochers poudreux,
Des arbrisseaux séchés et courbés vers la terre,
Des citernes sans eau sous le soleil brulant.
Ah ! ce n'était plus là le jardin de délices,
Le merveilleux Eden où l'antique serpent
Avait pu déployer tant d'adroits artifices,
Et troubler à jamais la paix de nos aïeux.
Dans ces lieux désolés pas d'arbre de science,
Pas de fruit défendu, pas d'Eve aux blonds cheveux ;
Seul, Jésus-Christ jeûnant et faisant pénitence !

De ce nouvel Adam comment donc triompher ?
Découvrir sa faiblesse est-il chose possible ?
Satan marcha moins vite et se prit à penser :

" Si l'homme pénitent est lui-même invincible,
Quel sera mon pouvoir si cet être est divin?
Allons, il faut de suite éclaircir ce mystère;
Par les sens ou l'orgueil je n'ai jamais en vain
Tenté de perdre une âme en cette pauvre terre."

Il s'approcha du Christ et dit: " Vous avez faim?
Si vous êtes un Dieu commandez à la pierre,
Qu'à votre voix puissante elle se change en pain!"
Mais, jetant sur Satan son regard intrépide,
Jésus lui répondit: " L'homme, quoique mortel,
Ne vit pas seulement de ce pain insipide;
Son âme se nourrit, vit du Verbe Eternel:
La parole de Dieu, voilà sa nourriture!"

Et Satan se troubla; sa rebelle nature
Crut avoir entendu comme un écho du ciel.

III

La lumière, effleurant l'oasis embaumée,
Prolongeait ses rayons à l'horizon vermeil,
Les sables d'or brillaient sous les feux du soleil
Qui s'élevait semblable à la bombe enflammée,
Que le mortier géant lance au loin dans les cieux
Et qui décrit dans l'air de vastes paraboles.

Jérusalem, dressant ses dômes spacieux,
Ses minarets dorés et ses hautes coupoles,
S'estompait vaguement dans le lointain d'azur.

Déjà dans les vallons brillaient les fleurs écloses ;
Tout le ciel, rayonnant d'un éclat vif et pur,
Semblait communiquer la vie à toutes choses.
La joie était dans l'air. Les sentiers verdoyants
Voyaient épanouir les lilas et les roses.
De la cime des monts et des palmiers géants
S'élevaient vers le ciel des hymnes matinales,
Et la nature entière, aux pieds du Créateur,
Plus fidèle que l'homme oubliant son auteur,
Semblait, en déployant ses splendeurs virginales,
Implorer le pardon du prévaricateur :
" Grâce ! disaient les voix s'élevant de la terre,
Grâce ! chantaient en chœur les forêts et les flots,
Et le vallon modeste et la montagne altière,
Le cèdre et le brin d'herbe unissant leurs sanglots.
Prends pitié de ce monde, ô Dieu, grâce pour l'homme,
Sauve-le de l'abîme où Satan l'a plongé,
Que ton Verbe descende enfin dans son royaume,
Et la face du monde aura bientôt changé ! "

Soudain parut dans l'air une étrange merveille.
Les bergers vigilants qui levèrent les yeux
Et les hommes des champs qui prêtèrent l'oreille
Sentirent la frayeur hérisser leurs cheveux !
Un grand monstre volant et d'un aspect terrible

Emportait sur son aile un homme dans les cieux.
Le monstre était lugubre, épouvantable, horrible,
Et ses ailes rendaient un bruit sec et strident ;
Mais l'homme étincelait, et comme un météore,
Traçait au fond du ciel un sillon éclatant.
Son vol se dirigeait du côté de l'aurore,
Et paraissait venir des sables du désert.
Longtemps on entendit ses longs battements d'ailes
Qui jetaient à la brise un infernal concert.

Au loin apparaissaient, comme des citadelles,
Les immenses palais bâtis par Salomon :
C'est là que dirigeant son vol diabolique
Le monstre alla s'abattre au milieu de Sion.
Sur la plus haute tour du temple magnifique,
Qui gardait du grand roi la mémoire et le nom,
Il vint poser son vol ! Et le fidèle archange,
Préposé par le ciel au soin de ce saint lieu,
Entendit étonné ce dialogue étrange :
Satan—car c'était lui—disait au Fils de Dieu :
" Si vous êtes le Christ, tant promis à la terre,
Vous pouvez vous laisser choir au bas de ces tours ;
Votre pied ne saurait se heurter à la pierre,
Aux anges Dieu prescrit de vous garder toujours."
Mais Jésus : " Ma réponse est écrite au Saint Livre
Tu ne tenteras point ton Dieu, dit le Seigneur ! "

Et Satan chancela, comme fait un homme ivre ;
Puis, poussant un grand cri de sinistre fureur,
Il reprit tout à coup sa course dans l'espace

Emportant le Sauveur sur ses ailes de feu,
Dans l'horizon d'azur marquant sa rouge trace,
Et semant par ses cris la frayeur en tout lieu.
Longtemps son vol hardi plana sur la campagne
Effleurant en passant les dômes des cités ;
Enfin il atteignit une haute montagne
Et vint y déposer Jésus à ses côtés :

" Voyez, dit-il encor, ces royaumes immenses
Déroulant à nos pieds leurs brillantes splendeurs
Ces trônes, ces palais et ces magnificences,
Qui donnent aux humains la gloire et les grandeurs !
Ces trésors sont à moi ; Jésus, je vous les donne ;
La pourpre, la richesse et les palais dorés,
Je vous fais don de tout si devant ma personne
Vous pliez les genoux, et si vous m'adorez."

A ces mots impudents d'un orgueil téméraire,
Jésus se redressa de toute sa hauteur,
Et l'œil illuminé d'une sainte colère,
Foudroya d'un regard le hardi tentateur :
" Retire-toi, dit-il, ô père du mensonge,
Tu sais qu'il est écrit de n'adorer que Dieu.
Retire-toi, Satan, et que ton vol te plonge
Aux sombres profondeurs des abîmes de feu."

La terre à ces accents, s'ébranla sur sa base,
Et Satan vit s'ouvrir l'abîme sous ses pas.
Du ciel qui contemplait la lutte dans l'extase
Les anges empressés descendaient ici-bas ;

Et tous, se prosternant aux pieds du divin Maître,
L'adoraient en disant: " Gloire! Gloire à Jésus!
Qui pour sauver le monde enfin vient d'apparaître:
De l'antique serpent le royaume n'est plus!"

C'est ainsi que le Christ nous enseigna la lutte.
Il est le général, nous sommes ses soldats,
Et si nous l'imitons ne craignons pas la chute,
Comme lui, nous serons vainqueurs dans nos combats.
Adam se prélassait dans un jardin splendide
Quand l'antique serpent vint séduire son cœur ;
Mais Jésus-Christ jeûnait dans le désert aride
Quand de l'Esprit du Mal il fut trois fois vainqueur.

Du monde et de la chair il faut fuir les délices
Si l'on veut éviter la défaite d'Adam ;
De la douleur il faut épuiser les calices
Pour détruire ici-bas l'empire de Satan.



LAZARE

I

Au fond d'un grand jardin du bourg de Béthanie
S'élève un vieux château, hier peuplé d'heureux ;
Mais la joie, en ce jour hélas ! en est bannie,
Et la demeure a pris un aspect douloureux.
Les plantes du jardin croissent abandonnées ;
Personne ne va plus errer sous ses grands bois ;
Aux ardeurs du soleil les fleurs se sont fanées
Et parmi les bosquets les oiseaux sont sans voix.

Au bord des pièces d'eau, voyez-vous ces statues
Inclinant leurs beaux fronts de longs voiles couverts ?
Et les palmiers penchant leurs palmes abattues,
Dont les feuilles essuient les pleurs des gazons verts ?
Les vignes ont laissé choir leurs pampres inertes ;
Les balcons du château ne sont plus animés,
Le silence envahit ses terrasses désertes,
Et de ses quatre pans les volets sont fermés.

Que se passe-t-il donc dans la riche demeure,
Soudainement changée en un séjour de deuil ?
—Elle a du glas funèbre entendu sonner l'heure,
Et, ce matin, la mort en a franchi le seuil.
Elle vient de frapper, terrible, inattendue,
Le seigneur du château, tendre ami du Sauveur ;
Et, près de son chevet, la famille éperdue
En murmures touchants épanche sa douleur :

" A quoi sert l'amitié, puisque Jésus lui-même
Vient de laisser mourir Lazare son ami ?
Pourquoi donc n'a-t-il pas guéri celui qu'il aime,
Avant que dans la tombe il ne fût endormi ?—
" Nous l'avons informé, disent Marthe et Marie,
Que son ami Lazare était en grand danger ;
Mais il est demeuré là-bas, en Samarie,
Et n'a dit que ces mots à notre messager :

" Tout cela doit servir la gloire de mon Père ;
" Le mal de notre ami ne va pas à la mort."
Et maintenant, hélas ! sa mort nous désespère,
Il n'est plus de remède à notre triste sort.
Ah ! s'il était venu celui qui nous honore
De sa douce amitié, notre frère chéri
Aurait bien reconnu sa parole sonore,
Et, quoiqu'il fût mourant, aurait été guéri !
Maintenant, c'est fini ; nos espoirs éphémères

Sont déçus à jamais, et nos pleurs, superflus.
Jésus est resté sourd à nos plaintes amères
Et son fidèle ami, notre frère, n'est plus ! " . . .

Ainsi se lamentaient les deux sœurs affligées
Et des amis nombreux pleuraient sur leur malheur :
Plus léger est le poids des douleurs partagées
Et qui prend part au deuil est l'ami le meilleur.

Cependant, de Lazare on fit les funérailles.
Son corps fut embaumé, placé dans un cercueil,
Et le triste château dut rouvrir ses murailles
Au grand concours d'amis venant prendre son deuil.
Au fond d'un char funèbre on installa la bière,
Et le convoi longea le mont des Oliviers.

Une colline ombreuse, au sein du cimetière,
Ouvrait aux riches morts ses flancs hospitaliers :
C'est là qu'était construit, à l'ombre d'un grand arbre,
Pour les restes mortels de Lazare et ses sœurs,
Sous une voûte sombre un sépulcre de marbre.
Au milieu de l'encens, des parfums et des fleurs,
On vint y déposer sur sa couche dernière
L'homme que le Messie avait le plus aimé.
Au-dessus les porteurs roulèrent une pierre,
Et sur lui le tombeau fut à jamais fermé.

II

Quatre jours sont passés. Close, silencieuse,
La maison de Lazare a l'aspect d'un tombeau.
Mais là-bas, sur le bord de la route poudreuse,
Des voyageurs lassés marchent vers le château.
Ils s'arrêtent : l'un d'eux, assis sur une pierre,
Vers le jardin fermé regarde tristement ;
Les autres sont debout, et secouent la poussière
Qui comme un voile gris couvre son vêtement.
Ils voient avec bonheur briller enfin l'aurore,
Car ils ont voyagé pendant toute la nuit.
Les habitants du bourg sommeillent tous encore ;
Sur les chemins déserts on n'entend aucun bruit.
Mais soudain du château la grille s'est ouverte,
Et vers les voyageurs, sur la route arrêtés,
D'un long voile de deuil entièrement couverte,
Une femme s'avance à pas précipités.
Ce pélerin assis, elle croit le connaître,
Elle approche, regarde, et tombant à genoux
Elle dit en pleurant : " Je vous salue, ô Maître !
Que n'êtes-vous, Seigneur, venu plus tôt vers nous ?
Si vous aviez été dans la triste demeure
De votre ami Lazare, il ne serait pas mort !
O Jésus, vous n'auriez jamais permis qu'il meure !
Mais maintenant je sais que le Dieu bon et fort,
Sourd à notre prière, exauce toujours celle
Qui vient de vous, Seigneur."

Le Sauveur soupira,
Et dit pour ranimer cette foi qui chancelle :
'Ne pleure plus ton frère, il ressuscitera."
Mais Marthe, au lieu de croire, hésite et dit encore :
" Il ressuscitera sans doute au dernier jour ? "

Alors Jésus se lève, et d'une voix sonore
Il affirme à la fois sa force et son amour.
Il dévoile à son front la divine auréole,
Et, pour que l'univers connaisse son pouvoir,
Il jette aux quatre vents cette grande parole :
" Je suis—vous devriez, ô Marthe, le savoir—
La Résurrection et l'éternelle Vie.
Si donc je puis donner l'existence aux vivants,
Je puis la rendre à ceux auxquels elle est ravie.
Je calme la tempête, et je commande aux vents,
Et la vie et la mort sont mes auxiliaires ;
Celui qui croit en moi, quand il mourrait, vivra ;
Et si l'homme, en dépit de toutes ses misères,
Vit en moi, croit en moi, jamais il ne mourra.
Croyez-vous cela, Marthe ? "—

" Oui, d'une foi profonde.
Oui, je crois, ô Seigneur, que vous êtes le Christ,
Le Fils de Dieu, venu pour racheter le monde."

Ce *credo* spontané raffermit son esprit.
A peine est-il tombé de ses lèvres ardentes,

Que Marthe se levant court appeler sa sœur ;
Et toutes deux bientôt, pâles et tremblottantes,
Reviennent confier leurs chagrins au Sauveur.

Les amis du défunt suivent les saintes femmes,
Et la foule des juifs grossit en peu d'instants.
Jésus de Nazareth, qui lit au fond des âmes,
A compris sans effort que tous les assistants
Lui reprochent tout bas sa déplorable absence,
Quand Lazare pouvait encore être guéri.
Aucun ne semble croire à sa Toute-Puissance ;
Mais de leur peu de foi Jésus n'est pas aigri,
Et plaide doucement l'intérêt de sa g[illegible]re :

Au chevet de Lazare il pouvait accourir ;
Mais sa gloire exigeait une grande victoire
Sur la mort ; c'est pourquoi Lazare a du mourir.
Toute œuvre vraiment grande a son heure assignée,
Et Dieu pour l'accomplir choisit l'homme et le lieu :
De Lazare aujourd'hui l'âme était désignée
Pour mieux glorifier Jésus, le Fils de Dieu ....
Mais la vie, et la mort ? Que sont-elles pour l'homme ?
La vie est une chaîne, un tissu de douleurs ;
Et la mort les résume, et la mort les consomme :
C'est ainsi qu'on la croit le plus grand des malheurs.
Et cependant, la mort, la souffrance suprême,
N'est pas la fin de l'homme, elle n'est qu'un sommeil ;

Quand les temps toucheront à leur limite extrême
Le monde connaîtra le suprême réveil.
Au tombeau luit encor l'astre de l'espérance,
Et quand on lui manda que Lazare était mort
Il a voulu d'un mot consoler la souffrance,
En disant simplement : " l'ami Lazare dort ;
Allons le réveiller."

La foule entendait-elle ?
Croyait-elle surtout ces étranges discours ?—

Elle restait en proie à sa douleur mortelle,
Et les deux pauvres sœurs pleuraient, pleuraient tou-
[jours.

Soudain Jésus lui-même, ému, frémit et pleure.
Pourquoi s'afflige-t-il aussi profondément,
Quand il sait que le mort revivra tout-à-l'heure,
Quand il n'a qu'à parler et qu'aux pleurs du moment
Vont succéder bientôt des transports d'allégresse ?
—Ah ! c'est que dans Lazare il voit l'humanité,
L'homme qu'il a créé, qu'il aime avec tendresse,
Et qu'au ciel il aima de toute éternité ;
L'homme auquel il a fait de grandes destinées,
Qu'il a placé jadis dans l'éden enchanteur,
Qui pouvait en jouir d'innomblables années,
Et remonter un jour au sein du Créateur
Sans passer par la nuit horrible de la tombe !

Or, cet être si cher, qu'en est-il advenu?
—Hélas! dans les horreurs de la mort il succombe!
Que dis-je? Dans la tombe, à la fin parvenu,
Il gît sans mouvement, il tombe en pourriture
—Non depuis quatre jours—depuis quatre mille ans!
Le genre humain,cadavre,est dans sa sépulture,
Et c'est sur lui qu'un Dieu verse des pleurs brûlants!

O larmes de mon Christ! O divine rosée!
Pour vous mieux recueillir nous tombons à genoux;
Coulez, que l'âme humaine en soit toute arrosée!
Sur les peuples perdus coulez, et sauvez-nous!

III

Parmi les halliers verts, en tête de la foule,
Le Fils du Dieu vivant marche silencieux;
Mais le long du sentier que son pied divin foule
Eclatent dans les airs des chants délicieux.
Les oiseaux sont en fête et saluent son passage.
Les cêdres pour le voir grimpent sur les coteaux.
Des oliviers tressaille et frémit le feuillage,
Et les palmiers tremblants inclinent leurs rameaux.
Tous ils ont reconnu le Roi de la Nature,
Et pour le vénérer témoignent leur émoi.
L'homme seul est hélas! l'ingrate créature
Qui refuse à son Dieu l'hommage de sa foi.

Jésus souffre en voyant ce contraste bizarre,
Et les chants des oiseaux ne le consolent pas.
Il marche vers la tombe où repose Lazare
Et la foule qui suit s'accroit à chaque pas.

Quand le Sauveur franchit le seuil du cimetière,
Morne, et gardant toujours un silence pieux,
Le soleil d'Orient éclatant de lumière,
Comme un ressuscité se levant de sa bière,
Des vapeurs du matin s'élançait radieux.

Ne convenait-il pas que cet astre de flamme,
—Image de Jésus, Soleil de Vérité—
Vint de ses rayons d'or éclairer ce grand drame
Tout palpitant de vie et d'immortalité ?

Marie était assise au pied du mausolée,
Gémissant et mêlant la prière aux sanglots ;
Aux abords du tombeau la foule désolée
Entourait le Sauveur et se pressait à flots.

" *Tollite lapidem*, enlevez cette pierre,
Qui ferme le tombeau," commanda Jésus-Christ.
Et vers le ciel levant son humide paupière
Il invoqua son Père, ainsi qu'il est écrit ;

Car en Jésus le Dieu commande, et l'homme prie :
De sa double nature actes mystérieux.
Il prie, en ce moment solennel de sa vie,
Où la Mort entendra son cri victorieux !
Mais lorsque du sépulcre on eut ouvert la porte,
Et du cercueil levé le couvercle pesant,
Il regarda le mort, et dit d'une voix forte :
" Sortez Lazare."

O Verbe ! O cri du Tout-Puissant !
La Mort connaît l'écho de cette voix profonde,
Ebranlant l'univers jusqu'en ses fondements !
C'est la voix qui d'un mot a pu créer le monde,
Et qui donne ses lois à tous les éléments.
C'est la voix qui du sol a fait jaillir les flammes
Pour y précipiter le Rebelle, Satan ;
C'est la voix dont l'accent transfigure les âmes
Et qui brise en éclats les cèdres du Liban !
Que l'enfer n'entend pas sans frémir d'épouvante,
Qui torture, poursuit et chasse les démons ;
Qui de la terre aux cieux s'élève triomphante
En traversant les mers et franchissant les monts.
Voix régénératrice et pleine de mystère !
Clameur toute-puissante ! Elle n'a dit qu'un mot,
Mais ce mot souverain fait tressaillir la terre,
Et la Mort subjuguée obéit aussitôt !
A la vie, à l'amour elle rend sa victime,
Et pour s'unir au corps dont elle est le flambeau
L'âme docile accourt de l'invisible abîme ;
Et Lazare vivant se lève du tombeau !

Il respire, et le sang dans ses veines circule !
Il marche, et du linceul encore embarrassé,
Il passe dans la foule ainsi qu'un somnambule !
Il parle à son Sauveur ! il le tient embrassé !
Et maintenant, ô Mort, que devient ta victoire ?
Que te sert d'avoir pu triompher un instant ?
De tes succès passés et de ta sombre histoire
Il ne te reste enfin qu'un échec éclatant !
C'en est fait, ton vainqueur entre dans la carrière.
De ton royaume horrible et plein d'infection
Il a soudainement renversé la barrière !
Il a jeté son cri de résurrection.
Et toi, qui restes sourde à nos plaintes amères,
Qui dans nos désespoirs triomphes et souris,
Qui n'entends ni les vœux ni les larmes des mères,
Ni les déchirements des enfants, ni leurs cris,
Tu l'entends cette fois le cri de l'espérance,
Et tu connais ton maître en ce jour solennel !
Ton empire s'achève, et son règne commence :
Lazare est un prélude au triomphe éternel !

La terre est un immense et sombre cimetière.
Elle cache en son sein plus de millions de morts
Qu'elle ne peut nourrir à sa surface entière
De milliers de vivants ! L'océan et ses bords,
Les flots du grand Désert, et les vagues des hâvres,
Et les neiges du pôle, et les sables brûlants
Renferment dans leurs plis d'innomblables cadavres.

La terre ainsi s'engraisse, et depuis six mille ans,
La triste humanité pourrit dans ses entrailles.

Mais tel ne sera pas l'état final des corps.
—Non, ces enfouissements ne sont que des semailles,
Et le Christ est le roi des vivants et des morts !
Son empire du globe excède la surface,
Il pénètre au travers dans la nuit du tombeau,
Et lorsque dans cette ombre Il montrera sa face,
Elle éclairera tout de son divin flambeau.
Parmi les os blanchis que la terre renferme,
Et dont le ver nourrit ses ignobles enfants,
Le Christ a déposé le mystérieux germe
Qui doit rendre la vie à nos corps triomphants !

Un jour ô Christ, planant à la voûte éternelle,
Penché sur Josaphat, tombeau du genre humain,
Au Lazare nouveau votre voix solennelle
Criera "veni foras ;" et les hommes soudain,
Se levant à ce cri de leurs couches funèbres,
Comparaîtront vivants au tribunal divin,
Soit pour être jetés vivants dans les ténèbres,
Soit pour jouir de Dieu dans les siècles sans fin.



SUR LE THABOR

I

Lecteurs, si vous passez jamais en Galilée,
Vous y verrez au loin, dominant l'horizon,
Le Thabor solitaire au sein d'une vallée.
Ses flancs sont ombragés et couverts de gazon,
Et son sommet tronqué forme un plateau superbe
Qui lui donne l'aspect d'un gigantesque autel,
Bâti par le Très-Haut pour rencontrer son Verbe,
Y proclamer sa gloire et son titre immortel.

De la cime, qui forme un bel amphithéâtre,
Partout la vue embrasse un splendide tableau :
Vers le septentrion, dans un lointain bleuâtre,
La chaîne du Carmel s'étend comme un rideau ;
Mais par de grands ravins sa crête est sillonnée,
Et ces vastes crénaux laissent apercevoir
Par dessus leurs sommets la Méditerrannée
Qu'ils encadrent de bleu comme un large miroir.

Au Sud, Hadadremmon, ce grand champ de bataille
Que des peuples entiers ont blanchi de leurs os ;
Les monts de Samarie élevant leur muraille,
Puis, à l'Est, le Jourdain précipitant ses eaux.
De l'autre part s'étend la mer de Galilée,
Bornée au mont Hermon, dont les âpres sommets
Dressent sur l'horizon leur crête désolée
—Glacier où le soleil ne pénètre jamais.

Tel est l'endroit béni que Dieu choisit sur terre
Pour y manifester son amour paternel,
Et donner à son fils, sans voile et sans mystère,
Un rendez-vous sublime, étrange, solennel.
Oh ! comment retracer à notre faible vue
Dans des vers impuissants ce splendide tableau ?
Pour peindre dignement une telle entrevue
O divin Raphaël, que n'ai-je ton pinceau !

Jusqu'au sommet sacré que le ciel illumine
Voyez-vous ce sentier qui monte en serpentant ?
Voyez-vous à mi-côte un groupe qui chemine,
Tandis qu'au pied du mont l'immense foule attend ?
C'est Pierre, Jacques, Jean, et le Christ à leur tête,
Gravissant le Thabor par des sentiers fleuris.
Aux détours du chemin, parfois Jésus s'arrête,
Et jette à l'horizon des regards attendris :
Elle est là, sous ses yeux, sa terrestre patrie,

Présentant au soleil un aspect ravissant.
Il la contemple, il l'aime avec idolâtrie ;
Dans quelques jours pour elle il versera son sang !
Mais en vain tombera la semence nouvelle
Sur ce pays ingrat tant de fois profané ;
A toute vérité cette terre est rebelle,
Et ce peuple est, hélas ! à jamais condamné !
Tu n'as pas reconnu, riante Palestine,
Celui que si longtemps tes prêtres ont prédit,
Tu subiras le sort auquel il te destine :
Ton sol sera désert, abandonné, maudit !

L'esprit préoccupé de ce triste présage,
Jésus arrive enfin au sommet du Thabor.
La gaité par dégrés renait sur son visage ;
Ses amis l'ont suivi, mais nul ne sait encor
Pourquoi le divin Maître a gravi la montagne,
A délaissé la foule, et voulu que, ce jour,
De ses autres amis aucun ne l'accompagne ;
Nul ne sait ce qu'il vient faire en ce beau séjour.
C'est qu'aux décrets divins leurs âmes sont rebelles,
Et ne comprennent pas ce secret des grandeurs :
Qu'il faut pour accomplir des œuvres vraiment belles
S'isoler de la foule et gravir les hauteurs :
Que l'on doit s'élever au sommet des collines,
Se rapprocher des cieux si l'on veut contempler
Les splendeurs de Sion et les gloires divines ;
Or c'est ce qu'au Thabor le Christ va révéler.

Jusqu'à ce jour, le Dieu s'est caché sous un voile,
Et l'œil de chair n'a vu que son humanité;
Mais chaque jour l'éclat du miracle dévoile
Le mystère étonnant de sa Divinité.
Chaque jour retentit sa puissante parole
Révélant, affirmant à tout homme, en tout lieu,
Qu'il cache sous son front la divine auréole,
Et qu'il est le Messie, à la fois homme et Dieu.
Pour enfanter la foi faut-il d'autres oracles ?
Lorsque l'oreille entend ses merveilleux discours,
Et lorsque les yeux voient ses étonnants miracles,
La raison voudra-elle avoir d'autres secours ?
N'est-ce donc pas assez que ces preuves insignes
Pour que l'humanité tombe enfin à genoux ?
A nos faibles esprits faudra-t-il d'autres signes
Pour croire que le Christ est descendu vers nous ?
Eh bien ! prosterne-toi, pauvre raison humaine,
Jésus prend en pitié ton débile pouvoir,
Et pour faire germer en toi la foi chrétienne,
Aux yeux de notre chair Dieu va se laisser voir !
Gravissons avec lui la montagne pieuse,
Sur laquelle ont brillé les célestes clartés ;
Ecoutons du Très-Haut la voix harmonieuse,
De son Fils bien-aimé célébrant les beautés !

II

Le Thabor, ce n'est pas le Sinaï terrible,
Que la nue enveloppe et sillonne d'éclairs,
Où la foudre mugit, et qui flamboie, horrible,
Comme un brasier géant s'élevant dans les airs !
Ce n'est pas la montagne où le Très-Haut révèle
Les traits de sa puissance et de sa majesté !
C'est le mont de l'amour et de la loi nouvelle
Où l'homme-Dieu fait voir sa grâce et sa beauté !
C'est l'Eden radieux, le jardin de délices,
Aux gazons verdoyants, aux bosquets enchanteurs,
Où des roses sans nombre entr'ouvent leurs calices
Et pénètrent les airs de suaves senteurs !
Humez-vous ces parfums des brises embaumées ?
Entendez-vous ces chants de mille oiseaux ravis,
Et les hymes joyeux qui sortent des ramées ?...

Jésus lève les yeux aux célestes parvis.
Il prie.... et tout à coup son visage rayonne
D'un éclat inconnu jailli du firmament ;
La céleste clarté le baigne et l'environne,
Elle pénètre tout, même son vêtement !
C'est le mystérieux effet de la prière :
Dans l'homme elle réchauffe, et console, et nourrit ;
Elle répand dans l'âme une vive lumière.

Mais l'effet est plus grand encore en Jésus-Christ :
Voyez, non seulement elle inonde son âme
De ces feux de l'amour qui la font scintiller ;
Mais son visage même est un globe de flamme,
Et tout son corps devient un lumineux foyer.
Sa prière établit un courant électrique
S'élançant du Thabor jusqu'aux sommets des cieux,
Et la gloire céleste, éclatante, féerique,
S'épanche sur la terre en torrents radieux!...
Mais voici qu'au-dessus du sommet solitaire
Le prodige grandit à nos yeux dilatés!
Jésus transfiguré ne touche plus la terre,
Et nous voyons soudain surgir à ses côtés,
Venant on ne sait d'où deux nouveaux personnages!
Quels sont donc ces deux rois remplis de majesté,
Qui viennent au Messie apporter leurs hommages ?
Ce ne sont pas des rois ; mais, dans l'antiquité,
Le monde n'a connu, ni souverains, ni justes,
Ni prophètes, ni saints, qui fussent plus grands qu'eux.
Inclinons-nous, chrétiens, devant leurs noms augustes,
Ils sont plus que des rois, ils sont presque des dieux!
L'un s'appelle Moïse! et l'autre c'est Elie!
Moïse, Souverain Pontife et Magistrat!
Chef d'un peuple d'élite à qui le ciel s'allie
Et qui règle avec Dieu les termes du contrat!
Moïse qui poursuit partout l'idolâtrie
Et reçoit du Très-Haut les tables de la loi,
Qui constitue un peuple et fonde une patrie,
Qui lègue à son Eglise un symbole de foi!

Elie, apparaissant mille ans après Moïse,
Luttant contre les rois et les persécuteurs,
Confondant les faux dieux, et de l'ancienne Eglise
Anathématisant les prévaricateurs !
Du ciel faisant descendre et la pluie et les flammes,
Vainqueur de Jézabel, ressuscitant un mort,
Renversant de Baal les idoles infâmes,
Et, par un privilège étonnant de son sort,
Sans passer comme tous par la nuit de la tombe,
Emporté sur un char dans les hauteurs des cieux !

Le Rédempteur divin, précieuse hécatombe,
Resplendissait de gloire entre ces demi-dieux !
Tous deux représentaient l'Eglise primitive,
Et Jésus qui venait doter l'humanité
De l'Eglise nouvelle, une et définitive,
Se tenait au milieu—Touchante Trinité !
Qui personnifiait le symbole admirable
Des préceptes anciens et du Dogme nouveau !
Qui formait des deux lois un code incomparable,
Et des deux testaments le culte le plus beau !

Plus bas, les trois témoins du merveilleux prodige
Pierre, Jacques et Jean, admiraient étonnés !
Eux-mêmes se sentaient comme pris de vertige
Et de reflets brillants étaient environnés.
Pierre, le futur chef de l'Eglise Chrétienne,

Jean, type de l'amour et de la chasteté,
Jacques, l'homme de foi, qui, comme un autre Etienne,
Par le martyre allait prêcher la Vérité !
O vision étrange ! O merveilleux spectacle !
Les deux mondes mêlés, les morts et les vivants,
Et le ciel et la terre, unis dans un miracle,
Formant sur le Thabor deux groupes triomphants !

Là, dans son unité, l'Eglise universelle
En ses chefs glorieux au monde apparaissait ;
Et le Transfiguré, dont la gloire étincelle,
Etait l'unique roi qu'elle reconnaissait !
Gloire à vous, ô Moïse, Elie, et saints apôtres,
Qui du Thabor avez parcouru le sentier !
Gloire à vous, les élus, qui plus heureux que d'autres
Avez vu de vos yeux l'Homme-Dieu tout entier !

Mais au sein de la gloire immense qui l'inonde
Le Verbe tout à coup vient d'élever la voix ;
Et ses deux serviteurs, venus de l'autre monde,
Entament un colloque avec le Roi des rois !
Sur le mont glorieux et saint qui les rassemble
Et d'où leurs regards voient la céleste cité,
Sans doute en ce moment ils conversent ensemble
De gloire, de grandeur, et de félicité !
—Ecoutez.... écoutez.... Quel entretien sévère !
Et quel enseignement admirable en ressort !

Au sommet du Thabor ils parlent.... du Calvaire !
Et du sein des splendeurs ils entrevoient... la mort !
L'objet de l'entretien, c'est cette mort prochaine
Que le Christ va subir pour l'homme tant aimé,
Pour délivrer son âme et pour briser sa chaîne,
Pour lui rouvrir l'Eden par le péché fermé !
Ce sera l'entretien du ciel et de la terre
Pendant l'éternité des siècles à venir !
Le martyre d'un Dieu, c'est l'auguste mystère
Dont le monde devra toujours se souvenir !
Le Calvaire, ô Thabor, te couvre de son ombre,
Il plane sur ta gloire, il voile tes grandeurs !
C'est que de la Patrie il est la porte sombre,
L'échelle qui conduit aux célestes splendeurs.
Les apôtres, témoins de ces grandes merveilles,
N'en peuvent pas saisir encor le sens profond.
La parole de mort frappe en vain leurs oreilles ;
La gloire les exalte, ils ne voient qu'elle au fond,
Eclairant l'avenir de lueurs éclatantes.
" Qu'il fait bon d'être ici ! dit Pierre transporté,
Restons-y donc, ô maître, et dressons-y trois tentes ! "

Non, Pierre, contre Adam l'arrêt en fut porté,
Non, ce n'est plus ainsi qu'on arrive à la gloire.
Quels combats il te reste à soutenir encor
Avant de remporter ta dernière victoire !
Quel Calvaire sanglant précède ton Thabor !

O destinée humaine, empreinte de mystère !
L'homme au Verbe de Dieu doit s'identifier,
Dans la gloire là-haut, dans la douleur sur terre,
Il doit porter sa croix et s'y crucifier,
Pour parvenir un jour aux splendides demeures
Où dans l'éternité l'âme s'épanouit.
Certes la lutte est rude et de toutes les heures ;
Mais lorsque pour jamais le temps s'évanouit,
La victoire est finale, et la gloire commence.
Dans l'éclat du Thabor l'homme est transfiguré,
Sa joie est sans mélange et son bonheur immense ;
Devant lui l'avenir est enfin assuré.

Le Thabor ! le Calvaire ! O vision profonde !
O contraste étonnant de noms mystérieux,
Qui pour les âmes sont les deux pôles du monde
Et jettent dans sa nuit des reflets merveilleux !
Dualisme frappant de cette vie amère,
Figurant nos combats ardents, perpétuels,
Et nos chemins baignés d'ombres et de lumière,
Où la vie et la mort poursuivent leurs duels !
Où les transfigurés remplacent les victimes !
Où les âmes parfois planent sur les hauteurs,
Et quelquefois hélas ! glissent dans les abîmes,
Mais rayonnent toujours de célestes splendeurs !

III

Au sommet du Thabor la scène merveilleuse
Soudain change d'aspect à nos regards ravis ;
Voilé d'une nuée immense et lumineuse,
Dieu, le Père, y descend glorifier son Fils.
On dirait qu'une gaze, indécise, idéale,
Entoure le soleil sur la terre tombé,
Et que dans des vapeurs d'aurore boréale
Aux regards des mortels le Christ s'est dérobé.

De même, au Sinaï, c'est au milieu des nues
Que Jéhovah voulut jadis se révéler ;
Mais elles recélaient des terreurs inconnues,
Et dans leurs flancs on vit la foudre étinceler.
Au Thabor, la nuée est légère et brillante,
Elle a de l'arc-en-ciel tous les reflets divers ;
Dieu n'y fait pas entendre une voix effrayante,
C'est un long cri d'amour qu'il jette à l'univers.
De la nue enflammée où sa face étincelle,
Ecoutez ses accents pleins de suavité,
Où désignant son Fils il l'acclame, et décèle
Sa divine origine et son autorité :

" C'est mon fils bien-aimé ; écoutez, cieux et terre !
J'en réclame l'honneur et la paternité,
Le vrai Dieu de vrai Dieu, Lumière de Lumière,
Par Moi-même engendré de toute éternité !
C'est mon fils, et j'ai mis en lui mes complaisances,
Car je retrouve en lui mes beautés, mes grandeurs,
Car il est le miroir de mes magnificences,
Le fidèle reflet de toutes mes splendeurs !

Ecoutez-le ! C'est Moi, Jéhovah, qui l'ordonne,
Et cet ordre formel s'adresse au genre humain.
Je l'aime, et cependant, mortels, je vous le donne,
Je le sacre pour vous Pontife et Souverain !
Ecoutez-le ! Gardez toujours sa loi bénie ;
C'est du ciel, c'est de Moi, que viennent ses pouvoirs
Ecoutez-le ! c'est lui, qui Sagesse Infinie
Saura seul enseigner aux hommes leurs devoirs.
Il sera désormais l'unique Roi du monde ;
Sans lui, l'humanité ne pourra fonder rien.
Arrière, faux savants, philosophie immonde ;
Le vrai, le seul symbole, est et sera le sien !
Les sages de la Grèce et les savants de Rome
Ont déjà trop longtemps guidé l'humanité :
Au Christ seul appartient le droit d'enseigner l'hom-
Car il est la Science, il est la Vérité ! [me
Incomplète lumière, et couverte de voiles,
La Synagogue même aussi doit s'effacer,
Comme au lever du jour s'effacent les étoiles ;

Voici le vrai soleil qui vient la remplacer.
Ecoutez-le, croyez ses dogmes, ses doctrines ;
Les peuples sont perdus s'ils méprisent sa Loi.
Pour le défendre, offrez vos bras et vos poitrines,
Car les œuvres surtout témoignent de la foi.
Suivez-le, car il est, et la Vie, et la Voie ;
Ecoutez-le vivant, et dans ses successeurs,
Qu'il enverra vers vous comme je vous l'envoie,
Et qui des clefs du ciel seront seuls possesseurs !
Ecoutez ! Mais surtout, imitez son exemple.
La vie est une épreuve, apprenez à souffrir ;
Nul ne peut vous donner une leçon plus ample,
Sachez, comme lui, vivre, et comme lui mourir !

Les apôtres émus par ce discours austère,
Et sans doute éblouis par la gloire des cieux,
Tombèrent prosternés la face contre terre.
Mais, un instant après, Jésus s'approcha d'eux,
Et leur dit : Levez-vous et n'ayez nulle crainte :
Mon Père, si terrible aux méchants, est épris
De ceux qui me sont chers et dont la vie est sainte."

Et, se levant alors, les apôtres surpris
Regardant autour d'eux ne virent plus personne,
Si ce n'est Jésus seul.

Le Dieu de majesté
Etait redevenu le Prince sans couronne,
L'homme de la douleur, sans éclat, ni beauté.

O Christ, combien de fois dans la suite des âges,
Berçant leurs cœurs sans foi de rêves insensés,
Les Grands et les Puissants, les Docteurs et les Sages
Se trouveront soudain isolés, délaissés,
En face de Toi seul ! Toujours remplis d'eux-mêmes,
Ils auront cru fonder un empire géant ;
Ils auront inventé mille nouveaux systèmes,
Scruté mille secrets, bâti sur le néant !
Mais soudain crouleront tous leurs beaux édifices,
Et parmi les débris ils te retrouveront,
Seul debout et vainqueur, régnant sans artifices,
Donnant la paix et l'ordre aux peuples qui croiront.
Rien n'est stable en dehors de tes œuvres divines.
Toi seul as pu jamais dire : " *Ego sum qui sum !* "
Hors de toi les mortels n'ont vu que des ruines :
Neminem viderunt nisi solum Jesum !



LA MORT DU CHRIST

I

Le monde a répété souvent cette parole :
La roche tarpéïenne est près du Capitole !
Mais, pour les vrais chrétiens, l'inconstance du sort
Aux derniers jours du Christ et surtout à sa mort
Emprunte une formule encore plus sévère :
Le Thabor en ce monde est voisin du Calvaire !

L'heure où le Fils de Dieu devait être livré
Etait enfin venue. Israël enivré
D'aveugles préjugés, de haine et de vengeance,
Avait au juge inique arraché sa sentence ;
Il avait compté l'or dans les mains de Judas ;
Il avait gracié l'infâme Barrabas ;
Et versant à son Dieu le plus amer calice
Il avait à grands cris réclamé son supplice.
La sombre tragédie allait se consommer,
Et ce Roi, que la veille on courait acclamer,
Venait d'être cloué sur un gibet infâme !...

Comment peindre l'horreur de ce lugubre drame,
Ces terreurs de la mort qu'on ne peut concevoir
Arrachant à Jésus ce cri de désespoir :
Pourquoi donc m'avez-vous abandonné, mon Père ?
De la faiblesse humaine insondable mystère
Que l'esprit étonné découvre dans un Dieu !

Satan avait quitté son royaume de feu,
Et sur Jérusalem, comme un oiseau de proie,
Planait en exhalant son infernale joie :
" C'en est fait, disait-il, il se meurt sous ma main,
Et je l'enfermerai dans son tombeau demain !
Je n'ai pu malgré tout souiller son âme étrange,
Plus forte mille fois que mon rival l'Archange ;
N'importe, il n'a conquis qu'un gibet pour autel,
Et je triomphe enfin puisqu'il est né mortel ! "

Hélas ! pour obtenir le pardon de ses crimes
L'homme ne pouvait pas offrir d'autres victimes ;
Et pour rouvrir enfin l'Eden longtemps fermé,
O Père, vous donniez votre Fils bien-aimé !

Il était là, mourant sur une croix ignoble,
Vers la terre, vers nous penchant sa tête noble.
Un sang vermeil suintait à travers ses cheveux,
Sillonnait son beau front et remplissait ses yeux,

Souillait sa barbe blonde et ses lèvres divines,
Où, filtrant à travers sa couronne d'épines,
Goutte à goutte tombait sur son cou déchiré !
Mais en vain son visage était défiguré,
Et prenait des douleurs l'expression funeste :
Il rayonnait encor d'une empreinte céleste !
De ses membres divins disloqués et broyés,
Un sang pur, ruisselant à flots multipliés,
Inondait les replis de sa chair virginale :
Le roi des rois n'eut pas d'autre pourpre royale !

Le tigre à ce spectacle eut été désarmé
Mais ces cœurs, où de Dieu la haine avait germé,
Ne pouvaient contre lui rassasier leur rage ;
Aux tourments du supplice ils ajoutaient l'outrage,
Et le Christ blasphêmé par tous ces furieux
Ne les foudroyait pas d'un éclair de ses yeux !

Abandonné de tous, seul entre ciel et terre,
Il allait consommer son plus profond mystère.
Trait d'union sublime, il allait réunir
Ce qui dure toujours et ce qui doit finir,
L'Etre par excellence avec la créature,
La vie avec la mort, la Grâce et la nature !
Et ce lien de l'homme à la Divinité,
Durera dans le temps et dans l'Eternité !

II

De lointaines rumeurs et des plaintes funèbres
S'élevaient de la terre en sanglots étouffés,
Et sur le Golgotha de profondes ténèbres
Déroulaient dans la nuit leurs plis ensanglantés ;
Sur l'horizon brumeux tout enveloppé d'ombre,
Languissant et noirci comme un cratère éteint,
Le soleil paraissait au déclin du ciel sombre,
Tout injecté de sang, s'être arrêté soudain !
On eût dit un grand œil, l'œil du Juge Suprême,
L'œil du Père, bourreau de son fils innocent,
Contemplant attristé la Victime qu'il aime,
Mesurant ses douleurs et les flots de son sang !

Sans doute, en ce moment de suprême justice,
Les anges par milliers descendus parmi nous,
Assistaient étonnés au sanglant sacrifice,
Adorant en silence et pleurant à genoux ?
Sans doute ils se groupaient autour de la Victime,
Et baisaient tendrement son corps mystérieux ?
Mais ils ne pouvaient pas dans leur amour sublime
L'arracher aux bourreaux et l'emporter aux cieux !

Il était aussi là le Père du mensonge :
Il regardait de loin le drame. Plusieurs fois,

Sentant frémir en lui la haine qui le ronge,
Il avait essayé d'approcher de la croix.
Mais il avait senti qu'une force rebelle,
Qu'un vent mystérieux paralysait son vol ;
L'air s'était tout-à-coup dérobé sous son aile,
Qui frappant dans le vide avait heurté le sol.
Une terreur secrète envahissait son être ;
Il était accablé d'impuissance et d'effroi :
" Au moment, pensait-il, où je redeviens maître,
" Où de cet univers je redeviens le roi, [vante ?
" D'où vient donc que je tremble et frémis d'épou-
" Cet être, quel qu'il soit, ange, prophète ou Dieu,
" Va livrer à la mort sa dépouille sanglante ;
" J'entends son dernier râle et son suprême adieu.
" Il ne peut plus troubler la paix de mon empire,
" D'où vient que je me sens défaillir de stupeur ?
" Que dis-je ? En ce moment où mon rival expire,
" La nature elle-même est muette d'horreur !
" On dirait qu'avec lui l'univers agonise,
" Et que le genre humain a vu son dernier jour !
" Jéhovah ! Sois maudit ! Je t'abhorre et méprise ;
" La haine est mon trésor, garde pour toi l'amour !
" Je reconnais les traits de ta main vengeresse
" Dans l'horrible malheur où je me sens plongé !
" Mais si c'est là ton fils, qu'importe ma détresse ?
" Il souffre, il va mourir et je me sens vengé ! "

Et Satan releva péniblement la tête ;
Au sommet du Calvaire il jeta son regard :
Il voulut blasphêmer, sa langue était muette ;

Tout son corps frissonna... son œil devint hagard...
Il tomba, comme tombe une étoile filante ;
Et quand il se trouva sur le sol étendu,
Il vit se balancer sur sa tête brûlante
Un cadavre... Judas, sous un arbre pendu !

Le ciel était en feu, mais devenait plus sombre,
On y sentait passer comme un souffle de mort ;
Les oiseaux s'enfuyaient épouvantés dans l'ombre,
Et tout être vivant, inquiet de son sort,
Participait au deuil de la nature humaine.
Les astres éperdus ne suivaient plus leur cours,
Tout le globe céleste, effrayant phénomène,
Au cadran éternel ne marquait plus les jours !
La nuit envahissait les profondeurs sans bornes
De l'immense océan qu'on nomme l'infini ;
Et l'azur étendait ses solitudes mornes
D'où le soleil semblait avoir été banni ;
Les fleuves s'arrêtaient, interrogeant leurs rives ;
Les bosquets secouaient leurs parfums et leurs fleurs,
Et des grands lys penchés au jardin des olives
Les calices ternis semblaient verser des pleurs.
Pour le plus grand des deuils la nature était prête,
Et morne, elle attendait le dernier mot du Christ,
Lorsqu'il dit à voix haute en relevant la tête :
" Mon Père, entre tes mains je remets mon esprit.

III

A l'instant, un grand cri s'élevant du Calvaire,
Voix suprême du temps et de l'éternité,
Comme un écho des cieux, ébranle l'atmosphère :
C'est l'heure où de Jésus s'éteint l'humanité !
L'heure où le sacrifice auguste se consomme,
Et ce grand cri du Christ est son dernier adieu ;
Car ce Dieu doit mourir pour prouver qu'il est homme,
Et l'homme revivra pour prouver qu'il est Dieu !

La terre tressaillant jusque dans ses entrailles,
Comme une feuille au vent, dans l'espace trembla.
La cité des hébreux secoua ses murailles,
Et la mer dans son lit bondit et recula !
Tordus et mugissants les monts s'entrechoquèrent,
Et les rochers fendus volèrent en lambeaux.
Josaphat s'entrouvrit, et les morts se levèrent,
Renversant lentement les pierres des tombeaux.
Les patriarches saints, les prophètes, les justes,
Que des siècles gardaient dans l'éternel sommeil,
Sentirent tout-à-coup dans leurs cendres augustes
Comme un frémissement d'un étrange réveil.
Ils reconnurent tous la voix de leur Messie,
De Celui qu'ils avaient si longtemps attendu,
Et se groupant autour de l'arbre de la Vie,
Ils dirent : nous voici, nous t'avons entendu !

Le Temple de Sion qui gardait l'Arche Sainte,
Et qui dans ses parvis avait vu tant de fois
Le divin condamné, ce temple dont l'enceinte
Vibrait hier encore aux accents de sa voix,
En entendant son cri chancela comme un arbre
Que l'ouragan secoue. Un invisible bras
Avec force ébranla ses colonnes de marbre,
Déchira brusquement du haut jusques en bas
Devant le Saint des Saints le mystérieux voile,
Et dans l'Arche brisa les Tables de la Loi.

Au ciel se fit la nuit, une nuit sans étoile,
Et la terre sembla défaillante d'émoi.
Jérémie, Isaïe et les autres prophètes,
Que le cri du Messie avait ressuscités,
Couverts de leurs linceuls et de leurs bandelettes,
Coururent en pleurant à travers les cités,
Sur les chemins déserts et sous les vieux portiques,
Tantôt seuls, et tantôt en groupes menaçants,
Faisant entendre aux juifs leurs plaintes prophètiques,
Et jetant dans la nuit leurs lugubres accents.

Hérode, Anne, Caïphe, et les princes des prêtres
Se blottirent tremblants au fond de leurs palais ;
L'horreur paralysa ces figures de traîtres,
Et dispersa bien loin leurs infâmes valets.
Pilate, pris comme eux d'une terreur panique,
Sur sa tête sentit se dresser ses cheveux,

Et le seul souvenir de sa sentence inique
Mit un trouble profond dans son cerveau nerveux !

Mais ceux pour qui le Christ avait prié son Père,
Son Père qui des cœurs connait si bien le fond,
Ceux dont il avait dit à son heure dernière :
" Car il ne savent pas, mon Père, ce qu'ils font "
Furent saisis alors d'un remords salutaire ;
Leur repentir fut tel que Dieu leur pardonna,
Et le flot de la grâce en coulant du Calvaire
Jaillit jusque sur eux et les prédestina !

Mais soudain, audessus du Golgotha tragique,
Le voile ténébreux qui couvrait l'univers
S'entrouvre, et des rayons d'une clarté magique
Inondent le gibet de leurs reflets divers.
Un fleuve de lumière a percé les ténèbres ;
Et, descendant du ciel dans ses flots radieux,
Les Séraphins, vêtus de longs voiles funèbres
Couvrent le Golgotha de leurs cercles pieux.

Satan, à ce spectacle, émerveillé, s'étonne !
Ces légions d'esprits qui vénèrent la Croix,
Et qui forment au Christ une immense couronne,
Ce sont, il s'en souvient, ses frères d'autrefois !
Pourquoi sont-ils ainsi descendus sur la terre ?
Viennent-ils raviver ce cadavre sanglant ?
Lucifer, anxieux, veut sonder ce mystère,
Et reprenant son vol il s'approche en tremblant !

Au-dessus de la croix, entouré des archanges
Il reconnaît bientôt saint Michel, son vainqueur !
Des cieux qu'il a perdus il compte les phalanges,
Et leur douleur visible a réjoui son cœur !
Il entend leurs soupirs et leurs plaintes touchantes,
Il s'arrête, étonné de voir le ciel en deuil,
Et, palpant du Sauveur les blessures béantes,
Il tressaille et sourit de triomphe et d'orgueil.
Pauvre dupe insensée ! Il croit à sa victoire,
Parceque le Messie est réellement mort ;
Mais, par la croix, Jésus est entré dans la gloire,
Et de Satan défait il a scellé le sort !

O Christ ! que de savants et de prétendus sages
Jusqu'au pied de ta croix le monde a vus venir,
Pour constater ta mort dans la suite des âges !
Combien qui, pleins d'orgueil, n'ont pu se maintenir
Dans le sentier tracé par ta vertu sévére,
Et qui, pour rassurer leurs esprits chancelants,
Comme l'Esprit du Mal sont venus au Calvaire
Poser leurs doigts nerveux sur tes membres sanglants !
Combien se sont haussés sur leurs pieds de pygmée,
Enflés de leur science et le scalpel aux mains,
Pour dissèquer cent fois de ta chair bien aimée
Les artères, les nerfs et les muscles humains !
Et quand ils avaient fait leur examen perfide,
Terminé leur travail savant, mais toujours vain,
Leur orgueil prononçait cet arrêt déïcide :
Dans cet homme étonnant, il n'est rien de divin !

Mais plus ils répétaient dans leurs aréopages
Que tu n'étais qu'un homme, un homme comme nous,
Et plus sous tous les cieux, et sur toutes les plages,
Ils voyaient devant toi les peuples à genoux !
Ils revenaient troublés à la montagne sainte,
Examinaient, palpaient ton cadavre glacé ;
Puis, déposant enfin la pudeur et la crainte,
Ivres, ils se hissaient jusqu'à ton flanc percé
Pour y verser à flots leur encre empoisonnée !
Alors ils s'en allaient attester ton trépas,
Disant : sa dernière heure est, cette fois, sonnée,
Il est bien mort enfin, et ne revivra pas !

Nestorius et Celse, Arius et Porphyre,
Plus près de nous Voltaire, et Strauss, Renan, Havet,
A leur tâche perverse espéraient bien suffire ;
Mais ta gloire, ô mon Christ, toujours leur survivait !

Où sont ceux qui sont morts et leurs œuvres infâmes ?
Où s'en iront demain leurs disciples vivants ?
Ah ! qu'il ait pitié d'eux dans le monde des âmes
Celui qu'ils ont trahi dans leurs livres savants !
Au delà de la tombe où leur haine insensible
A cru l'ensevelir, ils le retrouveront,
Victime transformée en un juge inflexible,
Le glaive dans la main, le diadème au front !
Et quand leurs yeux troublés reverront face à face,
Vainqueur et triomphant, le Dieu de l'univers,
Pourront-ils espérer que sa clémence efface
Leur crime survivant dans leurs écrits pervers ?

Fiers ennemis du Christ, chantez bien vos victoires !
Césars de tous les temps, fulminez vos décrets !
Pilates de nos jours, siégeant dans vos prétoires,
Lavez-vous bien les mains en dressant vos arrêts !
Le monde retentit de vos voix solennelles,
Il proclame bien haut, vos triomphes d'un jour ;
Mais gare à vous, demain, ô dupes éternelles ;
Car, demain, dans la mort le Christ aura son tour !

O Jésus ! à cette heure où ton cadavre tombe
Et suspend ses lambeaux aux deux bras de la Croix,
Aussi bien qu'au Thabor, et jusque dans la tombe,
Je te proclame Dieu, je t'adore, je crois !



LE CHRIST VIVANT

Après trois jours passés dans l'ombre et le mystère,
Son sépulcre soudain rayonne et resplendit ;
Ses gardes éperdus sont tombés contre terre :
Il est ressuscité, comme il l'avait prédit !

Dans la nuit de la mort la Vie incorruptible
En sa chair est venue allumer son flambeau ;
Et, rouvrant le linceul, son bras irrésistible
A levé sans effort la pierre du tombeau !

Il est ressuscité ! Sur sa chair virginale
La douleur n'aura plus d'empire désormais !
Il est ressuscité, sa victoire est finale,
En tous lieux il vivra glorieux à jamais !

Lui partout ! Lui toujours ! Il remplira le monde !
Dans le sein paternel, perpétuellement,
Sa génération merveilleuse et féconde
S'opère, et s'opérait dès le commencement !

Il est, et sa parole a créé toutes choses,
Il faisait tout hier, il fait tout aujourd'hui ;
Il est dans les effets, il gît au fond des causes,
Et rien de ce qui vit n'a de vie hors de lui !

Il reste parmi nous, même en sa chair sacrée.
L'Eglise que sur terre il est venu bâtir
Des siècles remplira l'éternelle durée,
Car dans son corps mystique il ne peut plus mourir !

Dans l'espace infini, du couchant à l'aurore,
Partout où l'Evangile au monde est annoncé,
Il est une famille, un peuple qui l'adore,
Et dont le front s'incline à son nom prononcé.

C'est pour ou contre lui que les forces humaines
Poursuivent ici-bas leur terrible duel ;
Il soulève partout les amours et les haines,
Et pour lui le combat sera perpétuel.

Foyer de toute vie, et centre où tout converge,
De toutes les grandeurs fondement et sommet,
Il tient tous les pouvoirs frémissants sous sa verge,
Et quand l'humanité résiste, il la soumet.

C'est lui dont la voix parle au fond des consciences,
Eveillant le remords, enseignant le devoir;
Il est le dernier mot de toutes les sciences:
Qui ne le connaît pas n'a pas le vrai savoir!

Les peuples qui s'en vont s'éloignant de la route
Qu'il est venu tracer lui-même au genre humain,
Sont bientôt envahis par les ombres du doute,
Et de la décadence ont trouvé le chemin!

C'est lui que le poète et toute âme choisie
Doivent chercher toujours dans leur amour du Beau;
Car en lui toute grande et sainte poésie
A véritablement sa source et son flambeau.

La vierge le contemple au sein de son extase,
L'artiste véritable en lui voit l'idéal;
De toute vérité son symbole est la base,
Et de toute croyance il est le mot final.

L'Eglise l'a nommé Verbe dans son symbole,
Et lui seul peut porter ce nom mystérieux ;
Car il possède en lui l'éternelle Parole,
Qui retentit sans fin sur terre et dans les cieux !

Fallait-il donc qu'il prît l'existence terrestre
Pour nous prouver sa vie et sa réalité,
Lorsque tout l'univers est comme un grand orchestre
Qui chante nuit et jour sa grâce et sa beauté ?

La nature et les cieux, tout me parle du Verbe,
Et tout ce que j'admire et tout ce que je vois.
La mer et les grands bois, l'étoile et le brin d'herbe ;
Tout bruit harmonieux me rappelle sa voix.

Sa voix ! Elle mugit au milieu de la nue,
Lorsque dans la nuit noire étincelle l'éclair ;
Elle gronde au sommet de la montagne nue,
Aux flancs de la colline elle chante dans l'air.

Je l'entends murmurer au sable de la rive,
Dans la brise qui passe et dans le flot mouvant ;
Quelquefois elle pleure, et quand l'orage arrive,
De douleur elle crie, et se plaint dans le vent.

De quoi vous plaignez-vous, voix suave et divine ?
Hélas ! Je le sais trop ; c'est que vous nous aimez,
Et qu'à ce grand amour qui vers nous vous incline,
Qui nous poursuit partout, nos cœurs restent fermés !

Ouvrez-les, ô Jésus ! Allumez-y vos flammes,
Attirez tout à vous par vos charmes puissants,
De vos douces clartés illuminez les âmes,
Et faites de nous tous des fils obéissants.

Que toute voix se joigne au grand concert des mondes !
Que dans votre bercail les peuples réunis
Renoncent à jamais aux voluptés immondes,
Et que la terre enfin devienne un paradis !



ÉCHOS PATRIOTIQUES

Il se
Qua

Et q
Du f

LA FRANCE AU CANADA

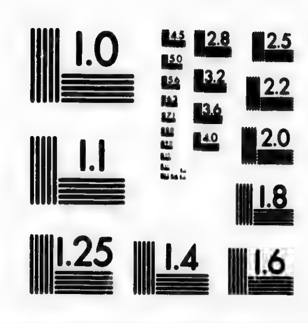
Egredere de terra tuâ.........
Faciamque te in gentem magnam

GENÈSE XII v. 1-2.

I

Il semble qu'à nos yeux l'histoire s'illumine,
Quand nous y recherchons votre action divine,
O Providence des humains,
Et quand nous croyons voir les trames infinies
Du fil mystérieux qui dans vos mains bénies
Des peuples trace les chemins !

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Nouveau Judas, Luther avait trahi son Maître,
Et des lambeaux épars dc sa robe de prêtre
Il avait façonné son ignoble drapeau ;
L'Allemagne à sa voix embrassait l'hérésie,
Et l'Europe, flattant sa grande apostasie,
De l'épouse du Christ déchirait le manteau.

Sur le monde soufflait un vent diabolique,
Et d'immenses rameaux de l'arbre catholique
Se détachaient avec fracas.
En vain retentissait l'anathème terrible :
Les rois n'entendaient plus la Parole Infaillible
Et de Satan suivaient les pas !

Et Dieu se dit alors (ô sagesse profonde !) :
J'irai dresser ma tente aux bords d'un nouveau [monde ;
J'y ferai naître un peuple, un peuple de mon choix ;
Je le rendrai prospère en dépit des obstacles,
Et couvrant son pays de mes saints tabernacles
Il bénira mon nom à l'ombre de ma croix.

II

Sur ce rocher lointain que baigne l'Atlantique,
Où St. Malo se dresse avec son château-fort,
Et contemple du haut de sa muraille antique,
Les navires nombreux qui rentrent dans son port,
Voyez-vous cette foule attendrie et pensive
Qui se presse aux abords des quais tumultueux ?
Et ces trois brigantins qui, non loin de la rive,
Creusent languissamment le flot majestueux,
Comme des alcyons que les vagues limpides
Balancent mollement dans leurs plis onduleux ?

Et plus loin, voyez-vous ces marins intrépides
Qui s'en vont deux à deux vers le temple divin,
Choisir le Tout-Puissant et ses anges pour guides
A travers les écueils d'un océan sans fin ?

A leur tête est Cartier, dont la nef voyageuse
A déjà sillonné toutes les mers du Nord ;
Hardi navigateur, que la vague orageuse
N'a jamais vu trembler en face de la mort !
Cartier, que deux flambeaux éclairent sur sa route
Deux phares lumineux, le génie et la foi !
Cartier dont l'âme simple a triomphé du doute
Et nourrit deux amours : son Seigneur et son Roi !

Où vont-ils donc ces preux à l'allure guerrière ?
—Ecoutez cette voix qui monte des autels :
" En ce jour, l'Esprit Saint, la Divine lumière
" Descendit autrefois sur douze humble mortels : (1)
" Mes frères, dans vos cœurs, Il va descendre encore,
" Et sera votre phare au milieu des dangers.
" Partez, et ses rayons, comme ceux de l'aurore,
" Dissiperont la nuit sous les cieux étrangers.
" Allez planter la croix sur la rive lointaine
" Que vous découvrirez dans les mers d'Occident ;
" De l'empire du monde elle est la souveraine,
" Qu'a ses pieds se prosterne un nouveau continent !
" Loin de vous ces projets de grandeur chimérique,
" Et ce rêve de l'or, le tourment des humains !
" Descendants des croisés, allez en Amérique,
" Avec une âme pure, avec de blanches mains ;

(1) C'était le jour de la Pentecôte de l'an 1535.

" Annoncez de Jésus la féconde parole,
" Et soyez comme lui des messagers d'amour :
" Devant vous de Satan se brisera l'idole
" Et le règne du Christ enfin aura son jour "...

Ainsi parla longtemps le pasteur vénérable.
Mais l'heure du départ va bientôt retentir ;
L'ancre est déjà levée, et le vent favorable
Enfle la voile blanche : à bord, il faut partir.

A quelques jours de là, comme des hirondelles
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Les trois voiles glissaient, comme trois sœurs jumelles,
Sur des flots jusqu'alors ignorés des vaisseaux.
Mais l'Occident au loin se couvrait de ténèbres,
Et la mer entr'ouvrait son abîme profond ;
Le tonnerre et les flots mêlaient leurs voix funèbres,
Et les cieux se cachaient sous des voiles de plomb.

Cartier, calme, et le front levé vers les étoiles,
Perçant de son regard la sombre immensité,
Jetait au vent du Nord, qui déchirait ses voiles,
Cet acte d'espérance en la Divinité :
" Mon Dieu, j'espère en toi qui calmes les orages,
" Tu bénis mes projets, ils ne seront pas vains ;
" Tu ne permettras pas que les peuples sauvages
" Ignorent plus longtemps tes préceptes divins."

O France, qu'ils sont beaux ces jours de ton histoire,
Où te montrant fidèle au saint apostolat
Que Dieu t'a confié pour sa plus grande gloire,
De chacun de tes fils tu faisais un soldat,
Mais un soldat du Christ, soldat missionnaire !
O France, qu'as-tu fait de ces jours glorieux ?
Hélas ! ils sont passés, et l'Eglise, ta mère,
Ne reconnaissait plus l'aigle victorieux
Quand il allait s'abattre aux rivages d'Afrique,
Ni quand son vol pesant au Mexique planait ;
Car le règne éternel de la Foi Catholique
N'était plus le soleil où sa course tendait,
Et la croix, l'arbre saint où son pied se posait !

III

Loin des vieux continents, sur des mers inconnues,
S'élevaient des rochers et des falaises nues,
Dont les bords entrouverts comme un gouffre béant
Sous les efforts puissants de la vague en démence,
De leurs bras arrondis formaient un golfe immense,
Où la mer refluait dans un fleuve géant.

Large, majestueux, roulant des flots verdâtres,
Où ses bords, dentelés de montagnes bleuâtres,
Se miraient en penchant leur sommet verdoyant,
Le grand fleuve arrosait un pays pittoresque
Et prolongeait au loin sa course gigantesque,
Tantôt calme, et tantôt écumeux et bruyant.

Sur les bords s'étendaient des solitudes mornes,
Des chaînes de rochers et des forêts sans bornes,
Qui, comme un long ruban, découpaient l'horizon ;
Des vallons se cachaient sous de vertes arcades,
Et de larges ruisseaux bondissaient en cascades,
Ou chantaient doucement sur un lit de gazon.

Plus loin, sur le versant des collines penchées
S'élevaient des amas de cabanes, perchées
Comme des nids d'oiseaux sur les sommets brumeux :
Ici, Stadaconé se perdant dans la nue,
Là bas, Hochelaga dans une île inconnue,
Villages renommés de deux peuples fameux.

Et, comme un roi superbe entre ses deux rivages,
Le fleuve, fécondant tous ces pays sauvages,
Promenait son flot pur et plein de majesté ;

Et des bois de sapins, comme une écharpe sombre,
S'étendait sur sa rive, et projetaient dans l'ombre
Leurs étranges profils sur son front argenté.

Jamais vaisseaux partis d'une rive lointaine
N'étaient venus creuser dans leur course incertaine
Leur sillage profond dans ses flots ruisselants ;
Seuls des canots indiens en parcouraient l'espace,
Et de larges poissons venaient à sa surface
Réchauffer au soleil leurs dos étincelants.

Qu'il était beau de voir ses vagues magnifiques,
Quand le soleil couchant de ses rayons obliques
Diaprait leurs sommets d'un mirage doré !
Qu'il était beau de voir ce pays de merveilles,
Et que son nom sauvage est doux à mes oreilles,
Canada, mes amours, mon pays adoré !

Or, un jour de septembre où la brise d'automne
Mêlait ses fiers accents au refrain monotone
Que la vague chantait aux rivages boisés,
Trois vaisseaux inconnus, ayant d'étranges formes,
Surmontés de grands mâts et de voiles énormes,
Apparurent soudain, brillants et pavoisés.

Glissant légèrement sur les ondes rebelles,
Comme des goëlands avec leurs blanches ailes,
Ils mouillèrent un soir près de Stadaconé ;
Et lorsque, le matin, les Indiens s'éveillèrent,
Du haut de leurs rochers longtemps ils contemplèrent
Les trois monstres flottants d'un regard étonné.

O Cartier ! quelle joie en ton cœur a dû naitre !
De quels tressaillements devait frémir ton être,
Quand, vainqueur obstiné de la mer et des vents,
Tu voyais tes vaisseaux toucher enfin les grèves
De ce pays immense, objet de tant de rêves,
Où bientôt ta patrie enverrait ses enfants !

Tu venais de fonder une nouvelle France !
Tu venais d'arracher un monde à l'ignorance,
Et Satan éperdu s'enfuyait devant toi !
A l'horizon des temps ton regard de prophète
Voyait déjà flotter sur ta noble conquête
Le drapeau de la France, à l'ombre de la Foi !

IV

Trois sièles sont passés, et les peuples sauvages
Qui foulaient autrefois l'herbe de nos rivages,
Comme une ombre, sont disparus.
Il est vaincu le dieu de l'Iroquois terrible,
Et les adorateurs de la Croix invincible
Comme les blés se sont accrus.

Stadaconé n'est plus, et sur son promontoire
Québec dresse son front tout rayonnant de gloire,
Du passé vivant souvenir !
Les murs d'Hochelaga sont tombés en poussière,
Et Montréal, drapant une robe princière,
Marche à grands pas vers l'avenir.

Les moissons et les fleurs reculent les savanes,
Et les grandes cités remplacent les cabanes
Sur les rives du St-Laurent ;
Les villages riants émaillent nos campagnes,
Et des bocages verts aux flancs de nos montagnes
S'élancent les clochers d'argent.

Ah ! si tu revenais sur la rive fleurie
Que ton cœur généreux nous lègua pour patrie,
Noble père de nos aïeux !
Comme ton cœur charmé bondirait d'allégresse
En voyant tes enfants tout brillants de jeunesse,
Grandis, prospères et joyeux !

O Cartier, gloire à toi ! L'œuvre de ton génie
Etait sublime et sainte, et ton Dieu l'a bénie
En récompense de ta foi,
Ce grain de sénevé de l'œuvre évangélique
Va produire bientôt un arbre magnifique !
O Cartier, gloire à toi !



I
Eu
Le
Co
Et
Pri
Qu
Et
Et
Où
Où
De

NOS MARTYRS

I

O CRUX AVE

Lorsque le peuple juif, de ses mains exécrées,
Eut cloué Jésus-Christ sur l'arbre de la croix,
Le sang qui ruissela de ses veines sacrées
Communiqua la vie à la sève du bois;
Et cet arbre céleste, au sommet du Calvaire
Prit racine, et grandit si merveilleusement
Que ses rameaux bénis ombragèrent la terre,
Et montèrent bientôt jusques au firmament.
Et ce gibet devint comme une échelle sainte,
Où descendaient vers nous les anges protecteurs,
Où montaient en chantant vers la céleste enceinte
De l'Eglise du Christ les pieux serviteurs.

Salut, ô bois sacré ! Salut, arbre de vie !
Que de fois, dans le cours des siècles frémissants,
Les peuples protégés par ton ombre bénie
Levèrent contre toi leurs sabres menaçants !
Que de fois les tyrans dans leurs haines terribles
Ebranlèrent le sol où tu t'enracinais,
Et firent dans tes bras des entailles horribles !
Mais la sève coulait, et tu reverdissais !
Car le sang des martyrs est la sève féconde
Dont la terre nourrit ton tissu merveilleux !
Et plus le sang des saints ruissela sur le monde,
Plus ton accroissement devint prodigieux !

Partout où l'Evangile a porté la lumière,
Partout où l'étendard de la croix a passé,
Les peuples ont frémi d'une sourde colère,
Et pour ceux qui croyaient l'échafaud fut dressé !
Des champs de la Judée à la Rome opulente,
Des rivages de l'Inde au Japon montagneux,
De la Gaule barbare à la Grèce savante,
Et jusqu'aux bords lointains peuplés par nos aïeux,
Partout, l'homme enivré de fureur sanguinaire
A levé l'étendard contre le Tout-Puissant,
Et les frères du Christ ont gravi le Calvaire,
Ils ont porté la croix et répandu leur sang !

O secourable hostie !
O sang réparateur !
Sêve qui vivifie

Cet arbre de la vie
Qu'a planté le Sauveur !

Précieuse semence,
Fécondée en tout lieu,
Gage saint d'espérance,
Ciment de l'alliance
Entre le monde et Dieu !

Fontaine merveilleuse
De l'Eden éternel !
Coupe miraculeuse,
Source sainte et pieuse
Jaillissant jusqu'au ciel !

De nos forêts profondes
Les ténèbres ont fui ;
Car tes urnes fécondes
Ont répandu leurs ondes
Et le soleil a lui !

Au nom de ma patrie,
Salut, sang du martyr,
Nous te devons la vie,
De cette fleur flétrie
Qui s'en allait mourir !

II

LES MISSIONS

France, qu'ils étaient grands tes enfants héroïques,
Dont la parole ardente et les vertus stoïques
Ont évangélisé notre cher Canada ! [trines,
Quels nobles cœurs battaient dans leurs fières poi-
Quand ils venaient du Christ propager les doctrines
Dans ces vastes déserts que leur sang féconda !

Ce qui les attirait sur nos lointains rivages,
Au milieu des grands bois et des tribus sauvages,
Ce n'était pas la soif de l'or ;
Ce n'était pas non plus cette ambition vaine
Qui pousse tant d'esprits vers la grandeur humaine,
Dont ils ont fait leur seul trésor.

Etreignant dans leurs mains la croix, arme terrible,
Il accouraient, remplis de la force invincible
Que puisent les martyrs dans l'amour et la foi.
Ne voulant rien pour eux,pas même un toit de chaume,
Pour le Christ ils venaient conquérir un royaume
Dans ce grand continent dont Satan était roi.

De l'une à l'autre mer s'étendait son domaine,
Par des enfants perdus de la famille humaine
Depuis des siècles habité :
Peuples dégénérés, races d'anthropophages,
Erigeant en vertus ces deux vices sauvages :
La vengeance et la cruauté.

Mais le jour se levait, ô vérité sacrée,
Où parmi ses wigwams cette vaste contrée
Allait voir resplendir ton soleil radieux !
Où ces hommes pervers aux guerres feraient trève,
Et dressant de leurs mains une croix sur la grève
Bruleraient à ses pieds leurs autels et leurs dieux !

O fils de Loyola ! Cette arène nouvelle
Où Dieu voulait jeter sa semence immortelle
Etait digne de vos grands cœurs !
Jamais de votre sang vous ne fûtes avares :
Vous êtes accourus, et les peuples barbares
Connurent bientôt leurs vainqueurs !

Qui saura raconter la lutte surhumaine
Que ces saints confesseurs de l'Eglise Romaine,
Seuls contre des milliers, eurent à soutenir ?
De leurs lointains exils qui dira les souffrances,
Leurs travaux de géants, leurs saintes espérances,
Et jusque dans la mort leur foi dans l'avenir ?

Ils sillonnaient gaiment nos sauvages contrées,
Cherchant du Bon Pasteur les brebis égarées
Pour leur annoncer le vrai Dieu ;
Et durant chaque jour de leur pélerinage
Tous les genres de mort s'offraient à leur courage,
La faim, le froid, le fer, le feu !

Tantôt, dans les déserts errant à l'aventure,
Sans gîtes et sans feu, souvent sans nourriture,
Mangeant pour subsister la mousse des rochers ;
Ici mourant de froid sur des plaines de glace
Où pas un être humain n'avait laissé de trace,
Là tombant sous les traits d'invisibles archers.

Tantôt faits prisonniers par des mains sanguinaires,
Ils se voyaient traînés, pauvres missionnaires,
Vers une mort pleine d'horreur !
Les bourreaux, s'acharnant sur eux avec délices,
Prolongeaient leur martyre avec tous les supplices
Que peut inventer la fureur !

Combien ont expiré dans leurs courses lointaines
En évangélisant des tribus inhumaines !
Garnier, Buteux, Gareau, succombant sans regrets,
Traitreusement percés de balles meurtrières !
Ménard, mourant en proie à toutes les misères,
Chargé d'infirmités, seul, au fond des forêts !

De Noüe allant périr dans la neige et la glace !
Jogues, qui demandait le martyre pour grâce
Et qui fut deux fois exaucé !
De Brebœuf, Lallemant, mourant dans les tortures !
Et tant d'autres héros, tant de nobles figures
Qui dans notre histoire ont passé !

O ma patrie ! Inscris au temple de mémoire
Ces noms victorieux, qui, d'un rayon de gloire,
Couvrent ton origine et dorent ton berceau !
Qu'ils vivent à jamais ! Que tes fils les honorent !
Et que ta poésie et tes beaux-arts décorent
Leurs fronts d'une auréole et d'un lustre nouveau !

III

LE MARTYRE [1]

Néophytes du Christ suspendez vos concerts......
Car du fond de l'abîme une clameur immense
S'élève et retentit au milieu des déserts.
Les guerriers iroquois, enivrés de vengeance,
S'avancent, altérés de pillage et de sang,
Et menacent du Christ le royaume naissant......

(1) Dans cette description, l'auteur n'a rien inventé, et les détails en sont tirés des Relations des Jésuites, racontant le martyre des P. de Brebœuf et Lallemant. Si la peinture parait réaliste, c'est qu'elle est conforme à la vérité historique.

O fils de Loyola ! fuyez de ces rivages,
Car le martyre est là, menaçant devant vous !
Des monstres animés d'un infernal courroux
Vous préparent déjà des tortures sauvages.

Mais non, ne fuyez pas ; car Dieu doit aujourd'hui
Sceller dans votre sang la mystique alliance,
Qu'un peuple nouveau-né, noble fils de la France,
Aux bords du St. Laurent va conclure avec lui.

Aux confins éloignés des forêts séculaires,
Voyez-vous s'agiter ces groupes circulaires
Tournoyant et croisant leurs anneaux enlacés ?
Entendez-vous ces chants, ces clameurs inhumaines,
Et cet hymne barbare où des énergumènes
Entremêlent leurs cris discordants et cassés ?
Des cruels iroquois les vengeances sont prêtes,
Et la danse prélude à leurs sinistres fêtes,
Qui dans des flots de sang vont bientôt s'achever.
Leurs mains à des poteaux ont lié nos prophètes,
Ces messagers de paix qui venaient les sauver,
Et qui pour racheter leurs âmes immortelles,
A l'exemple du Christ, vont maintenant mourir !

La ronde, avec ses chants, soudain vient de finir ;
Et l'on n'entend monter que les voix solennelles

Des généreux martyrs priant pour leurs bourreaux.
Mais tandis que leur bouche exhale des prières,
Tandis qu'avec amour ils baisent leurs poteaux,
Ils sont criblés de coups par des mains meurtrières
Et tombent, en poussant un cri vers le Seigneur !
A ce nom, les bourreaux deviennent plus farouches,
Et, se jetant sur eux, ils arrachent (horreur !)
Les ongles de leurs doigts, les lèvres de leurs bouches,
Ces lèvres qui s'ouvraient pour prier et bénir !
Ils tranchent sur leurs bras des morceaux de chair vive,
Que, palpitants encore, ils mangent sans frémir,
Et dans le sang fumant leur haine se ravive !
Inspirés par l'enfer, ces montres furieux
S'acharnent sans pitié sur des corps sans défense :
Ils déchirent leurs chairs, ils enfoncent leurs yeux,
Et dans l'orbite éteint ranimant la souffrance,
Ils y mêlent au sang des charbons enflammés !
Ils leur font des colliers de leurs haches rougies,
Ils amputent leurs mains et leurs pieds décharnés !
Et jusque dans la nuit prolongeant leurs orgies,
Des cadavres sanglants ils se font des flambeaux !
Mais lorsque ces démons ont assouvi leur haine,
Leurs victimes n'ont plus rien de la forme humaine :
C'est un amas de sang et de chairs en lambeaux !

Eternels ennemis de la foi catholique,
Dites, quand vous avez persécuté, brisé

Des prêtres animés du zêle apostolique ;
Quand vous avez trahi, proscrit, martyrisé
Ces héros vraiment grands, les seuls dignes de gloire,
Dites-moi, croyez-vous avoir votre victoire ?
Insensés ! c'est alors que le Christ est vainqueur !
Tant qu'on meurt pour son nom, il vit, quoi que l'on
Et tant qu'il surgira des apôtres de cœur [fasse ;
Qui sauront sans trembler vous regarder en face,
Et qui vous répondront très fermement : " Je crois,"
Dans le monde la foi deviendra plus vivace,
Et vous verrez fleurir l'arbre saint de la Croix !
Persécuter le Christ, c'est le fait du délire :
Que le persécuteur se nomme peuple ou roi,
Le Christ triomphera, surtout par le martyre,
Car c'est l'enfantement merveilleux de la Foi !

O drapeaux insultés de l'Eglise Romaine,
Déployez maintenant vos précieux lambeaux :
Les martyrs sont tombés triomphants dans l'arêne,
Et vous pouvez en paix flotter sur leurs tombeaux !

IV

L'APOTHÉOSE

La nuit... voici la nuit ; l'ombre a tendu ses voiles,
Et couvre avec horreur le spectacle de mort.
Des nuages blafards roulent sur les étoiles ;
L'Iroquois assouvi ferme l'œil et s'endort.

Sous le dôme des bois, dans la nuit solitaire
Pénétrèrent alors de célestes clartés,
Et l'on vit des hauteurs descendre avec mystère
Un essaim d'anges purs par des anges portés ;
Et puis... l'on entendit une harmonie austère,
Des chants mélodieux par l'écho répétés :

"Auprès du Dieu d'amour,frères, dressez des trônes,
Accourez au devant de ce groupe vainqueur !
Chérubins, préparez de brillantes couronnes :
Ils ont bien combattu les combats du Seigneur !
    Ils ont aimé le divin Maître ;
    Pour le suivre ils ont tout quitté :
    Au seuil de son Eternité,
    Jésus saura les reconnaître.
Des martyrs de la foi les glorieux tombeaux
D'innombrables croyants deviendront les berceaux !

Pour la rédemption de la Nouvelle-France
Ils ont souffert l'exil, la faim, le fer, le feu !
Et leur martyre annonce aux humains la naissance
D'une fille nouvelle à l'Eglise de Dieu !
    Ils ont conquis un nouveau monde
    Sans employer l'or ni le fer ;
    Ils en ont chassé Lucifer
    Par une parole féconde.
Des martyrs de la foi les glorieux tombeaux
D'innomblables croyants deviendront les berceaux !

Gloire à ceux qui, vouant leur vie au sacrifice,
S'étendent volontiers sur les bras de la croix,
Qui, des douleurs de l'homme épuisant le calice,
Meurent dans les tourments sans élever la voix !

Ils ont remporté la victoire
Sur la mort et sur la douleur,
Et payé leur dette au Seigneur
En donnant leur sang pour sa gloire.
Des martyrs de la foi les glorieux tombeaux
D'innombrables croyants deviendront les berceaux.

Déjà dans tes splendeurs, ô ciel, tu les dérobes !
Il n'est pas de souillure à leurs blancs vêtements.
Dans le sang du martyre ils ont lavé leurs robes,
Et leurs plis lumineux semblent des diamants !
Comme un éclatant météore
Glissant dans les hauteurs des cieux,
Ils s'élèvent tout radieux
Vers Celui que leur cœur adore.
Des martyrs de la foi les glorieux tombeaux
D'innombrables croyants deviendront les berceaux.

Ouvrez, Sion, ouvrez vos portes éternelles !
Légions de martyrs, pontifes, confesseurs,
Venez tous, et chantez des hymnessolennelles,
Répandez sous leurs pas des parfums et des fleurs !
Terre, soleil, que l'homme admire,
Cieux émaillés d'astres en feu,
Célébrez la gloire de Dieu
Et le triomphe du martyre !
Des apôtres du Christ les glorieux tombeaux
D'innombrables croyants deviendront les berceaux !

LA DECOUVERTE DU MISSISSIPI

Et eritis mihi testes......
usque ad ultimum terræ.

Actes des Apôtres, c. I. v. 8.

I

Vous souvient-il du temps où la France chrétienne,
Sa noble épée au flanc, comme une grande reine
A travers les siècles marchait ?
Les peuples saluaient sa démarche imposante,
Et devant Rome seule, humble et reconnaissante,
Sa noble tête se penchait.

Qu'elle était belle alors ! Dans sa force féconde
Sa grande intelligence illuminait le monde
        Des splendeurs de la vérité !
Son glaive flamboyait, comme le soleil même,
Et l'on voyait reluire à son beau diadème
        Un rayon d'immortalité.

Les oppresseurs tremblaient à son aspect terrible,
Et tous les opprimés dans son bras invincible
        Trouvaient un ferme et prompt secours.
De l'univers chrétien elle sèchait les larmes,
Et l'Eglise louait et bénissait ses armes,
        Que le succès suivait toujours.

A l'épouse du Christ elle restait unie :
La science et la foi croissaient dans l'harmonie,
        Comme deux sœurs à ses côtés.
Hâtant vers la grandeur sa marche toujours fière,
Elle traçait au loin un rayon de lumière
        Formé de célestes clartés.

Elle civilisait : mais c'était l'Evangile
Qu'elle donnait pour phare à la raison fragile
        Des écrivains et des penseurs.
Et jusqu'au bout du monde, à travers les abîmes,
Elle envoyait partout ses apôtres sublimes
        Donner au Christ des défenseurs.

Quand des peuples entiers de l'Europe infidèle
A l'Eglise arrachaient sa couronne éternelle,
Et cessaient d'être ses enfants,
La France de saint Louis, sa fille plus soumise,
Voulait devenir mère et donner à l'Eglise
D'autres fils plus reconnaissants.

Le front illuminé d'une sainte auréole,
Elle semait au loin la divine parole
Au delà des monts et des mers ;
Elle gardait au cœur la flamme apostolique,
Et pour grandir le champ de la foi catholique
Elle allait découvrir un nouvel univers.

II

Par delà l'horizon et l'océan immense
Venaient de se lever des mondes inconnus ;
Et des français, atteints de sublime démence,
Sur leurs rives sans nom promenaient leurs pieds nus.
Une croix à la main ils passaient sur la grève,
Traçant dans l'ombre épaisse un rayon lumineux ;
Ils passaient, comme on voit, lorsque la nuit se lève,
Des astres voyageurs dans un ciel nuageux.

Devant eux s'étendaient des solitudes mornes,
Des fleuves déployant leurs sauvages grandeurs,
De grands lacs, mugissant comme des mers sans bor-
[nes,
Des forêts prolongeant leurs sombres profondeurs.
Tout était riche et grand dans ces mondes sauvages :
Le soleil les couvait de ses rayons dorés,
Et fécondant le sol de leurs vierges rivages
Leur avait prodigué des trésors ignorés.

Le désert verdoyant et l'immense prairie
Ondulaient sous la brise ainsi que des moissons ;
La montagne boisée et la plaine fleurie
Souriaient au soleil et mêlaient leurs chansons.
Des sables d'or roulaient sur le lit des rivières ;
Au milieu des rochers brillaient les diamants :
Les marbres attendaient, au fond de leurs carrières,
Que l'art les transformât en riches monuments.
Quels pays enchantés ! Quelle grande nature !

Au nord, le Saint-Laurent, un fleuve sans égal,
Enlaçait avec grâce, ainsi qu'une ceinture,
Notre vaste pays de ses flots de cristal ;
Tantôt, majestueux comme un lion d'Afrique,
Promenant son pas lent au milieu des déserts,
Et tantôt ressemblant à la furie antique,
Lançant en mugissant ses vagues dans les airs ;
Dans ses bonds furieux ébranlant les collines
Et roulant sur ses bords des quartiers de rochers,
Ou creusant dans son lit de profondes ravines,
Dont le gouffre grondant effrayait les nochers.

Plus loin, vers le couchant, un autre fleuve immense,
Tranquille dans sa force, et plein de majesté,
A travers les déserts serpentait en silence,
Répandant la richesse et la fécondité.
Dans l'occident lointain il avait pris sa source,
Et, comme entrevoyant la longueur du chemin,
Ou tel qu'un voyageur fatigué de sa course,
Il marchait à pas lents, sûr de son lendemain.
Il semblait se soustraire aux regards des profanes,
Ne cherchait pas le bruit ni les grands horizons,
Mais faisait cent détours au milieu des savanes,
Comme un serpent qui glisse à travers les gazons.
Il était large et beau, mais dans son attitude
Il avait je ne sais quoi de trop nonchalant;
Trop ami du repos et de la solitude,
On eût pu l'appeler le monarque indolent.
Il promenait son faste au milieu de ses terres,
Etalant sa richesse, élargissant ses bords,
Recevant ses nombreux et riches tributaires,
Qui venaient dans son sein répandre leurs trésors
Et de son beau royaume agrandir la puissance.

Or, l'Europe d'alors—avant l'an mil sept cents—
De ce fleuve superbe ignorait l'existence;
Et les peuples indiens étaient les seuls passants
Dont il voyait alors errer les caravanes.
Qui donc allait enfin être assez courageux
Pour percer les forêts, traverser les savanes,

Sillonner les grands lacs et les marais fangeux,
Au milieu de périls et d'obstacles sans nombre ?
Quel homme de génie allait enfin surgir,
Et franchir l'inconnu, cette muraille d'ombre
Qui toujours du passé sépare l'avenir ?

—Ah ! cette gloire était réservée à la France,
Qui, dans cet âge d'or, accaparait l'honneur
De porter aux pays vivant dans l'ignorance,
La science de Dieu, la paix et le bonheur.

Un jour que le soleil, dans sa gloire sereine
Se levait radieux, le vieux Meschacébé
Se sentit tressaillir d'émotion soudaine :
Un canot sillonnait son dos large et courbé,
Monté par des marins inconnus sur sa plage.
D'un costume bizarre ils étaient revêtus,
Leur visage était pâle, étrange leur langage ;
Mais sur leurs fronts brillaient la gloire et les vertus.

Ces deux héros étaient Jolliet et Marquette,
Qui découvraient enfin le vieux *Père-des-Eaux*
Etendu mollement au milieu des roseaux.
Au nom de leur patrie ils faisaient sa conquête,
Et l'assujettissaient au sceptre de leur roi ;
Mais pour en faire hommage à l'Eglise Romaine,
Ils plantaient sur les bords l'étendard de la Foi,
Aux apôtres futurs ouvrant ce beau domaine
Qui s'étendait au loin sous le ciel d'Occident.

Le fleuve se taisait. Le soleil plus ardent
De ses gerbes de feux inondait la savane,
Et jusqu'au fond des bois il avait déjà lui ;
Les nuages flottants sur le ciel diaphane
Entrouvraient leurs rideaux de pourpre devant lui.
Dans la plaine passaient des brises parfumées,
Et les foins balancés au souffle matinal
Gazouillaient doucement comme un chant des almées.
Le grand cèdre, dressant son cône vertical,
Elevait dans les cieux sa tête solennelle,
Et de loin paraissait comme une sentinelle
Montant la garde au bord du grand fleuve endormi.

A distance flottaient des îles verdoyantes
Que la lune berçait et couvrait à demi,
Et qui, dans la lumière, apparaissaient brillantes,
Comme dans un collier des perles chatoyantes,
Ou comme en un jardin des corbeilles de fleurs.
Quelques bosquets épars étalaient leur verdure,
Les oiseaux déployaient leurs plus riches couleurs ;
Au concert matinal ils mêlaient leur voix pure :
La nature chantait l'hymne à son Créateur.

Et les héros chrétiens, inondés d'allégresse,
Baisant avec transport le rivage enchanteur,
Célébrèrent de Dieu l'éternelle jeunesse !
Tous deux agenouillés, ils plantèrent la croix,
Rendant grâce au Seigneur d'avoir sauvé leur vie ;
Et, levant leurs regards vers la sainte Patrie,
Ils prièrent longtemps, disant : *credo, je crois !*

III

Dix-huit mois sont passés, et le Père Marquette
Pour la seconde fois revient de visiter
Cet immense pays dont il fit la conquête,
Et qu'au prix de son sang il voudrait racheter.

Il est seul cette fois. Son compagnon d'études,
De voyages lointains, de périls, de travaux,
Jolliet, vogue au loin sous d'autres latitudes
Et s'en va découvrir des rivages nouveaux.

Sur les bords du grand lac Michigan, il chemine,
Cherchant encore au loin quelque âme à secourir.
Mais une maladie incurable le mine ;
Sa force l'abandonne : il sent qu'il va mourir.

Mourir! Il n'est pourtant qu'au début de la vie:
C'est à peine, en effet, s'il a trente-sept ans!
Mais ne le plaignons pas: il est digne d'envie,
Devant lui le ciel ouvre un éternel printemps.

N'écoutant que son cœur il veut marcher encore,
Mais ses forces enfin l'ont trahi, vers le soir.
Hélas! il sent grandir le mal qui le dévore,
Et sur le bord du lac il est allé s'asseoir.

Les oiseaux dans les bois entonnaient leurs ramages;
Le soleil descendait triste sous l'horizon,
Qui refermait sur lui ses portes de nuages,
Comme sur un monarque une obscure prison.

C'était un soir de mai: la lune, faible et pâle,
Ne se promenait plus dans le ciel azuré.
Elle s'était cachée; et le flot, comme un râle,
Expirait doucement sur le sable doré.

Le grand lac ondulait, et ses vagues plus sombres
Roulaient sur ses pieds nus leurs plis harmonieux;
Elles se succédaient et formaient dans les ombres
Un cortège bruyant, triste et mystérieux.

Un nuage roulait sur le fond du ciel morne,
Comme un drap mortuaire au-dessus du martyr ;
La nature muette et le désert sans borne
Assistaient éplorés à son dernier soupir.

Bientôt allait sonner l'heure de l'agonie.
Un vent doux et léger sur sa tête passait ;
La nature était belle et pleine d'harmonie :
Devant la mort du juste elle s'attendrissait.

Diamants merveilleux de l'écharpe éternelle,
Astres qui vous bercez dans des mers de saphir,
Si vous avez une âme, elle n'est pas plus belle
Que l'âme de nos saints à leur dernier soupir !

L'apôtre conserva le sourire des anges,
En regardant la porte éternelle s'ouvrir ;
Et ses yeux éblouis de visions étranges
Virent se dérouler les siècles à venir.

Il vit pendant longtemps notre belle patrie
Prospérer et grandir à l'ombre des autels,
Et pour la protéger notre race aguerrie
Se couvrir aux combats de lauriers immortels.

Mais comme il fut saisi d'une horrible souffrance
Quand il vit les pays qu'il avait découverts,
Tristement arrachés au sceptre de la France
Moins d'un siècle plus tard accablé de revers !

Quand il vit son drapeau trahi par la victoire,
Aux bords du Saint-Laurent marchant sur des tom-
[beaux ;
Puis, déchiré, noirci, mais rayonnant de gloire,
Repassant l'Atlantique en glorieux lambeaux !

Mais plus tard......O bonheur ! les races étrangères
Déposaient à nos pieds la morgue du vainqueur ;
Et, joignant nos destins, nous devenions tous frères,
Marchant vers l'avenir avec un même cœur.

Puis, ses yeux étonnés virent sur les rivages
Du fleuve qu'il avait découvert pour son Dieu,
De splendides cités et de riches villages,
Et des peuples sans nombre affluant dans ce lieu.

Et partout le progrès, ouvrant ses grandes ailes,
Couvant et fécondant la plaine et les déserts,
Défrichait et peuplait ces régions si belles,
Et les villes lançaient leurs dômes dans les airs.

Au milieu des forêts passaient avec vitesse
Des chariots portés sur des ailes de feu ;
Mais hélas ! ce pays, où tout était jeunesse,
Avenir et grandeur, méconnaissait son Dieu !

Ce glaive transperça l'âme du saint apôtre ;
Mais son œil, pénétrant plus loin dans l'avenir,
De cette vision s'élança vers une autre,
Que les siècles verront peut-être s'accomplir :

Il vit le Canada, peuple missionnaire,
Chez ses nobles voisins semant la vérité,
Leur montrant la grandeur au sommet du Calvaire,
Sous l'aile de la Croix plaçant la Liberté.

Des bords du Saint-Laurent au golfe du Mexique,
Il vit la foi s'étendre et guérir de ses maux
Un grand peuple mourant ; et l'arbre catholique
De l'une à l'autre mer étendant ses rameaux.

Ce spectacle jeta l'apôtre dans l'extase.
Il s'écria : " Jésus ! enfin voilà ton jour ! "
Ce fut son dernier acte et sa dernière phrase.
Son âme s'envola dans un élan d'amour !...

C'était un soir de mai : la lune, faible et pâle,
Ne se promenait plus dans le ciel azuré.
Elle s'était cachée ; et le flot, comme un râle,
Expirait doucement sur le sable doré.

C'
Au
Ur
Re
Sc
Qu

---

l'h
na

ALBERT [1]

I

À VINGT ANS

C'était un beau jeune homme et d'un port admirable,
Aux traits nobles et fiers, aux dehors séduisants.
Un voile transparent de candeur adorable
Recouvrait à demi ses yeux noirs et perçants.
Son sourire naïf respirait l'innocence ;
Quelque chose de pur et d'immatériel

---

(1) Ce poème, sauf quelques détails d'invention, est vraiment l'histoire du R. P. Anne de Noüe, l'un des premiers missionnaires de la Nouvelle-France.

Répandait sur ses traits la grâce de l'enfance,
Et son regard brillait comme un rayon du ciel.
Jamais l'esprit impur n'avait souillé son âme ;
On n'y sentait passer aucun souffle pervers :
Elle était chaste encor, belle comme la flamme,
Ou ce fruit de l'Eden qui perdit l'univers.
Voyant couler sa vie ainsi qu'une eau limpide,
Il semblait ignorer que son cours est rapide,
Et que les yeux humains sont deux sources de pleurs.

Il était à cet âge où l'espérance en fleurs
Inonde de parfums l'existence ravie :
Il était à cet âge où l'arbre de la vie
Sent plier sous la sève un feuillage abondant,
Et pousse dans le sol de vivaces racines.
La rose, ouvrant pour lui son calice odorant,
A son œil ingénu dérobait les épines
Qui croissent aux buissons, et bordent le chemin.
On remarquait en lui quelque chose d'étrange,
Comme un voile couvrant ce qu'il avait d'humain.
On y soupçonnait l'homme, on n'y voyait que l'ange ;
Et son cœur qui s'ouvrait à ses premiers désirs,
Comme un aigle qui plane au-dessus de la terre,
Paraissait dédaigner l'amour et les plaisirs.

C'était donc le vrai sage : et pourtant, ô misère !
Sous ses calmes dehors la tempête couvait.
C'était un beau ruisseau, limpide à la surface,
Où le ciel étoilé dans la nuit se mirait.

Mais l'immortel serpent s'y glissait avec grâce
Au fond du lit dormant que la fange couvrait.
L'aurore de sa vie était encor limpide,
Mais un nuage noir qui montait du couchant
Annonçait un orage au fond du ciel livide,
Et l'ombre s'étendait sous son pas chancelant.

O mystère éternel de la nature humaine!
Atôme misérable au ciel même arraché !
Hélas ! qui d'entre nous sait toujours où le mène
Ce souffle de Dieu même à la fange attaché?

II

À TRENTE ANS

Dans ce bal enivrant où les têtes fermentent,
Au milieu des danseurs dont les groupes serpentent,
Quel est donc ce jeune homme au front pâle et rêveur,
Muet comme un tombeau, froid comme une statue?
La lampe de cristal, au plafond suspendue,
Semble seul attirer son œil observateur,

Et son sourire empreint de tristesse profonde,
Comme un pâle rayon venu d'un autre monde,
Déride par moments son visage railleur.

C'est Albert ! mais, mon Dieu ! quelle métamorphose !
Que ses traits sont changés ! Qu'il a vite vieilli !
Les vieillards avant l'âge en devinent la cause :
Sous le poids des douleurs son cœur a défailli !
A son âme ingénue, ouverte à l'espérance,
Le monde a prodigué de terribles revers :
Sa vie est devenue une longue souffrance,
Et les rêves dorés qui berçaient son enfance,
Ont inondé son cœur des flots les plus amers.
L'avenir séduisant dont les sentiers perfides
Déroulaient sous ses pas leurs tapis de gazons,
L'avenir; n'a semé sous ses regards avides
Que désenchantements et désillusions.
Les ronces du chemin ont étouffé les roses,
L'épine a déchiré sa tunique en lambeaux ;
Le simoun a flétri les fleurs à peine écloses,
Et sur sa route obscure a détruit les flambeaux.

Dans ce ciel lumineux qui brillait sur sa tête,
Les astres ont voilé leur sereine clarté ;
A l'horizon lointain a surgi la tempête,
Et, sous ses yeux, la foudre a soudain éclaté.

Telle est la vie humaine. Eh ! qui dans cette route
Ne s'est pas à son heure affaissé tristement ?

Qui ne s'est demandé, sous l'étreinte dn doute,
Si le sombre chemin qu'il suit péniblement,
Est bien celui que Dieu, dans son amour immense,
Sur la terre d'exil avait marqué pour lui ?
En voyant des mortels l'immortelle démence,
Qui ne s'est senti pris d'un incurable ennui,
Et comme Jésus-Christ au jardin des Olives,
N'a refusé de boire au calice sanglant ?—

Albert en était là. Les douleurs les plus vives
Avaient brisé son cœur sous leur poids accablant.
En vain il résistait à ce flot de tristesse,
Qui montait dans son âme et qui la déchirait :
Le calice passait et repassait sans cesse,
Et dans le désespoir son pauvre cœur sombrait !

Vainement de la gloire il briguait la couronne.
Les lauriers ornaient bien son front intelligent,
Mais ils n'apportaient pas ce bonheur que Dieu donne
Et qui fleurit parfois au seuil de l'indigent !
En vain ce sentiment, qui devient un délire,
Et qui seul semble fait pour remplir notre cœur,
Avait deux fois soumis Albert à son empire :
Il avait de l'amour chéri le joug vainqueur.
Mais il n'avait trouvé dans cette étrange ivresse
Que les regrets amers de la réalité.

Deux femmes, tour à tour, deux sylphes de jeunesse,
Réunissant l'esprit, la grâce et la beauté,

Avaient ensorcelé ce cœur naïf encore ;
Sous leurs regards de flamme, Albert avait un jour
Senti grandir en lui ce brasier qui dévore,
Pâle reflet pourtant de l'éternel amour !
L'amour ! c'était pour lui la suprême espérance,
Et le dernier besoin de son cœur courageux ;
Le seul astre qui pût dissiper sa souffrance
Et scintiller encor dans son ciel orageux !

Hélas ! ainsi qu'un spectre entrevu dans un songe,
Son dernier rêve d'or s'était évanoui :
L'amour n'avait été qu'un funeste mensonge,
Et ces êtres charmants qui l'avaient ébloui,
Tour à tour, sous ses yeux, étaient rentrés dans l'om-
L'une l'avait trahi pour l'amour d'un blason ! [bre.
L'autre, du fond du ciel,—comme un astre qui som-
Avait soudainement glissé sous l'horizon : [bre,
Au fond d'un monastère allant cacher sa vie,
Elle avait emporté son unique trésor,
Le seul bien qui restât à son âme ravie,
De son dernier soleil, le dernier rayon d'or !

Et maintenant rêveur, l'âme tout éplorée,
Il venait contempler une dernière fois
Ce salon, que naguère une bouche adorée
Enchantait si souvent des échos de sa voix.
C'était, se disait-on, la dernière soirée,
Et le dernier banquet où le portaient ses pas.
Mais qu'allait-il donc faire ? On ne le savait pas.

III

LA VOCATION

Albert était blasé. Les choses de la terre.
Comme des visions passaient sans l'émouvoir.
Il vivait dans la foule en restant solitaire,
Et, sans fermer les yeux, il semblait ne pas voir.
Comme le voyageur qui s'avance avec peine,
Et lassé vient s'asseoir sur le bord du chemin,
Il s'arrêta pensif dans sa course incertaine,
Et se prit à songer qu'il touchait à la fin.

Nouveau René, perdu dans ce désert du monde,
Il lui vint à l'esprit de se laisser mourir;
Mais il avait au cœur une foi trop profonde,
Un courage trop mâle, et la mort d'un martyr

Pouvait seule apaiser les douleurs de son âme.
Les Renés de nos jours, faibles et malheureux,
Courent se consoler chez une fille infâme;
Mais Albert fut plus grand : il regarda les cieux !
Pour la première fois, il vit une autre route,
S'ouvrant majestueuse, immense devant lui :
Il entendit des voix qui lui disaient : écoute,
A l'horizon, regarde, un nouvel astre a lui !

Au milieu des déserts de la jeune Amérique,
René vint autrefois endormir ses douleurs :
Albert, plus digne enfant de la Foi catholique
En regardant le ciel oublia ses malheurs.
Il n'alla pas conter aux tribus infidèles
Ses stériles chagrins, ses regrets superflus;
Il voulut leur ouvrir les portes éternelles,
Et semer dans leurs cœurs des germes inconnus !
Assignant à sa vie une fin plus sublime,
Et plein de charité pour ces enfants des bois,
Il voulut les sauver de l'éternel abîme,
Et leur apprendre enfin les secrets de la croix.
Ce vœu seul put remplir le vide de son âme,
Ce vide qui dans l'homme est la place de Dieu,
Et le cœur embrasé d'une divine flamme,
Il courut s'enfermer aux parvis du saint lieu.

Le monde est inconstant : il s'aperçut à peine,
Qu'un transfuge de plus désertait son drapeau.
Le héros grandissait : l'acteur changeait de scène ;
Son rôle devenait et plus digne et plus beau !

IV

LE MARTYRE

Un soir, le vent pleurait comme un glas funéraire ;
La neige sur les champs roulait ses tourbillons :
Les forêts se plaignaient et tordaient leur crinière,
Et la lune mourante éteignait ses rayons.

Un vieillard cheminait à travers la campagne :
Les raquettes aux pieds, il marchait à grands pas :
Convaincu que son Dieu le voit et l'accompagne,
Il suivait un chemin qu'il ne connaissait pas.

Il allait au hasard, et, comme une avalanche,
La neige autour de lui croulait du firmament,
Et semblait un réseau tissu de laine blanche,
Pour servir de linceul au voyageur errant.

Pas une étoile d'or au front de la nuit sombre,
Pas une trace humaine indiquant le chemin ;
Sur le désert glacé tout s'effaçait dans l'ombre :
Où s'en allait-il donc le pauvre pèlerin ?—

Il allait où s'en vont ceux que le Christ rallie,
Et qui du Golgotha gravissent le sentier ;
Où s'en allaient jadis ses maîtres dans la vie,
L'illustre St Ignace et St François-Xavier !

Il allait dans la nuit répandre la lumière,
Et, dans les cœurs glacés, jeter le feu sacré ;
Aux souffrants il allait enseigner la prière,
Cet élixir de l'âme et du cœur ulcéré.

O vous qui parcourez une route fleurie,
Le sourire à la bouche et l'allégresse au cœur ;
Vous qui croyez atteindre à la sainte Patrie,
Sans effleurer jamais la coupe de douleur ;

Venez voir ce spectacle auquel je vous convie,
Et vous saurez comment un chrétien doit souffrir.
Du serviteur de Dieu vous connaissez la vie?
Son heure va sonner, venez le voir mourir.

Ce prêtre qui s'en va, courbé sous la souffrance,
C'est Albert, devenu l'apôtre de la Foi,
Jetant depuis dix ans la divine semence
Dans ces vastes déserts dont Satan était Roi !

Depuis dix ans il fait la lutte surhumaine ;
Que, dans tous les pays où la Croix a passé,
Firent les confesseurs de l'Eglise romaine ;
Et bien des fois pour lui le gibet s'est dressé !

Le Christ a couronné son œuvre apostolique :
Sa parole éloquente a germé dans les cœurs ;
Et partout l'étendard de la Foi catholique
S'élève radieux devant ses pas vainqueurs !

Mais on l'attend au ciel ; et son pèlerinage
Dans les desseins de Dieu déjà touche à sa fin.
Perdu dans la forêt, égaré par l'orage,
Il va périr de froid, de misère et de faim.

Son cœur est toujours ferme, et son âme inflexible ;
Mais ses membres, raidis par le froid de la nuit,
Refusent de servir son courage invincible,
Et, malgré lui, sa marche, hélas ! se ralentit.

A travers ses haillons un vent glacé pénètre ;
De fatigue et de faim son corps est épuisé ;
Un sommeil accablant s'empare de son être,
Et sur un banc de neige il est tombé brisé.

Entrevoyant alors la fin de sa carrière,
Il creusa dans la neige un lit pour son sommeil :
Au ciel il adressa sa dernière prière,
Et calme, il attendit l'heure de son réveil.

A genoux, et les bras en croix sur sa poitrine,
Il regarda le ciel et s'écria " Jésus " !
Il venait d'entrevoir la demeure divine
Et s'endormit en paix du sommeil des élus.

Le vent pleurait toujours comme un glas funéraire
La neige sur les champs roulait ses tourbillons :
Les forêts se plaignaient et tordaient leur crinière,
Et la lune mourante éteignait ses rayons.

AUX CANADIENS-FRANÇAIS

—

L'AMOUR DE LA PATRIE

Au chevet d'une femme encore jeune et forte
De savants médecins se trouvaient appelés :
Tombée en léthargie, elle paraissait morte
Et les hommes de l'art délibéraient, troublés.
Chacun argumentait, vantait son spécifique,
Et pendant ce temps-là la pauvre léthargique,
Froide comme un cadavre, était sans mouvement ;
Et la science enfin dit : il faut qu'elle meure !
Dans un si grave cas notre art est impuissant...
Mais soudain un jeune homme entra dans la demeure,

L'âme bouleversée et le cœur frémissant.
Il vint droit au chevet, et s'écria : ma mère !
La femme à cette voix parut se ranimer,
Une larme tremblante humecta sa paupière,
Et l'on vit dans ses yeux un éclair s'allumer :
Un seul cri de l'amour l'avait déjà guérie !

Il est une autre mère, ô Canadiens-français,
A qui nous donnons tous le doux nom de Patrie.
Quand elle s'affaiblit, n'oublions donc jamais,
Si les hommes d'Etat restent dans l'impuissance,
Que l'amour filial seul peut la secourir,
Et que le dévoûment, plus fort que la science,
Saura toujours, s'il veut, l'empêcher de périr !
Si donc elle tombait jamais en léthargie
Crions aux médecins : arrière, place aux fils !
Et nous verrons soudain revivre notre mère !

O vous qui revenez la voir en ce beau jour,
Et qui vivez hélas ! dans la terre étrangère,
S'il vous faut repartir laissez-lui votre amour.
Pour vous donner encore l'étreinte maternelle
Ses deux bras vont rester ouverts, tournés vers vous ;
Que votre absence, ô fils, ne soit pas éternelle,
Et sur le sol natal, un jour, revenez tous ! (1)

---

(1) Fête de Saint-Jean-Baptiste, 24 juin 1880.

DEUX DATES

—

1760

Le héros immortel d'une grande épopée,
Montcalm, était tombé devant les ennemis ;
Et, les regards fixés sur sa vaillante épée,
Il avait dit : je meurs, vaincu mais insoumis !

Dans les plis glorieux du drapeau de la France
Il avait endormi sa suprême douleur.
Notre patrie, hélas ! n'avait plus d'espérance ;
Tout était bien perdu, tout excepté l'honneur !

Les chevaliers français, qui, l'âme endolorie,
Semblaient humiliés de survivre aux combats,
Repartaient en pleurant pour la mère-patrie,
Plutôt que de subir un joug qu'ils n'aimaient pas.

Jour de deuil où l'on vit, sous les couleurs anglaises,
S'éloigner le dernier des gouverneurs français,
Où, mornes spectateurs, au sommet des falaises,
Nos pères soupiraient : reviendront-ils jamais ?

Oh ! qu'ils devaient souffrir dans leurs âmes si fières,
Quand leurs yeux désolés contemplaient l'avenir !
Quelques milliers épars, vivant dans des chaumières,
Délaissés, sans secours, qu'allaient-ils devenir ?

Ces généreux enfants d'une race superbe
Seraient-ils absorbés par le peuple vainqueur ?
—On le disait. Mais Dieu qui prend soin du brin [d'herbe
Laissait luire sur eux un rayon de son cœur !

1867

L'Amérique a vieilli d'un siècle, et la conquête
Qui devait de ma race entr'ouvrir le tombeau,
Selon les pronostics d'une haine inquiète,
Paraît être plutôt devenue un berceau !

Un nouveau peuple est né sur les bords du grand [fleuve,
Il a beaucoup souffert, il a langui longtemps,
Mais enfin il grandit, et pour vaincre l'épreuve
Il a dans sa vertu la sève du printemps.

Afin que ses enfants ne fussent pas esclaves
Que de vaillants combats il a dû soutenir !
Malgré tout il progresse et brise ses entraves,
Il vient de faire encore un pas vers l'avenir.

Tout Québec est en fête et ses flèches altières
Laissent flotter au vent leurs pavillons joyeux,
La voix du canon gronde, et les salves guerrières
Semblent nous annoncer un jour plus glorieux.

Que se passe-t-il donc, et quelle est cette fête ?
Quelle ère a donc brillé dans notre firmament ?
Et quel est ce héros dont la foule s'apprête
A saluer l'entrée au seuil du Parlement ?

Ah ! c'est que, confiante en sa force admirable,
La nation affirme aujourd'hui ses succès ;
C'est qu'elle voit s'ouvrir en ce jour mémorable
Dans les murs de Québec un parlement français !

Et l'homme qu'on acclame, il est de notre race !
Des enfants du pays le premier gouverneur,
Il est monté d'en bas à la première place,
Et sans avoir trahi ni la foi, ni l'honneur !

Après plus de cent ans il reprend l'héritage
Qu'avait abandonné le marquis de Vaudreuil ;
Mais il peut à son peuple assurer en partage
Plus de bonheur paisible et moins de jours de deuil.

O fille de la France ! O ma douce patrie,
De ton enfant sois fière ; en son cœur généreux
Il garde ton amour avec idolâtrie,
Et dans ses veines coule un sang des anciens preux !

A Lady Belleau

ENVOI

Celui qui de Vaudreuil a repris l'oriflamme,
Et qui naguère encor le portait noblement,
Vous l'avez reconnu, c'est votre époux, madame,
Et vous l'avez toujours secondé dignement.
Vos deux noms resteront unis dans notre histoire :
Des conseils de l'Etat il fut longtemps la gloire,
Comme de nos salons vous fûtes l'ornement.



CHANT NATIONAL (1)

O Canada ! terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux.
  Car ton bras sait porter l'épée,
    Il sait porter la croix ;
  Ton histoire est une épopée
    Des plus brillants exploits ;
  Et ta valeur de foi trempée,
Protègera nos foyers et nos droits.

Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant,
Le Canadien grandit en espérant.
  Il est né d'une race fière ;
    Béni fut son berceau.

---

(1) **Musique de M. Calixa Lavallée.**

Le ciel a marqué sa carrière
Dans ce monde nouveau :
Toujours guidé par sa lumière,
Il gardera l'honneur de son drapeau.

De son patron, précurseur du vrai Dieu,
Il porte au front l'auréole de feu.
Ennemi de la tyrannie,
Mais plein de loyauté,
Il sait garder dans l'harmonie
Sa fière liberté,
Et par l'effort de son génie
Sur notre sol asseoir la vérité.

Amour sacré du trône et de l'autel,
Remplis nos cœurs de ton souffle immortel.
Parmi les races étrangères
Notre guide est la loi ;
Sachons être un peuple de frères
Sous le joug de la Foi ;
Et répétons comme nos pères
Le cri vainqueur : Pour le Christ et le Roi !



A LA PATRIE [1]

Nuages qui flottez au firmament vermeil,
Comme de blanches nefs sur l'océan perdues,
Vous qui légèrement volez vers le soleil,
Comme de grands oiseaux les ailes étendues ;

Où courez-vous ainsi sans relai ni sommeil,
Messagers du Seigneur dans l'azur suspendues ?
Si, quittant quelque jour votre ciel sans pareil,
Vous cinglez au couchant sous vos voiles tendues,

---

(1) Ce sonnet fut écrit à Gênes, au pied du superbe monument élevé à la mémoire de Christophe Colomb, et qui porte cette inscription : *A Christoforo Colombo, la Patria.*

Par de là l'Atlantique et ses flots écumeux,
Vous trouverez un ciel et plus froid et plus sombre,
Un vaste continent et des fleuves sans nombre :

C'est là qu'est le pays ; portez lui tous mes vœux,
Dites-lui que je l'aime avec idolâtrie
Et que rien n'est si beau que ma douce patrie.



POUR L'ÉGLISE ET LA FRANCE

I

Sous la voûte des cieux l'ombre a tendu ses voiles :
Des nuages blafards roulent sur les étoiles,
        Et nous dérobent leur clarté.
Le crêpe de la nuit sur l'univers se pose,
La nature se tait : tout dort et se repose,
        Hors Dieu dans son immensité.

Sur nos autels sacrés jamais il ne sommeille,
Dans la sainte chapelle, entrez, son amour veille :
        Œil toujours ouvert sur nos pas.

Sa lampe solitaire aux parvis se balance,
Et son oreille semble écouter en silence
Des voix qui lui parlent tout bas.

Dans les vagues lueurs que projettent les dômes,
Les piliers de la nef sembleraient des fantômes
Qui se promènent dans la nuit.
La voûte se revêt de formes fantastiques,
Et l'on dirait parfois que des chœurs angéliques
Y déploient leurs ailes sans bruit.

L'orgue majestueux, dans la nef solitaire,
En ses poumons d'airain retient sa voix austère,
Et l'hymne dort sur le clavier ;
Le front enveloppé d'une majesté sombre,
L'autel auguste semble agenouillé dans l'ombre
Et nous inviter à prier !

A genoux ! A genoux ! Il faut prier, c'est l'heure :
Le monde chante et rit, mais l'Eglise qui pleure
A besoin du secours divin.
Notre siècle est en proie aux angoisses du doute,
Et, comme un pauvre aveugle, il méconnait la route
Que Jésus-Christ lui montre en vain.

A genoux ! à genoux ! car le monde blasphème,
Et de sa bouche impie il vomit l'anathème
Contre son sauveur Jésus-Christ !
Dans l'ivresse des sens il a perdu la crainte ;
De son impureté sa conduite est empreinte ;
La chair l'emporte sur l'esprit !

II

O maître souverain de notre destinée,
Daigne sur l'univers répandre tes bienfaits.
Souviens-toi de l'Eglise, et de sa fille aînée,
Et donne à toutes deux, le triomphe et la paix.

Il est temps, mets un terme à la sombre épopée
Qui submerge la France en un fleuve de sang ;
Raffermis dans sa main sa glorieuse épée,
Et ravive la foi dans son cœur frémissant.

Ne laisse pas glisser jusqu'au fond de l'abîme
Ce peuple qui partout a porté ton flambeau ;
Fais descendre sur lui cet esprit qui ranime,
Ce souffle qui tira Lazare du tombeau !

S'il se fût rencontré dix justes dans Gomorrhe,
Ta clémence, Seigneur, promettait pardonner :
La France peut compter bien des justes encore :
Que ta foudre sur eux cesse enfin de tonner !

Leurs vœux montent vers toi de mille sanctuaires,
Où l'on voit se presser un peuple adorateur ;
Tu ne peux pas rester sourd à tant de prières,
A la France, ô mon Dieu, donne un libérateur !

Souviens-toi seulement de ta miséricorde,
Et sur les peuples jette un regard de bonté.
Que la Justice cède, et que l'Amour accorde
Au monde le pardon de son iniquité !

Vois l'œuvre que ce siècle, en dépit de ses crimes,
Pour ta gloire éternelle a permis d'accomplir ;
Pense à ce grand Concile, à ces dogmes sublimes
Que l'Eglise assemblée a voulu définir !

Vois le Juste qui monte encor sur le Calvaire,
Traîné par des bandits, soudoyés par des rois ;
N'exige pas le sang de Pie-neuf ; viens soustraire
Son épaule meurtrie au fardeau de la Croix.

Ranime en Italie un rayon de ta gloire,
En Autriche la foi, gage de sa grandeur ;
Au peuple de Clovis accorde la victoire,
Et fais luire à son front son antique splendeur !

Fais triompher partout la force de l'Eglise,
Démontre au genre humain son immortalité ;
Et qu'une fois de plus la tempête se brise
Sur l'arche de la Vie et de la Vérité !

Québec, 31 décembre 1870.



ÉCHOS DOMESTIQUES

SOUVENIRS ET PRIERE

1er janvier 1868

I

Vous souvient-il, lecteurs, de l'âge d'innocence,
Où, déroulant vos jours sur un tapis de fleurs,
Le ciel vous prodiguait plaisir et jouissance
Et voilait à vos yeux le sentier des douleurs ?
Votre cœur était pur, votre âme était joyeuse,
Et l'amour maternel baisait vos cheveux blonds ;
Le bonheur souriait aux roses de vos fronts,
Comme aux fleurs du printemps l'aurore radieuse.
Mais pourquoi rappeler ces souvenirs si doux ?
Jamais ces temps heureux ne reviendront pour nous.

Votre mère était là, ravie et souriante ;
Elle vous étreignait dans ses bras maternels,
Et semblait, en pressant votre tête charmante,
Reprendre à votre front les baisers paternels.
Vos frères et vos sœurs, ravissante couronne,
Vous entouraient aussi de leur cercle joyeux,
Et, pour votre avenir échangeant mille vœux,
Réclamaient pour vos jours ce bonheur que Dieu [donne.
Mais pourquoi rappeler ces souvenirs si doux ?
Jamais ces temps heureux ne reviendront pour nous.

Sous les riches lambris et sous le toit de chaume,
Ce jour là, l'abondance étalait ses bienfaits ;
Le père semblait roi dans son petit royaume,
Et comblait de présents ses bien-aimés sujets.
Les étrennes pleuvaient devant vos yeux avides :
Les chiffons, la poupée et le cheval de bois,
Les joujoux, les bonbons arrivaient à la fois,
Et la joie éclatait dans vos regards limpides !
Mais pourquoi rappeler ses souvenirs si doux ?
Jamais ces temps heureux ne reviendront pour nous.

Vous souvient-il encor ?...... Mais quel est ce nuage
Qui comme un voile sombre a passé sur vos yeux ?
Chaque jour de l'année a-t-il donc son orage,
Ses pleurs, ses souvenirs plus ou moins douloureux ?

Vous vous en souvenez ?......Votre père était sombre,
Immobile et muet, assis dans son fauteuil,
Et votre pauvre mère, en longs habits de deuil,
Pour vous cacher ses pleurs s'agenouillait dans l'om-
Mais pourquoi rappeler ce triste souvenir ? [bre.
Le bonheur n'a qu'un jour ; la mort a l'avenir !

Votre frère adoré, votre sœur si gentille,
Laissaient leur place vide au banquet matinal :
La mort avait brisé la chaîne de famille,
Et frayé son chemin au seuil du toit natal !
Et vous vous disiez tous : hélas ! une autre année,
Ce sera moi peut-être, et peut-être ma sœur,
Et mon père ?...... et ma mère ?...... Et votre pauvre
Pleurait en mesurant l'humaine destinée ! [cœur
Mais pourquoi rappeler ce triste souvenir ?
Le bonheur n'a qu'un jour, la mort a l'avenir !

II

Merci, mon Dieu, merci pour les belles années
Que dans votre bonté vous nous avez données,
Et qui furent pour nous un éden enchanteur
Dont les roses, trop vite hélas ! se sont fanées
Sous le souffle de la douleur !

C'est le tour maintenant de ces têtes si chères,
Dont les charmantes voix nous appellent leur pères.
Bénissez les, mon Dieu, par nos indignes mains ;
Faites pour leurs plaisirs des jours longs et prospères,
Semez des fleurs sur leurs chemins.

Qu'ils soient purs vos enfants comme sont vos Ar-
[changes ;
Sur leurs pas incertains envoyez vos bons anges,
Et qu'à leurs blancs chevets ils veillent tour à tour !
Que pour vous les accents de ces voix de mésanges
Soient une prière d'amour !

Donnez à leur voix pure un timbre qui nous charme,
Dans leurs regards versez quelquefois une larme
Pour que tous leurs désirs soient toujours exaucés ;
Que toujours à propos un mot naïf désarme
Nos regards contre eux courroucés !

A leurs membres frileux donnez une mantille,
Et dans l'âtre, l'hiver, un bon feu qui pétille,
Sur leur table du lait et du pain de froment.
Et dans leurs yeux d'azur que le bonheur scintille
Comme une étoile au firmament !

Pour nous qui cheminons, courbés par la souffrance,
Gardant toujours au cœur quelque vaine espérance,
Et toujours cramponnés au rêve du bonheur,
Le bonheur de nos fils sera l'eau de Jouvence
Qui rajeunira notre cœur.



LE PREMIER DE L'AN 1869.

SCÈNE DE FAMILLE

La nuit pliait au loin son écharpe étoilée.
A travers les rideaux l'aurore souriait,
Et sous les feux du jour le givre flamboyait
Comme une plaque d'or richement ciselée.
Sur les ailes du temps qui toujours s'enfuyait,
Une nouvelle année apparaissait encore,
Radieuse d'espoir, belle comme l'aurore !

Sur son oreiller blanc relevée à demi,
Angéline criait à son frère endormi :
" Lève-toi, petit frère, écoute-moi, Jean-Charles,
Cesse enfin de dormir, je veux que tu me parles,
J'ai trouvé dans mon bas un cornet de bonbons,
Et sous ma couverture une blonde poupée ;
Je voudrais bien savoir qui m'a fait ces beaux dons ? '

Jean-Charles.

Et moi... regarde un peu... un fusil, une épée !
Ah ! comme je vais faire un beau petit soldat !
Je veux être zouave et courir au combat,
Contre ses ennemis défendre le Saint-Père !
Papa me l'avait dit : lorsque tu seras grand
Tu pourras t'enroler sous la sainte bannière.
Je suis grand maintenant.

Angéline.

Allons mon vétéran,
Calme un peu tes transports ; pour entrer dans l'ar-
Il faut avoir atteint la taille des papas. [mée
Mais dis-moi donc enfin quelle main bien-aimée
Nous a fait ces présents ?

Jean-Charles.

Ah ! tu ne sais donc pas ?
Notre bonne m'a dit qu'une fée attentive
Pendant notre sommeil viendrait nous visiter,
Et que si nous avions su les bien mériter
Les présents tomberaient de sa main fugitive.

Angéline.

Et tu crois cette histoire ?

Jean-Charles.

Eh ! non, je n'en crois rien :
Je pense que la fée affectueuse et tendre,
Qui par ses beaux présents a voulu nous surprendre,
N'est autre que maman, qui nous veut tant de bien.

Angéline.

C'est aussi mon idée. Oh ! comme je regrette
Que notre petit frère, hélas ! nous ait laissés !
Il aurait tant joui de cette belle fête !

Jean-Charles.

Que dis-tu là, ma sœur ? Les enfants trépassés
Sont plus heureux que nous : ils deviennent des an-
Et les fêtes du ciel valent bien nos plaisirs ! [ges,
Aucun de nos bonheurs n'excite leurs désirs :

Ils sont avec Jésus et chantent ses louanges.
Gustave dans le ciel parle bien autrement :
Il ne voudrait jamais revenir sur la terre,
Et s'il n'avait pitié de notre bonne mère, [ment.
Il viendrait, j'en suis sûr, nous chercher prompte-
Et nous partagerions son bonheur indicible !

Angéline.

Notre mère veut bien que nous soyons heureux ?

Jean-Charles.

Notre bonheur, sans doute est l'objet de ses vœux ;
Mais quand il faut briser cette chaine invisible,
Qui l'unit pour la vie au cœur de ses enfants,
C'est son âme qu'on brise, et son cœur qu'on déchire,
Et ce serait, ma sœur, au prix de son martyre
Que nous deviendrions des anges triomphants.
Tu sais combien maman a répandu de larmes,
Quand le petit Gustave a fermé ses beaux yeux ?

Angéline.

Puisqu'il en est ainsi, qu'elle soit sans alarmes,
Moi je ne veux pas être un ange dans les cieux.

Jean-Charles.

Soyons anges sur terre, et le bon Dieu lui-même
Sera content de nous.

Angéline.

Et maman qui nous aime
Aura bien du bonheur. Mais dis-moi donc encor,
Toi qui sembles si bien pénètrer le mystère,
Comment notre Gustave a pu quitter la terre.
Est-il monté là-haut dans une échelle d'or ?

Jean-Charles.

Eh ! non, chère Angéline, on ne voit pas d'échelles
Qui montent de la terre aux célestes parvis ;
Mais, comme les oiseaux, les anges ont des ailes,
Et lorsqu'à nos parents la mort nous a ravis,
Nous prenons notre vol, comme des hirondelles,
Et nous nous envolons dans les bras de Jésus.

Angéline.

Ce qui m'afflige, moi, c'est qu'on ne revoit plus
Ces enfants envolés, ainsi que des mésanges.

Mais, dans le ciel, dis-moi, que font-ils les saints an-
Est-ce qu'on parle au ciel ? [ges ?

Jean-Charles.

Mais oui, petite sœur,
Si l'on n'y parlait pas, va, les petites filles [tilles
N'y tiendraient pas longtemps ; et si leurs voix gen-
N'y pouvaient pas chanter et résonner en chœur,
Les célestes concerts seraient moins beaux peut-être ?

Angéline.

Il est vrai que sans nous, pauvres petits garçons,
Vous ne pourriez jamais dignement apparaître :
Partout à vos côtés il faut que nous posions ;
Nous sommes le tableau, vous en êtes les ombres,
Et si nous ne prenions le soin d'être avec vous,
Ici-bas comme au ciel, les tableaux seraient sombres.
Mais, trêve de malice, et dis-moi : comme nous,
Les anges dans le ciel sont-ils toujours ensemble ?
Jésus leur donne-t-il des jouets amusants ?
Est-ce que dans les prés le plaisir les rassemble
Et qu'ils vont s'y livrer à des jeux innocents ?
N'éprouvent-ils jamais une douleur amère
En se ressouvenant de ces jours où leur mère

Déposait sur leurs fronts des baisers amoureux ?
Car il me semble à moi qu'on ne peut être heureux
Sans avoir sa maman. Eh ! vois donc ma poupée ;
C'est moi qui suis sa mère, et je te promets bien
Que je vais la gâter, sans qu'elle en sache rien.
Tu n'apprendras jamais que ma main l'a tapée ;
Je saurai, sans rigueur, l'élever dignement.

Jean-Charles.

Je crois que tu feras une mère modèle.
Mais il faudrait fermer ta bouche maternelle,
Si tu voulais, ma sœur, permettre seulement
Que je réponde un mot aux questions que tu poses.
Dans le saint paradis je ne suis pas allé :
Il est inaccessible et les portes sont closes ;
Mais lorsque mon Gustave au ciel s'est envolé,
Notre papa m'a dit de consolantes choses :
" Ton frère, me dit-il, en essuyant mes pleurs,
Va retrouver là-haut des frères et des sœurs ;
La mère de Jésus remplacera sa mère,
Et jamais un amour plus tendre et plus sincère
N'aura brûlé pour lui dans le cœur maternel.
Il unira sa voix aux célestes cantiques,
Et des bouquets formés par ses mains angéliques,
Répandront leurs parfums aux pieds de l'Eternel !
Le cœur toujours rempli d'une sainte allégresse,
Rien ne troublera plus sa joie et ses plaisirs

Du bonheur le plus pur il goûtera l'ivresse,
Et l'amour de Jésus comblera ses désirs."

Angéline.

Papa m'a dit aussi que des fleurs magnifiques
Croissaient abondamment dans les jardins du ciel,
Et que de longs ruisseaux de lait pur et de miel
Serpentaient à travers ces parterres féeriques.

Angéline et Jean-Charles.

Oh ! que c'est beau, le ciel ! Et que je voudrais bien,
Sur les ailes de feu de mon ange gardien,
M'envoler aussi, moi, dans la sainte patrie !
....
....
La mère dans son lit avait tout entendu.
Elle jeta sur eux son regard éperdu,
Et s'écria : " Mon fils, et ma fille chérie,
" Restez auprès de moi, restez je vous en prie ;
" Vous êtes mon espoir, vous êtes mon bonheur :
" Ne parlez plus ainsi car vous me faites peur."



A LA MEMOIRE DE MON PERE

I

Je n'oublierai jamais son regard prophétique,
Lorsque j'allai le voir pour la dernière fois.
Un sourire éclairait son œil mélancolique,
Mais je crus deviner des larmes dans sa voix :
—Adieu, mon fils, dit-il, dans cette vie humaine
Je voudrais bien savoir si je te reverrai,
Et quand tu me feras ta visite prochaine,
Si c'est bien sous ce toit que je te reverrai ?
C'est que, dans peu de jours, vois-tu, je me propose
De fonder ici près un établissement ;
Je présume qu'il est temps que je me repose,
Et je veux m'établir définitivement.

J'ai choisi comme site une belle colline
D'où l'œil peut embrasser un superbe horizon ;
Un grand arbre l'ombrage, une croix la domine :
Quatre-Fourches sera l'an prochain ma maison !
Quatre-Fourches ! c'était le nom du cimetière !
Mais en parlant ainsi mon père souriait,
Et son œil reflétait son âme calme et fière.
Ma mère, en l'écoutant, les yeux au ciel, priait.
Je pris un ton joyeux, et dis : votre entreprise
Dénote du courage et de la fermeté ;
Mais ne pensez-vous pas que dans ce temps de crise,
On ne peut être sûr de la stabilité ?
Les affaires partout sont mauvaises, mon père,
Et dans tous les pays souffrent les travaill urs ;
Si vous voulez fonder une maison prospère,
Attendez, nous aurons bientôt des temps meilleurs.

—Je goute ton conseil ; tu veux que je diffère ?
Mais ce n'est pas à moi de décider ce point.
Je ne suis pas le Maître, et cette grande affaire
Le Maître la décide et ne consulte point !
Puis, me montrant le ciel : il faut bien se soumettre ;
En toute chose, Il est l'arbitre des humains.

[Maître ;
—Je comprends, dis-je il faut que je m'adresse au
Et je baissai la tête, en lui serrant les mains.
Alors, jusqu'au bateau nous marchâmes ensemble,
Et l'entretien reprit, semé de mots piquants :

—Jamais votre santé ne fut meilleure, il semble?
—Oui, mais voici mon mal: j'ai quatre-vingt cinq
[ans!

II

Lorsqu'une année après, ô maison paternelle,
A ton seuil bien-aimé je revins l'âme en deuil,
Mon père était allé dans sa maison nouvelle...
Quatre-Fourches s'était enrichi d'un cercueil.
La prophétie alors me revint en mémoire,
Vers le séjour des morts je dirigeai mes pas,
Et bientôt m'apparut une grande croix noire:
Mon frère me guidait, mais nous ne parlions pas.
Au sommet de la côte est un modeste marbre
Que mon frère indiqua du geste et de la voix:
C'est là que, sous un tertre où verdit un bel arbre,
Notre père repose à l'ombre de la croix.
Je sentis que des pleurs humectaient ma paupière,
Et cependant j'étais heureux sur ce gazon;
Un souffle de bonheur s'exhalait de sa bière,
Je ne sais quelle joie emplissait sa maison...
C'est que mon père était un saint dans mon estime.
Et lorsque pour prier je me mis à genoux,
Ma lèvre obéissant à quelque force intime,
Murmura: dans le ciel, père, priez pour nous.
Des chrétiens de nos jours il était le modèle,

Bon père, bon époux, et citoyen parfait.
A la patrie, à Dieu, toujours il fut fidèle,
Et ce qu'il devait faire en ce monde, il l'a fait.
Trompé dans ses espoirs, déçu dans tous ses rêves,
Il n'a jamais connu ni repos, ni plaisir ;
La lutte et le travail sans succès et sans trêves
Ce fut sa vie... ; après, il n'eut plus qu'à mourir.
O toi que je regrette, et que mon cœur révère,
Si tu peux de là-haut me protéger encor,
De la vie obtiens-moi de gravir le calvaire
Afin que, comme toi, je parvienne au Thabor !



NOS PETITS CERCUEILS

I

Chaque fois que je passe auprès du cimetière,
Mes yeux, involontairement,
Y relisent mon nom gravé sur une pierre ;
Et je m'émeus profondément.

Je m'imagine alors qu'au-delà du mur sombre,
Mon nom soudain a résonné,
Et que la mort est là, qui m'appelle dans l'ombre,
Comme si l'heure avait sonné !

C'est la chair de ma chair, qui dans ce lieu sommeille,
Un fils que nous nommions Henri ;
Et l'aspect de sa tombe en mon âme réveille
Son souvenir toujours chéri !

Il était né là-bas, sur le sol de la France ;
Mais de Paris, son lieu natal,
Il avait rapporté ce germe de souffrance
Qui lui devait être fatal.

Je n'oublierai jamais la profondeur étrange
De ses grands yeux d'azur bruni,
Qui semblaient posséder quelque chose de l'ange,
Et regarder vers l'infini !

En vérité, la vie est un pélérinage
Accompagné de bien des deuils !...
Et nul n'y peut longtemps poursuivre son voyage
Sans y semer quelques cercueils !

II

Ils sont trois maintenant qui dans la mort attendent
Les auteurs de leurs jours...
C'est le terme fatal où toutes choses tendent,
Avec tous nos amours !

Au début du voyage, à la céleste voûte
Ils se sont élancés !
Et dans des lieux divers j'ai laissé sur ma route
Leurs tombeaux dispersés.

Boutons à peine éclos à l'arbre de la vie,
Ils s'en allaient fleurir,
Quand les anges de Dieu, pour orner la Patrie,
Sont venus les cueillir !

L'un mourut en naissant. L'autre semblait promettre
De vivre de longs jours,
Lorsqu'un décret subit et sévère du Maître
Vint en trancher le cours.

Nous l'avons bien pleuré, notre petit Gustave !
Il était si charmant,
Avec ses yeux rêveurs, sa figure suave,
Et son babil constant !

Quand je retourne aux lieux où repose leur cendre
Je sens qu'ils sont heureux,
Et que mes pleurs, hélas ! j'aurais dû les répandre
Sur moi, non pas sur eux !

Que de chagrins mon Dieu ! dans une vie entière !
Si nous comptions nos deuils,
Nous voudrions aller rejoindre au cimetière
Tous nos petits cercueils !



STELLA MARIS

—

LÉGENDE

—

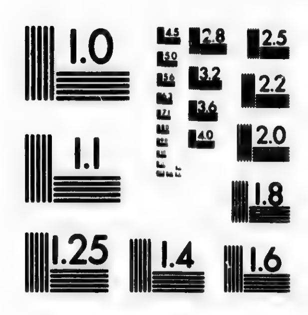
A mes enfants.

J'ai lu dans un vieux livre, au coin du feu, le soir,
Cette légende d'or de la terre bretonne. [1]
Si je l'écris pour vous, enfants, c'est dans l'espoir
D'accroître dans vos cœurs l'amour de la Madone.
Ces récits merveilleux, d'ailleurs, vous plaisent tant !

---

(1) Je l'ai trouvée, consignée en quatre ou cinq lignes dans le bel ouvrage de M. Paul Féval " Les Merveilles du Mont Saint-Michel."

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



I

Il est, mes chers enfants, par de là l'Atlantique,
Sur les bords où la mer raconte en sanglotant
Ses lugubres secrets à la vieille Armorique,
Une baie arrondie au pied d'un cap géant.
Cette grêve sourit au soleil qui se couche
Et qui fait scintiller ses sables caressés ;
Mais elle porte hélas ! un nom triste et farouche :
On l'appelle partout la Baie-des-Trépassés.
Elle est chez les marins trop célèbre en naufrages,
Et l'on dit que le sable emprunte sa blancheur
Aux os des naufragés broyés sur ses rivages.

Or, sachez qu'autrefois Kervilo, le pêcheur,
Au fond de cette baie habitait une hutte
Avec sa femme Jeanne et leur unique enfant.
Pauvre pêcheur breton ! Sa vie est une lutte
Où la terreur succède à l'espoir triomphant,

Où sont mêlés les jours de soleil et d'orage,
Où la vague sourit à côté de l'écueil,
Où le ciel est d'azur la veille d'un naufrage,
Où l'océan le berce en creusant son cercueil !

L'enfant avait quatre ans et se nommait Marie.
Sous ses vêtements bleus brillait son teint vermeil ;
Les pauvres gens l'aimaient avec idolâtrie :
Elle était dans leur vie un rayon de soleil.
Aussi, quand au retour d'une pêche mauvaise,
Après avoir passé toute la nuit sur l'eau,
Le père apercevait l'enfant sur la falaise,
Le bonheur exaltait l'âme de Kervilo.
Il oubliait sa peine et sa misère sombre ;
Dans l'œil de son enfant le ciel lui souriait.
La profondeur des mers soudain n'avait plus d'ombre,
Car l'amour de son cœur comme un astre brillait.
Son Dieu, sa femme Jeanne, et sa petite fille
Etaient de Kervilo les trois seules amours ;
Je me trompe, sa barque était de la famille.
Il pouvait bien l'aimer, il y passait ses jours.
Son nom était *La Mauve*,et sous ses quatre voiles
Elle glissait sur l'eau comme l'oiseau des mers ;
Quand le vent fraîchissait sous un ciel sans étoiles,
C'était un feu-follet riant des flots amers.

" Voyez, disait son maître aux marins de la côte,
" Voyez comme elle est svelte, élancée à l'avant ;

" Admirez ce beaupré, cette mâture haute
" Qui dans les temps mauvais se courbe sous le vent,
" Cette poupe élégante et dansant sur la lame !
" Mais voulez-vous savoir pourquoi je l'aime tant ?
" C'est que *La Mauve*, amis, a l'air d'avoir une âme,
" Et lorsque je lui parle on dirait qu'elle entend ! "

II

Un matin de Novembre, une brise folâtre
Riait dans le feuillage et jouait sur les eaux.
L'aurore flamboyait, et la vague bleuâtre
Se moirait sous ses feux des reflets les plus beaux.
L'aube sur les coteaux versait sa lueur fauve,
Et lorsque le soleil parut à l'horizon,
Kervilo sur la grêve appareillait *La Mauve*,
En chantonnant : " Le temps est beau pour la saison."
Il allait s'embarquer, lorsque Jeanne et Marie
Accoururent, disant : Bon père, emmène-nous.
Kervilo résista ; mais son âme attendrie
Céda, lorsque l'enfant embrassa ses genoux.
Le ciel était si pur, la mer était si belle !
Le soleil promettait un jour délicieux.
Ils partirent tous trois, et la blanche nacelle
Cingla légèrement entre l'onde et les cieux.

Sur le plus haut sommet de la falaise altière,
Immobile et muette à l'ombre des grands pins,
Les bras levés au ciel, une madone en pierre,
L'œil perdu sur les flots, priait pour les marins.
Jeanne la salua. La petite Marie,
Que sa mère au printemps avait vouée au bleu,
Dit en joignant les mains : " ô Patronne chérie !
Etoile de la mer, pour nous tous priez Dieu."

III

La mer ! c'est un berceau, quand elle est endormie
Et fait en ondulant le hamac le plus doux ;
Mais gare à son réveil, car c'est une ennemie
Qui contre le navire entre alors en courroux.
On dirait que soudain une haine terrible,
Messagère de mort—s'allume dans son sein ;
Elle crie, elle écume, et sur sa face horrible
Se trahit contre l'homme un sinistre dessein.
Elle ouvre en mugissant ses entrailles puissantes,
Elle y creuse soudain des abîmes sans fond ;
Et, dressant des milliers de têtes menaçantes,
Elle jette un défi d'audace au ciel profond.

La mer, c'est l'inconnu, c'est le désert sans bornes,
C'est l'abîme insondable, immense, plein de bruit ;

C'est la mort, parcourant des solitudes mornes
En aveugle invincible, et frappant dans la nuit !
Mais, ce jour-là, la mer était vraiment splendide.
La Mauve, avec un air joyeux et triomphant,
Coquette, s'y mirait ; et, sur son sein candide,
L'onde la dorlottait, comme on fait un enfant.
On eût dit que la vague avait fait sa toilette :
Sa robe déployée en longs plis onduleux
Miroitait, tantôt rose et tantôt violette,
Ou bien laissait flotter d'immenses rubans bleus.

La paix et l'espérance animaient toutes choses,
Et la barque portait la joie et l'amour pur.
Avec ses grands yeux bleus, avec ses lèvres roses,
Ses blonds cheveux tombant sur sa robe d'azur,
Souriante à l'avant de la barque fidèle,
On eût dit que Marie était l'Ange des mers,
Tout prêt à s'envoler vers les cieux d'un coup d'aile,
Après une visite à ses gouffres amers.

La bonne Jeanne, heureuse, avait l'âme ravie,
Et Kervilo chantait sa plus belle chanson.
" Rendons grâces à Dieu d'embellir notre vie,"
Se disaient ces deux cœurs battant à l'unisson,
Et leurs yeux contemplaient leur enfant bien-aimée.

Enfin, voici l'endroit où le poisson se plaît,
Les lieux où se rassemble une troupe affamée

Attendant le pêcheur qui lui tend son filet.
Kervilo jeta l'ancre, et la pêche fut bonne ;
Jamais il n'avait pris autant de beaux poissons.
Joyeux il regardait ce présent de l'automne,
Comme l'homme des champs contemple sa moisson.
Et pendant ce temps-là, tout fier de sa richesse,
Il n'apercevait pas, s'élevant du couchant,
Comme un drapeau funèbre annonçant la détresse,
Un immense nuage à l'aspect menaçant.

L'enfant jouait, causait, et ses éclats de rire
Prolongeaient sur les flots leur timbre de cristal.
Ces fraiches voix d'enfant sont des cordes de lyre
Qu'un souffle fait vibrer comme un fil de métal.
Tout l'amusait ; parfois, elle essayait de prendre
Dans ses petites mains les poissons frétillants,
Leur parlait vivement de sa voix la plus tendre,
Et leur disait des mots naïfs et pétillants.
Ce caquet enfantin était une musique ;
Les parents l'écoutaient avec ravissement ;
Et pendant ce temps-là le nuage tragique
Montait, montait toujours, couvrant le firmament.

IV

Rien ne troublait encor le calme de la lame.
Tout-à-coup, Jeanne, triste, eut un tressaillement—
Car, il faut l'avouer, plus que l'homme, la femme
Des périls à venir a le pressentiment—
Elle leva la tête et regarda les nues :
" Kervilo, vois là-bas," dit-elle, l'œil hagard ;
Et l'homme fut saisi de terreurs inconnues
Lorsque sur l'horizon il jeta son regard.
Il ne prononça pas une seule parole,
Leva l'ancre, et tendit sa voile au vent léger.

La Mauve s'élança, comme un oiseau qui vole,
Et parut pressentir l'approche du danger.
Légère, elle s'enfuit en inclinant sa tête ;
Soudain elle trembla sous un souffle puissant,
Le souffle précurseur de l'horrible tempête.
Elle pencha ; ses mâts craquèrent en grinçant,

Puis elle fit alors une course effrénée ;
Comme une brume blanche elle effleura les eaux ;
Au moment périlleux, fatal de la journée,
Elle avait et le nom et l'aile des oiseaux,

Mais la nacelle en vain s'enfuyait, frémissante,
Le brouillard accourait plus vite qu'elle encor ;
Et bientôt la bourrasque éclata, mugissante,
Et rien n'arrêta plus son effroyable essor.
C'était un tourbillon sinistre de nuées ;
Les cordages vibraient et poussaient des sanglots,
Et le vent et la mer échangaient des huées
Qui semaient la terreur sur la terre et les flots.
Pâle, et les doigts crispés sur la barre solide,
Qui tremblait dans sa main et ployait sous l'effort,
Kervilo regardait, l'œil fixe dans le vide.
Qu'y voyait-il ?—Hélas, probablement la mort.

La petite Marie, en proie à l'épouvante,
S'était blottie en pleurs sur le sein maternel,
Et Jeanne la pressait, la cachait sous sa mante,
En lui disant : prions ensemble l'Eternel :
" Notre Père des cieux, disaient les deux voix pures,
" Délivrez-nous du mal ; grâce, sauvez nos jours.
" Ne laissez pas périr, Seigneur, vos créatures ;
" Et vous, Sainte Marie, au secours ! au secours ! "

Mais l'orage augmentait de fureur et d'audace.
L'onde en tourbillonnant s'élevait dans les airs,

Comme un sable mouvant lorsque le simoun passe ;
Et *La Mauve* glissait dans des gouffres ouverts,
Où l'on ne voyait plus ses grandes voiles blanches.
Les vagues se tordant poussaient un cri vengeur,
Ou bien elles croulaient comme des avalanches,
Menaçant d'engloutir la barque du pêcheur ;
Mais *La Mauve* filait, agile, ruisselante,
Et poursuivait sa course à travers les brisants
Qui formaient autour d'elle une meute hurlante.

V

Les rivages déjà s'approchaient souriants ;
L'Ile-des-Sept-Sommeils et le haut promontoire
Allaient en peu de temps être enfin dépassés.
La Mauve allait encor remporter la victoire,
Et, vivante, revoir la Baie-des-Trépassés.
Soudain, un coup de mer d'une force terrible
Vint l'assaillir en flanc, et par l'étrave entra ;
La barque fit entendre un craquement horrible,
Se coucha brusquement dans la mer, et sombra.

Anges qui voltigez par delà les étoiles,
Vous dont l'amour soutient les élans généreux,
Et dont les yeux perçants voient l'univers sans voiles,

Si vous ne pouviez pas sauver ces malheureux,
Au moins avez-vous dû voir ce drame sublime,
Et sans doute qu'alors vous avez tous pleuré.

Kervilo d'un seul bond s'élança dans l'abîme :
" Jeanne, portez Marie, et je vous porterai,"
Cria-t-il, en offrant l'appui de son épaule
A celle dont les bras tenaient toujours l'enfant ;
Et, d'une main nageant, fendant la vague folle,
De l'autre il soulevait son fardeau triomphant.

Qu'il était beau de voir sur la vague profonde
Ce groupe naufragé luttant contre la mort !
Tout ce qu'il possédait de plus cher en ce monde
Kervilo le portait dans un suprême effort.
Sous ce fardeau trop lourd il surnageait à peine,
Mais l'amour soutenait ses membres fatigués ;
Sa tête ruisselait, et la mer inhumaine
Couvrait de temps en temps les trois infortunés.

Cette lutte d'amour fut longue et palpitante.
Mais enfin Kervilo tomba d'épuisement ;
Il étreignit encor sa femme haletante,
Et résistant toujours enfonça lentement.
Jeanne flottait encor sur la mer en furie,
Mais bientôt elle dut disparaître à son tour.
Puis enfin, l'océan vint engloutir Marie,
Jetant à sa patronne un dernier cri d'amour.

VI

Soudain, dans les hauteurs des voûtes éternelles,
Il sembla qu'un éclair ouvrait le firmament.
Le nuage brilla de splendeurs immortelles,
Et l'on vit, au milieu d'un éblouissement,
Descendre sur la mer une Dame éclatante.
C'était la Vierge Sainte, espoir du naufragé ;
Elle avait vu flotter sur la vague écumante
Comme un lambeau d'azur à demi submergé.

Et le flot vit alors la vision céleste
S'incliner, et saisir le précieux lambeau,
Essayer d'arracher d'une main forte et leste
Son enfant bien-aimée à l'humide tombeau ;
Mais le fardeau parut d'une lourdeur extrême.
La Vierge, souriant alors aux flots glacés,
S'élança de la mer d'un coup d'aile suprême,
Et posa sur le sol trois êtres enlacés,

L'époux tenant sa femme, et la mère sa fille !
Trinité de vivants, mais unité d'amour,
Grappe humaine admirable, idéal de famille,
Tel que Dieu le voulut créer au premier jour !
Et Marie abaissa des yeux pleins de tendresse
Sur ses trois serviteurs, encore évanouis ;
Elle fit à l'enfant une douce caresse,
Et, relevant enfin ses regards éblouis,
Elle reprit son vol vers la sphère immortelle.

Le lendemain matin, l'enfant, à son réveil,
Accourut vers son père : " Et *La Mauve*"? dit-elle.
" Elle dort sous les flots de son dernier sommeil,"
Dit Kervilo songeur ; mais oublions la morte,
Elle avait fait son temps et gagné son repos.
J'en veux bâtir une autre, et plus grande et plus forte,
Et plus agile aussi pour courir sur les flots.
Je la vois déjà faite ; elle est déjà chérie,
Et toi-même bientôt, enfant, tu l'aimeras,
Car je lui donnerai le beau nom de Marie !
—Et le père étreignit sa fille dans ses bras.



MILLY

A Madame A. L.

Je proclame la Beauce un pays de cocagne,
Depuis que je connais la villa de Milly,
Son balcon ombragé dominant la campagne,
Et son site enchanteur qu'on a tant embelli !

J'ai dit villa ; mais non, c'est château qu'il faut dire ;
Car, avec sa tourelle, au sommet d'un côteau,
Ce vaste bâtiment que le passant admire,
A des dehors princiers et l'aspect d'un château.

Rien, à l'intérieur, ne respire la guerre.
C'est plutôt un éden, hanté par les amours,
Un vrai nid de bouvreuils au bord d'une rivière,
Où deux âmes d'élite écoulent leurs beaux jours.

Mais ce qui rend Milly surtout incomparable,
C'est l'hospitalité de ses hôtes charmants,
Le parfum de bonheur, de joie inaltérable,
Qui semble illuminer tous ses appartements.

Des plus doux souvenirs je m'en vais l'âme pleine,
Promettant de revoir ce séjour enchanté,
Pour admirer encor l'aimable châtelaine,
Sa grâce, son esprit, et son urbanité.

Aussi quels jours remplis de suave allégresse
Nous venons d'y passer ! Il pleuvait au dehors ;
Mais à l'intérieur, comme une enchanteresse,
L'amitié rayonnait et versait ses trésors !

Sainte-Marie de Beauce,
Milly, septembre 1880.



LA PURETÉ

A Madame L.

Je passais l'autre jour au bord d'une eau dormante,
Qui croupissait verdâtre en un marais fangeux ;
Et j'y vis, tremblottant sur sa tige charmante,
Un lotus dont l'éclat éblouissait les yeux.

Sa corolle de lys, ouverte, étincelante,
Sans souillures, flottait sur cet étang boueux ;
Et, conservant toujours leur blancheur éclatante,
Ses pétales d'argent se dressaient vers les cieux !

Il en doit être ainsi sur terre de la femme.
Rien ne doit altérer la blancheur de son âme...
Et, surnageant toujours parmi les flots humains,

Elle doit rester pure, au milieu de la fange,
Garder libre son cœur, libres ses ailes d'ange,
Et n'effleurer jamais l'ornière des chemins !



DEUX VERTUS DE LA FEMME

A Madame B.

On a dit que la femme est une fleur divine
Qui fleurit autrefois dans l'Eden enchanté ;
Mais cette fleur devrait n'avoir jamais d'épine,
Et n'exhaler toujours qu'un parfum de bonté.

On dit souvent aussi que la femme est un ange,
Descendu près de l'homme afin de l'escorter ;
Mais il faut que jamais sa nature ne change,
Pour qu'elle puisse au ciel avec lui remonter !

Or, voulez-vous savoir quelles sont les deux ailes
Qui font, en la voilant, mieux briller sa beauté ?
Ce sont les deux vertus, peut être les plus belles,
La pureté de l'âme, et la simplicité !

Dans ces vers imparfaits, Madame, il ne faut lire
Qu'un éloge, et non pas des conseils superplus ;
J'ai voulu seulement en confidence dire
A votre album discret les noms de vos vertus !



UNE FLEUR DU CIEL

A Lady Langevin

C'était l'hiver. Au loin, la neige amoncelée
Enveloppait nos champs, dormant leur lourd som-
La nature, flétrie, inerte, désolée, [meil.
Souffrait, comme une veuve en deuil de son soleil !
La sève était sans vie en la forêt muette,
L'arbre sans une feuille, et les oiseaux sans voix.
Dans les jardins glacés pas une fleur discrète,
Pas un ruisseau riant et chantant sous les bois.
Quand le soleil lointain refuse ainsi ses flammes,
Pour nous, tout semble mort. Mais la terre pour Dieu,
Est toujours un jardin où fleurissent les âmes,
Que le divin amour réchauffe de son feu.

Et Dieu dit à son ange :
" Allez dans ce parterre,
Dont j'aime la culture et la fécondité ;
Allez cueillir pour moi cette fleur printanière : "
Et son doigt paternel montrait notre cité !

L'ange prit donc son vol ; et, planant sur nos têtes,
Il vit un beau lis blanc sur sa tige incliné,
Rayonnant d'espérance, et riant des tempêtes,
De sa beauté native encore illuminé,
Montrant au ciel d'azur sa robe virginale,
Sur laquelle brillait l'innocence en sa fleur.
Et l'ange, interrompant sa course matinale,
S'inclina vers le lis éclatant de blancheur :
Il le prit, et sa main inscrivit au grand livre,
Au Livre D'or du Ciel ce nom chéri : *Léa !*

O mère ! votre fille avait cessé de vivre,
Et remontait heureuse au Dieu qui la créa.
Et maintenant, greffée à l'arbre de la vie,
Qui fleurit au milieu du parterre éternel,
Cette fleur, qu'un désir de Dieu vous a ravie,
Dans le suprême amour puise un suc immortel !
C'est là que vous verrez votre *Léa*, Madame.
Lorsque se lèvera pour vous le dernier jour.
Vous la retrouverez vivante, et sa belle âme,
En vous voyant entrer dans l'éternel séjour,
Tressaillira de joie et de sainte tendresse.

Ah ! ne la pleurez plus. Gardez son souvenir,
Mais qu'il soit imprégné d'une douce allégresse,
D'espérance et de foi dans la vie à venir !
Le chrétien n'est-il pas un arbre symbolique,
Enraciné sur terre et fleurissant aux cieux ?
Quand sa racine meurt, c'est que sa fleur mystique
Du moissonneur divin a réjoui les yeux.

Québec, Mars, 1879.



NOCES D'OR

I

LE PRÊTRE

Le Créateur puissant que l'univers adore,
Et dont l'œuvre immortelle annonce la grandeur,
Celui dont le saint nom, du couchant à l'aurore,
Illumine des cieux la sombre profondeur ;

Dieu, dont le pur esprit a créé la matière,
Voulant dans sa pensée unir la terre au ciel,
A placé l'être humain comme intermédiaire,
Et su joindre à son âme un corps matériel.

Ainsi pour rapprocher le serviteur du Maître,
Pour *rediviniser* l'homme une fois déchu,
Le Sauveur Jésus-Christ institua le prêtre,
Auquel son ministère adorable est échu !

C'est lui qui doit refaire une chaîne pieuse,
Entre l'homme pécheur et son Maître offensé ;
C'est lui qui doit former l'échelle merveilleuse,
Qui du monde pervers monte au ciel courroucé !

C'est le saint ouvrier dont le rôle sublime
Poursuit jusqu'à la fin l'œuvre de l'Eternel ;
C'est lui qui doit combler cet insondable abîme,
Creusé par Lucifer entre l'homme et le ciel !

C'est l'oracle sacré dont la sage parole
Dissipe les erreurs dans nos esprits trompés ;
C'est la main qui bénit, c'est la voix qui console
Nos cœurs endoloris et de larmes trempés.

C'est lui qui met un frein à ces instincts funestes,
Qui s'éveillent sans cesse au fond du cœur humain ;
C'est lui qui, se faisant l'écho des voix célestes,
A travers les écueils nous montre le chemin.

C'est lui, qui sur nos fronts, au matin de la vie,
Imprime de la Foi le signe vénéré ;
C'est lui qui fait descendre en notre âme ravie
Au sacré tribunal le pardon imploré.

C'est lui qui fait briller au milieu de nos fanges
Un rayon lumineux de l'amour éternel,
Et nous fait une place à la table des anges,
Où le Sauveur nous donne un baiser fraternel.

Et puis... lorsque la mort vient heurter notre porte,
Lorsque de notre vie a lui le dernier jour,
C'est lui qui vient briser d'une main douce et forte
La chaîne qui nous lie au terrestre séjour !

II

A MM. Joseph et Clément Aubry

HOMMAGE

Tel est pour nous le prêtre ; et tels sont les modèles
Qu'en ce jour de bonheur nous avons sous les yeux ;
Tels ont toujours été ces apôtres fidèles [vœux.
Auxquels nous adressons notre hommage et nos

Tous deux, marqués au front du divin caractère,
Ils ont choisi leur place à l'ombre des autels ;
Ensemble ils ont franchi le seuil du sanctuaire ;
Ensemble ils ont vécu du pain des Immortels.
Ils ont su triompher de l'humaine faiblesse,
Et, forts de leur amour, ils ont abandonné
Les honneurs, les plaisirs, les fleurs de la jeunesse,
Et tout ce faux bonheur d'un monde fasciné.
Dans leurs âmes sans tache, ainsi que dans une urne,
La vertu conserva son parfum précieux,
Et, comme un feu sacré d'une lampe nocturne,
L'amour brûla toujours dans leurs cœurs généreux.

Pendant un demi-siècle ils ont prêché la gloire
Du Père dont ils sont les fils toujours soumis ;
Pendant un demi-siècle ils ont dit sa victoire
Sur le monde et l'enfer, ses deux grands ennemis.
Rien n'a jamais lassé leur zèle infatigable,
Et Dieu seul sait combien ils ont séché de pleurs
Dans ce monde déchu que le malheur accable !
Ils savaient le remède aux humaines douleurs,
Et sur l'âme souffrante ils répandaient le baume
Que la prière apporte à nos cœurs désolés !
Ils savaient le chemin du céleste royaume,
Et leurs mains le montraient sans cesse aux exilés !
Ils voyaient les erreurs de ce siècle en démence,
Sa doctrine perverse et ses illusions,
Et sur tous les sentiers ils jetaient la semence
Des principes sacrés sans lesquels nous mourrons !

Soulager l'infortune, instruire l'ignorance,
Lutter contre l'enfer en bons soldats du Christ ;
Dans l'âme du pécheur ranimer l'espérance
Et jeter la lumière au fond de son esprit ;
Tantôt se revêtant de l'armure terrible
Et lançant l'anathème aux suppôts de l'erreur ;
Tantôt se dépouillant de ce glaive invincible,
Et prenant la houlette et la voix du Pasteur
Qui ramène au bercail les brebis égarées :
Voilà quel fut toujours leur fructueux labeur !

Et voici maintenant, qu'après cinquante années
Ils ont renouvelé les noces de l'Agneau,

Fiers de jurer encor l'alliance mystique
Qui les unit au Christ sous le même drapeau!
Plaise au ciel que, témoin de leur vie angélique,
Dieu les conserve encor longtemps auprès de nous,
Afin que raffermis par ces vivants modèles,
Nous trouvions moins pesant à nos âmes rebelles
Le saint joug du Seigneur, qui pour eux est si doux!

Collège de Sainte-Thérèse, 16 février 1870.



INAUGURATION D'UNE CHAPELLE

AU COLLÈGE DE SAINTE-ANNE

I

En ce jour fortuné, que Sainte-Anne est heureuse
De revoir dans ses murs ses enfants réunis !
Un seul mot a touché leur âme généreuse,
Et tous sont accourus ; oh ! qu'ils en soient bénis !
Ils sont restés ses fils ; leur mémoire fidèle
De leur *Alma Mater* se ressouvient encor ;
Et quand elle a parlé, tous groupés autour d'elle
Ont offert à la fois de l'amour et de l'or.
De l'amour, dans ce siècle où respire la haine,
Où l'amitié s'éteint dans le cœur des mortels !
De l'or, dans cette vie où l'opulence est reine,
Et voit ses courtisans lui dresser des autels !

Le saint Livre nous dit que les enfants des hommes
Au pays de Sennar s'assemblèrent un jour,
Et qu'avant de fonder leurs différents royaumes,
Ils se dirent entre eux : " bâtissons une tour ;
Elevons jusqu'au ciel un monument immense,
Qui puisse rendre un jour notre nom immortel."
Mais Dieu, qui les voyait, confondit leur démence ;
Et leur folie insigne édifia Babel !

Les enfants de Sainte-Anne, animés d'autres flammes,
Ont voulu satisfaire un plus noble besoin ;
Un sentiment plus pur a vibré dans leurs âmes,
Et de l'éterniser leur œuvre aura le soin !
" *Altius tendimus !* a dit leur voix sonore,
Nos esprits ont besoin d'un plus vaste horizon ;
De Sainte-Anne en nos cœurs la voix résonne encore ;
Reconnaissance ! amour ! voilà notre blazon !
Gravons-le sur ces murs où vécut notre enfance,
Comme Dieu sur la pierre a su graver sa loi ;
Et, tout en exprimant notre reconnaissance,
A la face du monde affirmons notre foi !
Embellissons enfin d'un nouveau sanctuaire
Ces lieux que nous aimons comme le toit natal,
Et qu'à ce dévouement pour notre bonne mère,
Un autel rajeuni serve de piédestal ! "

II

Et l'un d'eux se levant, plein d'une sainte flamme,
A fixé sur le ciel son regard inspiré ;
Il a pris le compas, ce verbe de son âme,
Et préparé le plan du travail désiré.
L'œuvre sainte a germé dans son âme artistique ;
Elle est là toute entière à l'état d'idéal :
Il a pour l'exprimer cette langue mystique,
Cet art vraiment sublime, autrefois sans rival,
Auquel on a donné le nom d'architecture.

Il est là contemplant l'espace consacré ;
Il observe de l'œil, il calcule, il mesure,
Et dans son cœur il sent grandir le feu sacré !
Ici devra planer une voûte en ogive,
Là sa main détendra des arceaux surbaissés,
Et là-bas le sculpteur, d'une main sûre et vive,

Découpera ces arcs dans de l'or enchassés.
Au fond se dresseront d'élégantes arcades,
D'où l'orgue parlera son langage enchanteur,
Et sur leurs pieds d'airain de blanches colonnades
Au-dessous s'offriront au ciseau du sculpteur.
Au cintre émaillé d'or de la voûte courbée
L'art chrétien gravera ses emblêmes pieux :
La voûte sera livre, et toute une épopée
Devra s'y dérouler en traits mystérieux !
L'esquif de Pierre, orné de riches banderolles,
Y livrera sa voile aux flots amoncelés :
La science et les arts, en gracieux symboles,
Y seront de la Foi défenseurs obligés !
Et pour que le chrétien s'isole de la terre,
Et lève ses regards en entrant dans ces lieux ;
Pour qu'il comprenne bien qu'en bas tout est misère,
Et que de la beauté la source est dans les cieux,
Il faudra ciseler ces voûtes magnifiques,
Buriner sur leurs fronts les plus riches décors,
Et pour les embellir d'ornements symboliques,
De l'art et du génie épuiser les trésors !

Et l'architecte ému, réalisant son rêve,
S'est mis lui-même à l'œuvre et s'est fait ouvrier ;
L'idée a pris sa forme, et d'un travail sans trêve
A surgi la chapelle où nous allons prier.

III

Prions pour cette époque impure et criminelle :
Implorons de Jésus la bonté paternelle
Pour le genre humain racheté.
Qu'il brise de remords son âme malheureuse,
Et qu'il éclaire enfin sa route ténébreuse
D'un seul rayon de vérité !

Prions pour que l'Eglise autour d'elle rallie
Tous ces membres épars de la pauvre Italie,
Qui naguère étaient ses enfants !
Que le Pape soit roi de la famille humaine,
Et que le saint drapeau de l'Eglise Romaine
Déroule ses plis triomphants !

Prions pour la patrie où la croix règne encore,
Et que ce *labarum* dont son front se décore
La garde du joug étranger !
Aux pieds des saints autels qu'elle croisse en sagesse,
Afin que leur grande ombre, aux jours de la détresse,
L'abrite contre le danger !

Implorons de Jésus la sagesse infinie !
Qu'il éclaire toujours cette maison bénie
Et la conduise par la main ;
Afin que ses enfants, sa couronne et sa gloire,
Puissent de ses leçons conserver la mémoire,
Et marcher dans le droit chemin !

Qu'il garde les enfants ! qu'il bénisse la mère !
Que sans jamais quitter son nouveau sanctuaire,
Il veille sur eux constamment !
Et qu'il accorde enfin des grâces abondantes
Aux amis dévoués dont les mains bienfaisantes
Ont élevé ce monument !



LA NUIT

—

La nuit sur l'horizon étend ses grandes ailes.
Mais, grâce à Dieu, la nuit n'a pas d'ombres, ce soir.
La lumière rayonne aux voûtes éternelles,
Et sur un pan du ciel, comme un grand ostensoir,
La lune monte, monte, et de clartés inonde
Les montagnes, la mer, les vallons et les bois.
La nature se tait : on dirait que le monde
Pour mieux voir ce tableau retient sa grande voix.

Au firmament d'azur, d'innombrables étoiles
Etincellent partout comme des diamants,
Pendant qu'à l'Occident, pliant ses sombres voiles,
Un lourd nuage fuit leurs rayons éclatants.
De célestes lueurs, scintillante, embrasée,
La mer, en se calmant, semble se réjouir.
Le rivage s'endort, et la vague appaisée
Ose à peine se plaindre en y venant mourir.

Je chante en contemplant ces scènes toujours belles,
Et mon âme vers Dieu se plaît à remonter.
Qui sait si cette lune, aux splendeurs immortelles,
N'est pas son œil divin, revenant visiter
Notre globe qu'il aime en dépit de ses fanges ?
Et ces astres sans nombre illuminant la nuit,
Qui sait s'ils ne sont pas les prunelles des anges
Dont la troupe fidèle en l'adorant le suit ?

Pointe-au-Pic, Septembre, 1881.



LE PETIT GAZETTIER AUX LECTEURS DU "COURRIER DU CANADA"

Lecteurs, ouvrez-moi votre porte ;
Ouvrez-vite, car il fait froid :
Je suis l'enfant qui vous apporte
Ce pain auquel vous avez droit,
Quand vous avez pendant l'année
Bien payé votre abonnement,
Ce pain qui de chaque journée
Est l'indispensable aliment.

Sur mon honneur je vous l'atteste,
Je le prépare de mon mieux ;
Si parfois il est indigeste,
C'est que le levain est trop vieux.
J'y mets toujours beaucoup d'épices,
Du clou, du poivre et du sel fin ;
Un feuilleton pour les lectrices
Qui chaque soir me crient : j'ai faim.

A chacun de vous j'administre
Le morceau qu'il trouve plus doux,
Et quand le lecteur est ministre,
J'y mets du beurre et du saindoux.
Pour ceux qui me font bonne mine,
Un accueil chaleureux et franc,
J'ai la fleur extrasuperfine
Et des gâteaux au sucre blanc.

Pour l'adversaire qui me tâte,
J'aime à couler adroitement
De la moutarde dans ma pâte,
Et cela fait un pain charmant,
Excellent pour le dyspeptique,
Et cher aux estomacs blâsés,
Fort goûté dans la politique
Par les vaincus et les blessés.

Je consulte enfin pour vous plaire
Vos appétits et volontés,
Car je veux gagner mon salaire
Et bien mériter vos bontés.
Mais voici la nouvelle année ;
Je veux vous nourrir mieux encor,
Et je vous offre une fournée
De bons souhaits, de rêves d'or.

Aux journalistes je souhaite
(C'est par eux qu'il faut commencer)
De faire une nouvelle emplette
De l'esprit qu'il faut dépenser.
Il en est dont la marchandise
Est tellement hors de saison,
Qu'il faut bien que l'on en médise,
Et qu'on s'en moque sans façon.

Pour les ministres je supplie
La Providence tous les jours
Que jamais leur force ne plie
Sous le fardeau de leurs... amours.
Je sais que les caisses publiques
Sont parfois lourdes à porter ;
Mais les citoyens héroïques
Ne sont-ils pas là pour aider ?

Si ma prière est entendue,
Les avocats moins ignorants
Auront la langue bien pendue,
Et des procès nombreux et grands.
Les Juges qui veulent paraître
Laborieux, n'en diront rien :
Ils en seront heureux peut-être,
Eux qui jugent toujours si bien !...

Je souhaite aux célibataires
D'en finir avec leurs amours,
Et d'aller pardevant notaires
Se lier enfin pour toujours.
Sans contrat l'amour est stupide,
Et le plaisir est passager :
Or, quand la vie est si rapide,
Il est bien sage d'y songer.

Pour le bonheur des jeunes filles
En ce beau jour je fais des vœux,
Quoique sur leurs têtes gentilles
Je n'aime pas les faux cheveux.
Que le ciel bénisse leur rêve
Et le change en réalité !
Que la lune de miel se lève
Sur leur défunte liberté !

Je souhaite aux femmes mondaines
Le plus joyeux des carnavals,
Et je leur offre pour étrennes
De beaux concerts et de grands bals ;
Pourvu que de toutes leurs fêtes
Les scandales soient expulsés,
Et qu'en admirant leurs toilettes
Leurs anges ne soient pas blessés !

Pour tous enfin mon cœur désire
Des jours sans ombre et sans douleur,
Ces biens auxquels tout homme aspire :
L'amour, la paix et le bonheur ;
La santé, ce vase d'argile
Auquel il faut toujours veiller ;
La vertu, ce miroir fragile
Qu'un souffle de vent peut souiller.

Le 1er janvier 1868.



L'ACADÉMIE DES FEMMES

La femme n'entend pas rester au même point,
En ce siècle où tout marche, et grandit et progresse !
Pour conduire le monde elle offre son appoint,
Et, s'emparant de tout, sans que cela paraisse,
Elle veut à son tour mener le sexe fort.

Elle fut son esclave ; elle est aujourd'hui reine !
Mais qu'est-ce que régner ?—Il faut un autre sort
A cette ambitieuse et belle Souveraine !
Le roi règne, on le sait, mais ne gouverne pas !
Or, le gouvernement, c'est le vrai point de mire,
Le but suprême et noble auquel tendent ses pas.

Que notre sexe l'aime, et la cherche, et l'admire,
C'est tout simple, il n'a point de mérite à cela ;
Elle est bonne vraiment d'accepter son hommage,
Et d'aller à l'autel lui dire : me voilà !
Qu'elle ordonne à son gré sa maison, son ménage,

C'est son droit le plus clair, et l'on ne trouve plus
Des maris assez sots, pour oser se permettre
Sous le toit conjugal des avis superflus.

Mais, à l'extérieur, qui des deux sera maître?
Qui gouvernera tout ? Voilà la question !
Déjà dans l'univers s'agite le problême,
Qui recevra plus tard une solution ;
Et pour se préparer à ce combat suprême,
La plus belle moitié du triste genre humain,
Se faisant avocat, écrivain, politique,
Intrigue, parle, écrit, et se trace un chemin
Jusqu'à cette honorable et puissante boutique,
Que dans tous les pays on nomme Parlement !

Or, pour s'habituer aux luttes de tribune,
Un journal féminin dit : que, tout récemment,
Dans un certain pays qui n'est pas dans la lune,
Un groupe fort charmant de femmes beaux-esprits
Voulut s'organiser en une Académie.
C'était un beau projet ; leur cœur en fut épris.
On sait que la vieillesse est leur pire ennemie !
Que pouvaient-elles donc imaginer de mieux
Qu'une institution les faisant immortelles ?
Il en fallait quarante, on en trouva cent deux !

" Vite, organisons-nous, à l'œuvre," dirent-elles !
Hélas ! ce beau début vit surgir un écueil.
Quand il fallut créer le bureau provisoire,

Et de la Présidence assigner le fauteuil,
Aucune ne voulut accepter cette gloire,
Qui, par le règlement qu'elles n'ignoraient pas,
Appartenait de droit à la doyenne d'âge.
Par un hazard étrange, et très rare ici bas,
Tous les membres brillants de cet aréopage
Avaient un nombre égal d'ans, de mois, et de jours !

Il eût fallu trouver aussi deux secrétaires ;
Mais cet office doit appartenir toujours
Aux membres qui n'ont pas les goûts parlementaires,
Et qui sans pérorer peuvent rester longtemps ;
Or toutes, se levant d'un accord unanime,
Repoussèrent encor ces emplois trop gênants.
Cet échec refroidit leur zèle magnanime ;
Et l'Institut tomba... sans avoir fait ses dents.

ENVOI

A Madame X......

Il peut d'abord sembler étrange
Que je vous adresse ces vers,
A vous qui me semblez un ange
Au milieu d'un siècle pervers.

Mais des femmes j'aime à médire,
Et trop souvent le vieux dicton :
" Vérité n'est pas bonne à dire "
Me fait parler sur un faux ton.

A vous qui n'avez pas de vices,
Je puis franchement adresser
Pour votre sexe mes malices,
Sans crainte de vous offenser.

Avec vos qualités aimables,
Vous rirez, sans malentendu ;
Mais vous me lirez aux coupables,
Et ce sera... du temps perdu !



GRAVITATION CÉLESTE

Lorsque dans la nuit claire, au firmament bleuâtre,
Pâle comme une vierge au moment de mourir,
La lune a suspendu son beau globe d'albâtre,
Avez-vous regardé les nuages courir ?

Du fond de l'horizon, lentement ils surgissent ;
Sombres d'abord, ils font l'ascension du ciel,
Mais, en montant toujours, par dégrés ils blanchissent,
Et leur aspect devient plus immatériel ;

Et si jusqu'au zénith ils poursuivent leur voie,
Et se rangent en cercle autour de l'astre en feu,
On dirait des rideaux de dentelle et de soie,
Par d'invisibles mains tendus sur le ciel bleu.

Rien ne surpasse alors la blancheur vaporeuse
Des replis festonnés de ce brillant décor.
Mais s'ils poussent plus loin leur course aventureuse,
Et vont sous l'horizon se replonger encor,

Adieu les teintes d'or, d'onix et de topaze ;
Ils perdent tout-à-coup leurs reflets les plus beaux,
Et les plis ondoyants des tentures de gaze
Se changent par dégrés en ténébreux lambeaux.

L'âme subit aussi ces changemens étranges,
Suivant qu'elle s'approche ou s'éloigne des cieux ;
Quand elle monte, et plane au-dessus de nos fanges,
On la voit resplendir d'un éclat radieux.

Mais si, perdant sa voie, errante, elle gravite
Loin de l'astre divin qui sur elle reluit,
L'obscurité bientôt envahit son orbite :
Elle s'éclipse, et va se perdre dans la nuit !



L'OBELISQUE DU VATICAN

Il est là, droit et fier, ce géant d'un autre âge,
Elevant jusqu'au ciel son front majestueux.
Il rit de la tempête, et chante quand l'orage
Vient briser à ses pieds ses flots tumultueux !

Il voit autour de lui les peuples de la terre
Rouler incessamment leurs atômes vivants ;
Il les voit s'agiter dans leur vie éphémère,
Et ceux qu'il a vu naître, il les revoit mourants !

Il regarde à la fois les deux pôles du monde,
L'aurore qui se lève, et le soleil couchant ;
Il jette à l'univers sa parole féconde,
Qui raffermit la foi dans l'âme du passant.

Aux forces de l'enfer contre Dieu réunies
Il dit: " Voici la Croix ! le Sceptre du Seigneur,
Le Lion de Juda ! Puissances ennemies,
Retirez-vous, fuyez ! Car le Christ est vainqueur !

" Il règne ! Il est vainqueur ! La terre est son empire,
Et l'univers entier est soumis à sa loi !
En vain votre puissance espère le détruire,
Il est des nations le Pontife et le Roi !

" Allez ! nul mieux que moi ne connait son histoire :
Je me rappelle encor mes crimes expiés !
Des ennemis du Christ j'ai célébré la gloire ;
J'ai vu ses Saints souffrir et mourir à mes pieds !

" Comme vous, je croyais alors que la puissance
Qui courbait à son gré les peuples sous ses lois
Avait plongé le Christ dans l'éternel silence,
Et pour jamais vaincu Pierre, Paul, et la Croix !

" Comme vous, je riais de ces hommes étranges,
Qui vivaient sous la terre et mouraient inconnus,
Lorsque de leurs tyrans je chantais les louanges !
Mais, un jour, ô terreur ! les vengeurs sont venus !

" C'est alors que j'ai vu tomber l'un après l'autre
Ces monuments pétris de luxure et d'orgueil,
Tandis qu'à leurs côtés, Pierre, l'obscur apôtre,
Comme un autre Jésus, se levait du cercueil !

" Seul, je restai debout au milieu des ruines,
Regardant de mes dieux les temples s'écrouler,
Et, comme un grand fantôme au sommet des collines,
J'attendis que le Christ vînt me régénérer !

" Un jour, je tressaillis ! Sixte-Quint, notre Père,
Me lava du passé que j'avais expié ;
Et, me dressant debout en face de Saint-Pierre,
Il orna de la Croix mon front sanctifié !

" Et depuis......radieux de bonheur et de gloire,
J'élève avec orgueil jusqu'au plus haut des airs
Ce signe du salut, ce gage de victoire,
Qui seul peut vaincre encore et sauver l'univers.

" *Ecce crux Domini !* Que tout ce qui respire
Devant cet étendard tombe enfin à genoux !
Ennemis triomphants, tremblez pour votre empire ;
Les antiques Césars étaient plus forts que vous !

" Du saint Pontife-Roi je suis la sentinelle,
Fuyez ! N'approchez pas si près de son palais !
Si vous portiez plus loin votre main criminelle,
Je tomberais sur vous et vous écraserais ! "

A Madame Kanzler, au Vatican.

ENVOI

Près des fleuves de Babylone
Quand les Hébreux allaient, pleurant,
Ils regrettaient moins la couronne
Que leur pays qu'ils aimaient tant !

" Comment sur la terre étrangère,
Répondaient-ils aux oppresseurs,
Pourrions-nous d'une voix amère
Mêler des chants avec nos pleurs ? "

A vous, captive plus heureuse,
Madame, il doit être permis
A ma muse respectueuse
D'offrir encor ces chants amis.

Dans cette Rome toujours chère
Puisque vous pouvez habiter
Sous le toit même du Saint-Père,
Vous pouvez encore chanter !

Le chant du granit séculaire
Vous rappellera sans effort
Qu'il est, près du nouveau saint Pierre,
Un autre défenseur plus fort ;

Une plus noble sentinelle,
Vivante, l'épée au fourreau,
Offrant sa poitrine fidèle
Et sa gorge au fer du bourreau !

Et vous pourrez alors vous dire,
En regardant tout près de vous :
Ce héros que le monde admire,
J'en suis fière, il est mon époux !

Rome, Novembre 1875.



AU COLISEE

—

On dit que le boa, le grand serpent d'Afrique,
Quand il est bien repu de chair vive et de sang,
Se recourbe et s'endort d'un sommeil létargique
En serrant les anneaux de son orbe impuisssant;

Quand je te vois gisant sur ton lit de poussière,
Immense Colisée aux arceaux surannés,
Je me dis que sans doute, ô grand monstre de pierre,
Tu cuves les festins que César t'a donnés!

Hélas! il t'a servi de chair virginale,
Versé tant de sang pur pour apaiser ta faim,
Que tu n'as pu survivre à l'orgie infernale,
Et que ton lourd sommeil n'aura jamais de fin!

Eternel monument de haine et de luxure,
Je suis à ton aspect tenté de t'exécrer :
Mais le sang des martyrs a lavé ta souillure,
Et quand je viens à toi, c'est pour te vénérer !

Je le baise en pleurant ton marbre séculaire,
Et, tremblant de respect, d'amour et de terreur,
Je pétrirais mon pain de ta sainte poussière,
Sûr d'y puiser un sang qui me rendrait meilleur !

Rome, Novembre 1875.



A MON FRÈRE

De Româ nunquàm satis.

Ce rêve que nos cœurs ont longtemps caressé,
Et dont la perspective apparaissait si belle,
Voilà, frère, qu'il est enfin réalisé :
Nous avons tour à tour vu la Ville-Eternelle !

Oui, nous les avons vus ces lieux tant vénérés,
Ces monuments pieux, inondés de lumière,
Ces marbres éloquents et ces autels sacrés,
Qui glorifient toujours l'Eglise, notre Mère !

Agenouillés, tremblants, sur les mêmes pavés
Nous avons donc à Dieu dit les mêmes prières,
Versé les mêmes pleurs dont les cœurs sont lavés,
Courbé nos fronts émus dans les mêmes poussières !

Nous avons vu Pie-Neuf, ce roi prodigieux
Qui seul gouverne encore avec force et justice ;
Nous avons contemplé ses traits majestueux,
Sur nos lêvres pressé sa main consolatrice.

De Saint-Paul-hors-les-murs à Saint-Jean de Latran,
Du Forum au Pincio couvert de frais ombrages,
De la Porte-Majeure au mont du Vatican
Nous avons poursuivi notre pélerinage ;

Admirant tour à tour les temples, les tombeaux,
Les palais somptueux, les villas en ruines,
Et tous ces monuments tombés, mais toujours beaux,
Couvrant de leurs débris la ville aux sept collines ;

Et tour à tour cherchant sur les tronçons épars
Les souvenirs lointains des histoires passées,
Les noms presqu'oubliés des antiques Césars,
Ou du sang des martyrs les traces effacées.

Ah ! frère, bien souvent mon cœur alla vers toi
Lorsque je contemplais ces scènes toujours belles ;
De même, à l'avenir, tu penseras à moi
Quant tes yeux tomberont sur ces pages fidèles.

Malbaie, Mai 1876.

UNE RUINE

Ibam forté viâ sacra......

Horace.

Quant la nuit déployait ses splendeurs éternelles,
J'ai souvent admiré sur le Forum romain
Trois colonnes, debout, comme trois sœurs jumelles
Qui, regardant les cieux, se tiendraient par la main.

Distinctes, mais joignant leurs têtes solennelles,
Comme une trinité sur le bord du chemin,
Au touriste rêveur, arrêté devant elles,
Elles semblent conter leur étrange destin.

Comment n'en pas saisir le sens allégorique ?
Elles tenaient jadis au temple magnifique
Consacré par César à Jupiter Stator ;

Mais Jupiter n'est plus : Dieu seul en trois personnes
Règne sur l'univers, et les grandes colonnes
Pour symboliser Dieu semblent survivre encor !

Rome, Novembre 1875.



LE PANTHÉON (1)

De tous les monuments que les Césars antiques
Elevèrent à Rome en l'honneur de leurs dieux,
Toi seul, dressant toujours tes splendides portiques,
Subsistes tout entier, Panthéon orgueilleux !

Longtemps tu fus peuplé d'esprits diaboliques ;
Mais, un jour, on ferma tes murs silencieux......
Puis, l'Eglise du Christ, au chant de ses cantiques
Te voua pour toujours à tous les Saints des cieux !

---

(1) C'est aujourd'hui l'*Eglise-de-tous-les-Saints.*

Ton nom, qui rappelait tout le polythéisme,
Résume maintenant tout le christianisme !
Et, quand je m'agenouille au pied de ton autel,

Je me dis : quelle étrange et grande destinée
A ce temple imposant les siècles ont donnée !
Jadis, c'était l'enfer, aujourd'hui, c'est le ciel !

Rome, Novembre 1875.



SOUVENIR

A Madame la Marquise de Fabri.

Ensemble nous sortions du Vatican, un jour ;
Nous avions vu Pie-Neuf, et sa douce parole,
Sur nos cœurs attendris coulant avec amour,
Les avait pénétrés du baume qui console.

Dans les longs corridors je dirigeais vos pas,
Rêveur, silencieux ; mais vous, en digne femme,
Si je me souviens bien, vous ne tarissiez pas,
Et des mots enflammés jaillissaient de votre âme...

Pour donner à l'Eglise un triomphe éclatant,
Pour délivrer son Chef, alors nuls sacrifices
N'eussent été plus grands que votre dévoûment !
Que dis-je ? Vous eussiez affronté les supplices !

Mais bientôt du palais nous franchissions le seuil ;
Les gardes s'écartaient en nous voyant paraître.
Vous me dites soudain, les désignant de l'œil :
Que ces gens sont heureux de servir un tel maître !

Oh ! que je trouvai beau ce cri de votre cœur,
Exprimant votre amour et votre foi vivace !
Et que la garde suisse eût compris son bonheur,
En vous voyant, marquise, aspirer à sa place !

Rome, Novembre 1875.



LES RUINES ILLUMINÉES [1]

A Madame la Marquise de Pérussis.

C'était le soir. Emus, nous marchions en silence
Dans ce champ de la mort, nommé *Forum romain ;*
Au *campo vaccino* la foule était immense,
Et nous pouvions à peine y trouver un chemin.

Nous allions, admirant les ruines superbes,
Les temples écroulés, les palais des Césars... [bes,
Tout le vieux monde est là sommeillant sous les her-
Mais parmi ses dieux morts ont survécu ses arts.

---

[1] Cette illumination eut lieu par ordre de Victor Emmanuel, à l'occasion de je ne sais plus quel anniversaire.

De la foule soudain la clameur colossale
Ebranla l'atmosphère, et monta jusqu'aux cieux ;
Et tout autour de nous mille feux de Bengale
Jaillirent des débris, devenus radieux !

Sous nos yeux s'enflamma, comme un enfer dantesque,
Le Colisée énorme ; et ses sombres anneaux
Se dressant dans la nuit, spirale gigantesque,
Rougirent l'horizon de leurs feux infernaux.

De soudaines clartés brillèrent les façades :
Nous vîmes resplendir tous les marbres croulants,
Et les héros sculptés aux frontons des arcades
Dressèrent dans la nuit leurs fronts étincelants !

O merveille ! Il sembla que la Rome païenne
Se levait tout à coup vivante du tombeau,
Et que son faux éclat, de notre foi chrétienne
Allait aux yeux du monde éclipser le flambeau !

Mais non, l'instant d'après, ces gerbes de lumière
S'éteignirent partout, et l'on ne vit plus rien ;
L'ancien Forum reprit l'aspect d'un cimetière,
Où pour l'éternité dort le monde païen...

En sera-t-il ainsi de l'Eglise divine
Que le Christ est venu parmi nous établir ?
Non, certes ; ceux qui croient qu'elle tombe en ruine
Sont des myopes qui ne voient par l'avenir !

Non, l'Eglise vivra, car elle est éternelle.
Les siècles passeront sans flétrir son printemps,
Et la Rome chrétienne, avec elle et comme elle,
Glorieuse vivra jusqu'à la fin des temps !

O Rome, c'est en vain que les païens modernes
Prédisent constamment que tes Papes s'en vont ;
Ces faux sages n'ont pas d'huile dans leurs lanter-
[nes...
Qu'ils seraient criminels s'ils savaient ce qu'ils font !

Nous étions arrivés en causant de ces choses
Dans les jardins Farnèse où s'affaissaient les fleurs :
Et les étoiles d'or, dans les cieux fleurs écloses,
Versaient autour de nous leurs sereines lueurs.

Rome, Novembre 1875.

PONT-DE-L'ARC

A Madame Jannet

Parmi les souvenirs de mon voyage en France,
Madame, il n'en est pas qui me soit plus présent,
Et dont je garde encor plus douce souvenance,
Que les trois jours passés sous votre toit charmant.

J'ai beaucoup admiré votre ciel de Provence,
Mais, pour moi, Pont-de-l'Arc fut surtout séduisant.
Le vin de l'amitié, comme une eau de Jouvence,
Y coulait à pleins bords ; et son charme puissant

Fut tel, que je laissai quelque part de mon âme
Dans ce vieux bloc de pierre à l'aspect féodal,
Qui défend ses jardins des souffles du mistral;

Mais sous ce toit aimé, vous le savez, Madame,
Avant tout, j'ai chéri ses hôtes bienveillants,
Ses cœurs toujours ouverts, ses visages riants.



DANS LES MONTAGNES

La neige couronnait le front des Laurentides,
Et, de sa toison blanche entassant les flocons,
Etendait son tapis sur les sommets arides,
Ou dans les sapins verts suspendait ses festons.

A l'horizon brumeux, derrière les collines,
S'annonçait du soleil le disque radieux ;
Mais il ne colorait de teintes purpurines
Que les crêtes des monts se perdant dans les cieux.

Dans les flancs ténébreux de la montagne altière,
Et sous les bois touffus la nuit régnait encor ;
Mais bientôt le soleil poursuivant sa carrière
Jusqu'au fond des ravins lança ses rayons d'or.

Et je songeais au temps où, dans l'ombre du vice,
Après avoir longtemps dormi son lourd sommeil,
Le monde vit enfin le Soleil de Justice
Se lever rayonnant à l'horizon vermeil !

[monde,
Mais l'Homme-Dieu, pensais-je, en luisant sur le
N'éclaira par d'abord les sommets et les grands ;
Les humbles, les premiers, à sa lueur féconde
Virent la Vérité pénétrer dans leurs rangs.

Le rayon du soleil descend des hautes cimes ;
Mais celui que Jésus verse sur l'univers,
Avant de s'élever à des hauteurs sublimes,
Eclaira les vallons, les grottes, les déserts.

Des huttes des bergers, du seuil de la chaumière,
Il monta lentement ; puis on le vit grandir,
Inonder les palais d'un fleuve de lumière,
Et sur le monde entier s'étendre et resplendir !



LE LIVRE DE LA VIE

Le livre de la vie est vraiment monotone ;
Le nombre des feuillets en est seul varié.
La préface promet beaucoup plus qu'il ne donne,
Et le bonheur en est le chapitre oublié !

Sa lecture jamais n'a satisfait personne.
En brochure il se brise, et s'il est relié
N'est-ce pas en *chagrin ?* Pour moi ce qui m'étonne,
C'est qu'on lise toujours ce livre décrié !

Il est vrai que parfois la tranche en est dorée,
Mais l'or est toujours mince et dure peu de temps ;
L'hiver flétrit si tôt les couleurs du printemps !

La page en est aussi quelquefois décorée ;
Mais les gais ornements sont rares et perdus
Parmi les dessins noirs et les pleurs répandus !



SOUVENIR D'ENFANCE

Le cœur garde toujours ses souvenirs d'enfance.
Plus il voit s'éloigner ces beaux jours d'autrefois,
Et plus il en chérit la douce souvenance.

Un matin de printemps, les gazons et les bois
Secouaient au soleil leur parure joyeuse,
Et versaient sur le sol de larges gouttes d'eau
Dont les avait chargés une nuit orageuse.
La pluie avait cessé, l'Orient était beau ;
Mais, au Couchant lointain, la colline brumeuse
Restait couverte encor de nuages pesants,
Sur lesquels scintillait un arc-en-ciel superbe.

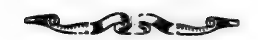
Cet hémicycle immense aux tons éblouissants,
Dont les pieds se posaient légèrement sur l'herbe,
Fascina mes regards, et je voulus courir
Admirer de plus près ces gouttes lumineuses,
Où brillaient le rubis, l'onix et le saphir,
Et qui, comme un collier de pierres précieuses,
S'égrainaient au versant de la colline en fleurs.

Je parvins à l'endroit où l'arc touchait la plaine ;
Mais il n'étaif plus là ; ses brillantes couleurs
Avaient fui devant moi. Je repris donc haleine,
Et je recommençai ma course à travers champs,
Ebloui, fasciné, plein de naïve ivresse,
Croyant toujours atteindre au collier de brillants.
Mais l'arc-en-ciel trompeur fuyait, fuyait sans cesse,
Et je revins brisé de fatigue et d'ennui.

Bien des jours sont passés depuis cette heure folle.
Or suis-je devenu bien plus sage aujourd'hui ?
Hélas ! je n'oserais en donner ma parole.
Que d'arcs-en-ciel fuyants j'ai vu depuis vingt ans
Dorer de leurs rayons l'horizon de ma vie !
Et que de fois j'ai cru dans mes rêves ardents
Que ma soif de bonheur en serait assouvie !
Pour contempler de près leur trompeuse beauté
Et leur faux diamants, que de courses j'ai faites !
Pétri d'illusion et de naïveté,

Je conserve toujours, sans les voir satisfaites,
Ces aspirations d'impossible bonheur !
Et je m'en vais ainsi vers la rive éternelle,
Laissant parfois tomber des lambeaux de mon cœur
Où l'espérance saigne, en restant immortelle !

Toute âme tourmentée a soif de l'idéal,
Et lui seul à jamais pourra la satisfaire.
Mais loin de le chercher au ciel, son lieu natal,
Nous souffrons et mourons en le cherchant sur terre !



VOLUPTÉ

—

Au milieu des écueils de l'Océan Chinois
S'élèvent des ilots aux rives souriantes,
Où les grands cocotiers laissent pendre leurs noix,
Et forment des berceaux de feuilles verdoyantes.

Les bananiers ployant sous leurs fruits savoureux
Secouent au vent du soir leurs panaches superbes ;
Et sur les flots dorés aux reflets merveilleux,
Comme une frange, court l'ombre des grandes herbes.

Entourés d'un rideau de feuillage et de fleurs,
Pareils à des bosquets, les banyans immenses
Emaillent les grands bois de brillantes couleurs,
Et voient croitre autour d'eux leurs fécondes semences.

Sur ces bords enchantés le flot est moins amer,
Et la brise plus douce en passant les caresse ;
Le marin, traversant cet éden de la mer,
Croit qu'il y passerait des moments pleins d'ivresse.

Erreur ! Illusion ! Dans ces flots séduisants,
Et sous les arceaux verts de ces charmants rivages,
Se cachent en rampant des monstres menaçants,
Et des êtres humains qui sont anthropophages !

Malheur au nautonnier qui s'arrête en ces lieux
Pour y chercher l'objet de ses rêves candides !
La souffrance et la mort s'offriront à ses yeux,
Et sa nef périra dans ces golfes splendides !

Ecoutez, jeunes gens : au milieu de ces eaux
Que nous appelons tous *l'Océan de ce monde,*
Et que doivent franchir nos fragiles vaisseaux,
Il est une ile aussi qu'on voit surgir de l'onde ;

Une ile, dont les bords sans cesse reverdis
Invitent le passant à suspendre sa route
Dans un jardin en fleurs qui semble un paradis.
Son nom est *Volupté* : vous le savez sans doute ?

Jeunes gens, fuyez loin de ses bords dangereux,
Evitez ses sentiers et ses bosquets perfides.
Sous la fleur croît l'épine ; et le fruit savoureux
Recèle pour le cœur des poisons homicides.

L'homme n'y jouit guère ; il y pleure souvent
Et quand il a perdu ses plus belles années,
[vent...
Tous ses plaisirs s'en vont, comme une feuille au
Seul, il reste à pleurer ses tristes destinées !



FLEURS ET JEUNES FILLES

Dans le parterre humain il est des fleurs superbes,
Prodiguant au grand jour leurs brillantes couleurs ;
Mais il en est aussi qui cachent sous les herbes
Leurs coroles, luisant comme des yeux en pleurs.

J'ai toujours préféré ces fleurs humbles, modestes,
Qui ne s'étalent pas devant tous les passants ;
Car elles ont souvent de ces reflets célestes,
Qui pour l'âme d'élite ont des attraits puissants.

J'en sais une, vivant au fond d'une retraite,
Et ne se laissant voir qu'à de rares amis.
Ah ! lecteur, tu t'éprends de cette fleur discrête ?
—De la faire connaitre il ne m'est pas permis.

Si c'était une fleur qui ne saurait pas lire,
J'en dirais autre chose et j'écrirais son nom ;
Il me plairait louer sa candeur, son sourire...
Mais elle me lirait ? Je ne dirai rien, non.

Laissons l'humilité, cette vertu divine,
Embellir à la fois jeunes filles et fleurs ;
Nommons-les—mais tout bas—violette, ou...devine !
Et taisons leur toujours leur beauté, leurs couleurs.



L'AUTOMNE

Sunt lacrymæ rerum

N'en doutons pas, il est des larmes dans les choses,
Et notre terre boit des océans de pleurs !
C'est l'automne, et le ciel a pris des traits moroses,
Sous des nuages noirs il cache ses douleurs !

Les ronces des sentiers ont étouffé les roses ;
Dans les vallons jaunis dépérissent les fleurs ;
Les coroles des lis à peine sont écloses
Qu'un orage flétrit leurs brillantes couleurs ;

Le fleuve en soupirant raconte à ses rivages
De lugubres secrets et d'horribles naufrages ;
L'arbre se plaint, la brise a des gémissements !

Tout souffre et semble en proie à la lutte suprême.
Comme l'humanité, la nature elle-même
A ses heures de deuil et ses abattements !...

Pointe-au-Pic Novembre 1880.



DEUX AMOURS

—

Un jour, je pénètrai dans une humble chapelle.
La nef était déserte ; une lampe y brulait,
Emblême d'un amour dont la flamme immortelle
Sous mes regards brillait.

A travers une grille, au fond du sanctuaire,
Austère, agenouillée aux pieds d'un crucifix,
Une femme portant l'habit du monastère
Priait, les yeux ravis.

Dans ses traits se peignait l'extase de son âme,
A l'Epoux répondant et parlant tour à tour ;
Et dans son œil brillait une céleste flamme
De bonheur et d'amour.

Le lendemain, à l'heure où le soleil s'incline,
Je passais en rêvant près d'un jardin en fleurs,
Et le long d'un sentier tout bordé d'aubépine
Je vis deux promeneurs.

[mes,
Ils échangeaient souvent des regards pleins de char-
Et, la main dans la main, ils marchaient en causant ;
Ils semblaient partager un bonheur sans alarmes,
Mais serait-il constant ?

Bien des fois, jeune fille, à cet âge où l'on aime,
Vous avez vu passer en rêve ces tableaux.
Il vous reste à choisir ; l'embarras est extrême :
Tous deux semblent si beaux !



SCENE D'HIVER

A Madame A. P. Caron

I

Je marchais l'autre jour au milieu des grands bois.
La neige y secouait ses banderolles blanches,
Et le fier aquilon avec ses milles voix, [ches.
Comme un orgue puissant, mugissait dans les bran-

[fleurit,
Ils sont beaux nos grands bois quand le printemps
Et vient les revêtir de leurs riches toilettes.
Mais qu'ils changent d'aspect lorsque l'hiver blanchit
Leurs membres, décharnés comme de grands sque-
[lettes !

Les ormes, les noyers, les superbes bouleaux,
Aussi blancs et polis que des fûts de colonnes,
Les érables, groupés aux versants des côteaux,
Tous, rois de nos forêts, ont perdu leurs couronnes.

La brise qui, l'été, dans les chênes feuillus,
Fait chanter doucement les rameaux qu'elle effleure
Sous le ciel désolé maintenant crie et pleure ;
Et dans les pins déserts les nids ne chantent plus.

II

Mais parmi ces corps nus et froids comme des marbres,
Qui, grelottants, craquaient au vent de nos hivers,
Sur le bord du sentier j'aperçus d'autres arbres
Qui sous la neige blanche étaient demeurés verts.

Dans la nature morte ils conservaient la vie.
Ils semblaient possèder ce principe immortel,
Qui dans l'humanité circule, vivifie,
Et poursuit son travail latent mais éternel.

Il existe, Madame, un contraste identique
Entre les divers biens qu'on possède ici-bas ;
Et, quoique la plupart aient un attrait magique,
Il en est peu vraiment qui ne se fanent pas.

La beauté, les honneurs, les plaisirs, les richesses,
Ont comme nos grands bois leurs jours de floraison ;
Puis, après quelque temps, leurs charmes, leurs ivresses
Sont emportés, flétris par la froide saison.

Mais, au cours de la vie, il est un bien suprême,
Que tous par le travail nous pouvons acquérir,
Qui résiste au malheur, aux ans, à la mort même :
C'est la vertu que rien ne pourra nous ravir !

ENVOI

En vérité, c'est vous, Madame,
Qui m'avez inspiré ces vers,
Vous en qui la beauté de l'âme
Resplendit sur vos dons divers.

En écrivant pour vous complaire
Cet éloge de la vertu,
C'est le vôtre que j'ai cru faire :
C'est donc bien à vous qu'il est dû ?

Des biens qu'on recherche en ce monde
Vous avez une large part,
Mais votre paix reste profonde
Et vous défend de tout écart.

Pour vous Dieu s'est montré propice,
Et les honneurs vous sont échus ;
Mais on peut dire avec justice
Que d'eux-mêmes ils sont venus.

Québec, Mars 1882.

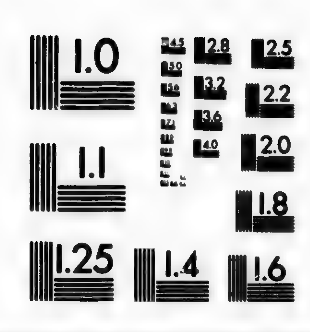


UN PORTRAIT

J'ai connu quelque part—je ne veux pas dire où—
Au sein d'une cité qu' n'est pas au Pérou
Une fille charmante, excellemment douée,
Spirituelle et sage, aimante et dévouée,
A mon humble avis, un bijou !

Elle était haut placée, et n'était pas hautaine,
Plaisait à tout le monde, et n'était pas mondaine ;
Elle aimait les plaisirs de l'esprit et du cœur,
Et faire des heureux était son vrai bonheur :
Elle avait souvent cette aubaine.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Elle adorait son père, un homme de renom,
Dont l'histoire longtemps conservera le nom.
Et si je soutenais qu'aux talents de son père
En elle se joignaient les vertus de sa mère
Elle seule me dirait : non !

Je ne proclame ici, que ce qu'on dit tout bas ;
Et je suis convaincu qu'on ne soutiendra pas
Qu'en traçant ce portrait j'exagère ou j'adule,
A moins que l'on ne soit encor plus incrédule
Que ne le serait Saint Thomas.



CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE AU SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE

CANTATE [1]

Récitatif.

Au milieu des cités, des bourgs et des campagnes,
Une voix douce et forte a frappé les échos,
Traversant les forêts, franchissant les montagnes,
Courant sur le grand fleuve et chantant dans ses flots.
Ecoutez... Ecoutez... c'est la voix d'une mère,
Voix de Sainte-Thérèse, appelant ses enfants ;
Et tous sont accourus, à cette voix si chère,
Déposer à ses pieds leurs cœurs reconnaissants.

Chœur.

Salut ! Salut ! Troupe fidèle,
Amis, vous étiez attendus !
Dans la demeure maternelle,
Frères, soyez les bienvenus !
De vous notre cœur se rappelle,
Et nous vous avons reconnus.
Dans la demeure maternelle,
Frères, soyez les bienvenus.

---

(1) **Musique de M. Gustave Smith.**

Solo : Voix de Sainte-Thérèse.

Qu'elle fut longue votre absence !
Qu'il me tardait de vous revoir !
Enfants dont la charmante enfance
Fut mon amour et mon espoir !
Pour guider vos nefs voyageuses,
Ai-je manqué de quelque soin,
Moi qui sur les mers orageuses
Toujours vous ai suivis de loin ?

Voix des anciens élèves.

Au sein des tempêtes du monde,
Mère, nous avons bien des fois
Regretté cette paix profonde
Et ces heureux jours d'autrefois.
Aussi quand ta douce parole
A notre oreille a retenti,
Quel transport d'allégresse folle
Notre âme a soudain ressenti !

Et courant tous d'un pas agile,
Jeunes, légers comme à vingt ans,
Nous avons revu cet asile
Témoin de notre heureux printemps !
Hélas ! hélas ! mère chérie,
Nous n'avons pu revenir tous ;
Mais dans l'éternelle patrie
Ceux qui manquent pensent à vous !

Chœur.

Salut ! Salut ! Troupe fidèle,
Amis, vous étiez attendus !
Dans la demeure maternelle,
Frères, soyez les bienvenus !
De vous notre cœur se rappelle,
Et nous vous avons reconnus.
Dans la demeure maternelle,
Frères, soyez les bienvenus.

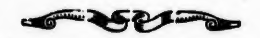
Voix des jeunes élèves (Soprano).

En vous voyant paraître
Ces murs ont tressailli ;
Ils ont senti renaître
Tout un passé vieilli.
Les arbres du bocage
Qui sont devenus grands
Ont revu leur jeune âge
Et, de vos premiers ans
Gardant encor l'image,
Leurs rameaux odorants
Ont sur votre passage
Incliné leur feuillage
Et leurs fruits chatoyants.

Chœur (Final).

Amis, chantons avec ivresse
Ce jour de joie et de bonheur !
Disons les transports d'allégresse
Qui s'échappent de notre cœur !
Oh ! que nous sommes bien ensemble
Et qu'il fait bon de nous revoir !
Pourquoi le jour qui nous rassemble,
Si pleins de bonheur et d'espoir,
Pourquoi ce jour a-t-il un soir ?
Et toi, maison bénie,
Que le Dieu tout-puissant
Etende sur ta vie
Son regard bienfaisant.
Toujours notre mémoire
Garde ton souvenir.
Amour, honneur et gloire,
Beaux jours dans l'avenir !

Séminaire de Sainte Thérèse, Juin 1875.



TABLE

—

Introduction—La poétique chrétienne........................ 5

ÉCHOS ÉVANGÉLIQUES

Dédicace.. 21
Bethléem.. 23
La Tentation.. 37
Lazare.. 45
Sur le Thabor.. 57
La mort du Christ.. 71
Le Christ vivant.. 83

ÉCHOS PATRIOTIQUES

La France au Canada.. 91
Nos martyrs.. 103
I. *O crux ave*.. 103
II. Les missions.. 106
III. Le martyre.. 110
IV. L'apothéose.. 114
La Découverte du Mississipi.. 117

Albert 131
I. A vingt ans 131
II. A trente ans 133
III. La vocation 137
IV. Le martyre 139
L'amour de la patrie 143
Deux dates 145
Chant national.... O Canada! 151
A la patrie 153
Pour l'Eglise et la France 155

ÉCHOS DOMESTIQUES

Souvenirs et Prière 163
Scène de famille—Le premier de l'an 169
A la mémoire de mon père 177
Nos petits cercueils 181
Stella Maris—Légende 185
Milly 199
La Pureté 201
Deux vertus de la femme 203
Une fleur du ciel—A Lady Langevin 205
Noces d'or 209
I. Le Prêtre 209
II. Hommage à M. M. Aubry 212
Inauguration d'une chapelle 215
La nuit 221
Le petit gazettier aux lecteurs du *Courrier* 223
L'académie des femmes 229
Gravitation céleste 233
L'obélisque du Vatican 235
Au Colisée 241
A mon frère 243

Une ruine.. 245
Le Panthéon.. 247
Souvenir—A Madame de Fabri.. 249
Les ruines illuminées—A Madame de Pérussis... 251
Pont-de-l'Arc—A Madame Jannet...................................... 255
Dans les montagnes 257
Le livre de la vie.. 259
Souvenir d'enfance... 261
Volupté 265
Fleurs et jeunes filles.. 269
L'antomne... 271
Deux amours.. 273
Scène d'hiver—A Madame A. P. Caron................................. 275
Un portrait.. 279
Cinquantième anniversaire au Séminaire de Sainte-Thérèse.. 281

